MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A L'ÉTABLISSEMENT
DU
MAGNÉTISME ANIMAL.

Croyez & voulez.



1784.

M

J'AI l'honneur de vous envoyer tous les détails & le résultats des expériences que j'ai eu la ...sfaction d'opérer chez moi par le moyen du Magnétisme animal, *dont nous devons la connoissance à M. Mesmer. Je crois qu'il n'est pas temps encore de publier les faits dont j'ai été témoin ; on auroit de la peine à les croire, malgré la quantité des témoignages qui y sont joints : je vous prie donc, M. de ne prêter ces Mémoires à personne ; ce n'est qu'à vous seul que je les confie, pour servir à vos réflexions & vous faciliter les moyens de réussir, encore mieux que je ne l'ai fait, dans vos tentatives magnétiques.*

Jusqu'à ce que cinquante *Magnétiseurs, au moins, soient arrivés au point de pouvoir répéter avec succès les expériences qu'ils citeront, l'on ne doit point s'attendre à persuader les gens raisonnables & de bonne foi, encore moins la multitude. A l'intérêt du Magnétisme animal se joint donc mon intérêt particulier : dans la circonstance présente, je serois compromis par la publicité prématurée des expériences que j'ai faites, puisque je ne pourrois voir sans amertume des gens douter de ma véracité. Je puis m'engager à convaincre mes amis ; mais ma tâche ne s'étend pas jusqu'au Public.*

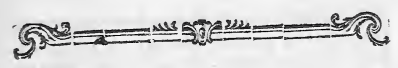
La confiance que je mets en vous, M., ne me

laiſſe point de doutes ſur l'uſage diſcret que vous ferez de mon envoi. Je ne puis mieux vous prouver l'eſtime que je vous porte, & l'amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

M

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
Pour m. Le Marquis de PUYSÉGUR.
Violetes d'Aignan

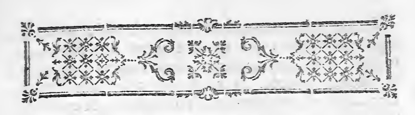
Paris, ce 28 Décembre 1784.



AVANT-PROPOS.

Après l'improbation que deux Corps ſavans & reſpectables ont donnée à la découverte de M. Meſmer ; après qu'ils ont décidé que les effets qui s'opéroient par le moyen qu'il a indiqué, n'étoient dus qu'à *l'imagination* des eſprits foibles, ou à *l'imitation*, ou bien à la preſſion douloureuſe qu'on peut exercer ſur certaines parties du corps ; je ſens tout le ridicule momentané qu'a dû me donner une déciſion auſſi importante, moi qui ai ſigné, un des premiers, ma conviction intime aux effets réels du Magnétiſme animal. Il faut que je ſois un viſionnaire, ce qui ſeroit poſſible ; ou que ces Meſſieurs, ſe trompent, ce qui eſt auſſi très-poſſible. Ce procès eſt déjà jugé. J'entends les plus indulgens, dire : On peut être un fort galant homme, & s'enthouſiaſmer pour une chimère ; j'entends mes amis me plaindre véritablement de donner dans une erreur démontrée ; & ceux dont je ne ſuis point connu, me donner un ridicule. Il faut avoir raiſon pour rentrer en grace avec tout le monde ; car, en ſuppoſant même que je me ſois trompé & que j'en convienne, le rididule ne s'effaceroit pas, & c'eſt pour l'agrément de la vie ce que je connois de plus à redouter. *Il s'eſt donné un ridicule*, dans la bouche d'une belle Dame, a fait ſouvent plus de tort que les imputations les plus graves. On conclut qu'un homme qui s'eſt donné un ridicule, manque de jugement,

de conduite de tact, d'usage du monde ; & il faut convenir que c'est presque toujours vrai. Je fais donc mon procès, si je me suis trompé sur le Magnétisme animal, & j'adopte pour moi toutes les interprétations que j'ai données au *ridicule* : mais je demande quelque temps pour être jugé en dernier ressort. Puissé-je, en attendant, par les pièces suivantes, éclairer ceux qui voudront me juger, & donner l'espérance à l'humanité souffrante, de voir un jour un terme à ses maux dans l'établissement de la doctrine du *Magnétisme animal* !



MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire & à l'Établissement du MAGNÉTISME ANIMAL.

EN PLAIDANT la cause du Magnétisme animal, je ne puis que plaider celle de son célèbre Inventeur. En essayant de donner quelques notions sur la cause qui me fait agir, M. *Mesmer* ne verra, j'espère, en moi que le zéle ardent qui m'anime pour sa gloire. C'est à lui seul que je dois mes foibles lumières & mes heureux essais. Puissent mes efforts accélérer le triomphe qui lui est dû !

Je ne prétends pas donner la théorie du *Magnétisme animal*, ni entrer dans aucunes discussions sur son analogie avec tout le systême du monde : M. Mesmer seul peut entreprendre une si grande tâche. Celle que je m'impose est, tout simplement, de dire comment je m'y prends pour guérir des maladies, & comment se produisent sur beaucoup de malades les effets aussi surprenans qu'inattendus dont on peut avoir entendu parler.

Je n'ose me flatter d'être assez éclairé pour ne jamais me tromper dans l'exposé théorique que je vais faire ; mais autant on aura droit de discuter, & peut-être même de réfuter une partie des assertions que j'y établis ; autant on devra croire *à la lettre* les détails & les résultats des cures qui se sont opérées, cette dernière partie étant une chose de fait dont je CERTIFIE LA VÉRITÉ.

Je crois qu'il existe un fluide universel, vivifiant toute la nature ; que ce n'est point une ancienne erreur, mais une ancienne vérité, que l'ignorance a toujours rejetée. Je crois que ce fluide, sur la terre, est continuellement en mouvement, & que c'est une vérité non moins ancienne & non moins démontrée aujourd'hui. La seule idée presque palpable que nous ayons eue du mouvement de ce fluide jusqu'à présent, est celle que l'électricité nous a donnée. Le Magnétisme minéral avoit encore dû auparavant nous en donner une idée moins palpable, mais plus sûre ; car comment, sans mouvement, un corps quelconque, une aiguille aimantée peut-elle changer de place ?

Je crois que *les Médecins*, en s'emparant de ces deux découvertes pour les appliquer au soulagement des malades, ont prouvé par-là l'ignorance où ils étoient de la cause de ces phénomènes.

Le Magnétisme animal, en donnant aujourd'ui la dernière preuve d'un fluide universel & toujours en mouvement, vient offrir à l'humanité un moyen assuré de la guérir de la plupart de ses maux.

En admettant comme incontestable l'existence d'un fluide universel répandu dans l'espace, je vois d'abord dans le mouvement de rotation imprimé aux astres, le phénomène en grand de nos globes électriques.

Je vois la *Terre*, anisi que tous les autres corps célestes, tourner continuellement au milieu d'un fluide dans lequel elle est plongée, & par cette rotation continuelle, acquérir un mouvement analogue au mouvement électrique. Comme aucune *pointe* ne vient soutirer ce mouvement ainsi accumulé, il en résulte quelle en demeure continuellement saturée & surchargée. C'est un effet de ce mouvement non modifié dans le fluide universel, que nous obtenons par le secours de nos machines électriques. C'est ce même effet, diversement mo-

difié & si généralement répandu, qui fait que nous en reconnoissons l'existence par-tout; & si les corps *bitumineux* & *vitrifiés* en donnent des apparences plus sensibles, ce n'est qu'en raison d'un excédant de mouvement qui adhère à leur surface plus ou moins, & s'étend comme un atmosphère autour d'eux. Pour abréger les phrases, je me servirai dorénavant du mot *fluide* ou d'*électricité*, au lieu de mouvement dans le fluide, tout le monde, je crois, étant à présent d'accord sur les phénomènes électriques, pour les considérer comme l'effet d'un mouvement, & non comme une circulation de fluide.

Tous les corps sont donc *saturés*, à leur manière, du fluide que nous nommons électrique; c'est une vérité qui dérive nécessairement de l'existence du fluide universel. Pourquoi tous les corps sont-ils bons, les uns pour transmettre le fluide électrique par communication, & les autres par le frottement ? & pourquoi ces derniers isolent-ils les corps qui s'électrisent par communication ? La réponse en vient tout naturellement, de ce que les uns, tels que les substances *soyeuses*, *les bitumes*, & sur-tout le *verre*, ayant un excédant de fluide, ou, pour mieux dire, une saturation complette d'électricité, n'en peuvent plus recevoir.

Je dis plus; l'électricité du verre qui sert d'isoloir, n'est pas la même qui se manifeste sur le conducteur; car la première est l'électricité déjà modifiée par les filières du verre; tandisque celle du conducteur est l'électricité à nu, telle que la nature la reçoit pour servir de dépôt général à tout ce qui existe.

Cette électricité ne peut ête bonne à rien (1), LA NATURE, ou DIEU seul, s'étant réservé le travail des modifications; ce qui constitue les différentes espèces. *Modifier* du fluide universel, seroit *créer*; & toute créature ne peut raisonnablement s'en croire susceptible.

Plus nous remonterons aux causes premières, & plus nous devrons croire que, passé cela, il est un abîme que nous ne pouvons franchir. Vouloir aller au delà seroit folie : saisis d'un respect profond, adorons donc de tout notre pouvoir ce que, ne pouvant apprécier, nous devons reconnoître.

Etendons-nous, s'il est possible, par la pensée ; elle seule franchit l'espace, & que LE FLUIDE UNIVERSEL serve de conducteur à nos hommages & à notre profonde vénération.

D'après cet apperçu, l'homme, ainsi que tout ce qui existe, se trouve aussi *saturé* à sa manière du fluide universel, & peut être considéré comme une *machine électrique animale*, la plus parfaite qui existe, puisque sa pensée, qui règle toutes ses actions, peut le conduire jusqu'à l'infini.

Mais arrêtons-nous à la nature purement physique de l'homme. Ne savons-nous pas que nous partageons avec tout ce qui existe la propriété d'être réduis en *cendres* & de là *en verre* ? Plusieurs Chimistes habiles, M. Sage sur-tout, a obtenu avec de la cendre des *os*, du VERRE d'une superbe transparance. Nos nerfs ont offert à un Physicien célèbre, M. le Dru, une analogie parfaite avec le verre. M. Charles, dans son *excellent* discours à l'ouverure de ses Cours de Physique, reconnoît un esprit vivifiant toute la nature & qui ne se perd jamais. Le phosphore que l'on retire des substances animales, & qui est le corps de la nature qui contient le plus de fluide universel, est connu depuis long-temps. Toutes ces données sont senties & démontrées ; il n'y a qu'un pas à faire pour en asseoir les applications, que les savans pourront développer avec succès.

Si l'homme est véritablement une *machine électrique parfaite*, nous devons croire qu'elle embrasse les propriétés *positives* & *négatives*. Nous venons de voir M. Nairne en exécuter une artificielle, qui

eſt munie de ces deux avantages : l'ouvrage le plus parfait de la nature en ce genre les a donc auſſi néceſſairement au ſuprême degré.

Par tout ce que je viens de dire, on peut conclure que ſi la baſe de mon ſyſtême eſt vraie, l'homme n'a beſoin d'aucun acceſſoire pour agir ſur ſes ſemblables d'une manière ſalutaire, notre *électricité animale* tendant toujours à ſe porter où notre volonté la dirige.

De même que dans l'électricité artificielle, nos pointes, qui ſont nos doigts, ſuffiſent pour ſoutirer le *trop plein* de fluide qui s'en rencontre dans certains malades, & la *main entiere* pour en porter où il en manque : qu'on ne croie cependant pas qu'il faille une régularité minutieuſe dans ſes geſtes pour opérer avec ſuccès ſur ſes ſemblables.

Notre organiſation électrique eſt ſi parfaite, qu'avec le ſecours ſeul de LA VOLONTÉ (2), on peut opérer des phénomènes qui, qoique très-phyſiques, ont l'air de tenir du miracle. Il ſembleroit que nos organes extérieurs n'ont été donnés par Dieu, que pour ſervir d'inſtrumens aux pareſſeux, afin de leur permettre de jouir, ainſi que les autres, de tout le bonheur dont ils ſont ſuſceptibles. L'expérience en effet prouvera que tous les hommes ne réuſſiront pas également dans la SCIENCE du magnétiſme, & n'opéreront pas les mêmes phénomènes. Cela dépendra beaucoup de leur conſtitution & du travail qu'ils auront fait ſur eux-mêmes ; mais comme, à la rigueur, on peut dire que nous ne pouvons agir que d'après nos facultés, & que nos facultés nous ſont données par la nature ſans notre participation ; il s'enſuit que l'homme qui magnétiſera avec le plus de ſuccès, ne devra jamais en tirer vanité ſur celui qui, n'ayant pas autant de pouvoir que lui, magnétiſera pourtant de ſon mieux. Une même baſe viendra lier les hommes ; ce ſera le déſir de faire du bien, chacun ſui-

vant toute son énergie ; & de là naîtra l'indulgence parmi eux, vertu sans laquelle leur bonheur ne peut exister. Je le disois ce Printemps devant plusieurs Elèves de M. Mesmer : Nous ne serons jamais que des *tourneurs de manivelles* ; c'est Monsieur Mesmer qui nous la mise à la main ; celui qui aura le *meilleur bras*, la tournera le plus vîte.

M. Mesmer seul pourroit tirer vanité du bonheur du monde, si le vrai génie étoit suseptible de *vanité*.

Le fond du *Baquet* de M. Mesmer est composé de bouteilles arrangées entr'elles d'une manière particulière. Au-dessus de ces bouteilles, on met de l'eau jusqu'à une certaine hauteur ; des baguettes de fer, dont une extrémité touche à l'eau, sortent de ce Baquet ; & l'autre extrémité, terminée en pointe, s'applique sur les malades. Une corde, en communication avec le réservoir magnétique & le réservoir commun, lie tous les malades les uns aux autres ; ce qui, s'il existe une circulation de fluide ou de monvement, sert à établir l'équilibre entr'eux.

Mais quel est, dira-t-on, le mouvement qui peut alors circuler dans les Malades ? Voici l'explication qu'il me semble que M. Mesmer donne de cet effet, & qui est conforme à ses procédés.

On touche chacune des bouteilles qui entrent dans le réservoir magnétique, & on leur communique par-là une impulsion électrique animale : on charge de même l'eau qui recouvre les bouteilles, &, par cette opération, l'on détermine les courans de mouvemens à se porter vers les pointes ressortissantes.

Si l'on veut, au moyen d'une baguette de fer terminée en pointe dans le milieu du Baquet, qu'on peut *toucher* de temps en temps, ou d'un rechargement qu'on peut opérer à volonté, on entretient ce mouvement dans la direction don-

née * ; & par l'intermède de la corde qui sert à lier tous les malades entr'eux, il arrive, comme je l'ai dit plus haut, un combat dans chaque individu pour le rétablissement de l'équilibre, du fluide ou mouvement électrique animal.

On resteroit cependant bien du temps autour d'un réservoir magnétique ainsi préparé, que l'on n'en éprouveroit aucun effet sensible, à moins d'avoir une susceptibilité singulière dans les nerfs, ou que l'imagination, portée vers la crainte ou l'espérance au suprême degré, ne produisît des sensations passagères, & souvent imaginaires, aux individus foibles qui y mettroient leur confiance.

Mais M. Mesmer fait faire ce qu'il appelle la chaîne à ses malades, & il en occupe un chaînon. Qu'arrive-t-il alors ? C'est que le fluide animal, mis de nouveau en action par le Maître, circulant à son tour & réagissant sur le mouvement déja imprimé au réservoir magnétique, il en résulte un plus grand effet de mouvement dans chaque individu ; & ce combat de l'électricité animale pour se mettre en équilibre, peut produire des effets sensibles, & quelquefois l'état *de crise magnétique.*

Le Baquet, sans l'aide d'un Magnétiseur, ne doit donc être régardé que comme un accessoire du traitement magnétique, puisque son effet, fort secondaire, est plutôt d'entretenir un mouvement déjà imprimé, que d'en communiquer un par lui-même. Autant un individu, déjà remué par l'agent de la NATURE, est dans le cas d'en ressentir des influences salutaires, autant un nouveau malade est souvent éloigné d'y éprouver le plus léger effet.

---

* Le mouvement une fois imprimé & déterminé vers les pointes ressortantes, on sent qu'il n'est pas besoin dans la journée d'un rechargement nouveau de la part du Magnétiseur, puisque l'action que reçoivent les Malades étant aussitôt réagie par eux, cet effet alternatif doit se continuer tant que le réservoir megnétique est entouré.

Mais si-tôt que la *chaîne* commence, il n'y a plus d'imagination qui tienne ; elle a beau faire pour ou contre, elle ne peut pas plus empêcher l'électricité animale de chercher à se mettre en équilibre, que nous ne pouvons empêcher l'électricité artificielle de s'étendre également sur un conducteur quelconque.

Il arrive cependant rarement que la première fois qu'un malade fait la chaîne, l'état de *crise* s'ensuive. Cela vient sans doute de ce que le mouvement animal, dans sa circulation rapide & douce en même temps, glisse au premier moment sur les obstacles, comme fait & feroit toujours l'électricité artificielle. Ce n'est que plus ou moins lentement que le premier, par son analogie directe avec notre systême, finit par agir victorieusement.

Pour faciliter donc, d'une manière plus prompte, la circulation de la partie du fluide universel qui nous est propre, autrement dit l'électricité animale, sur un nouveau malade, il faut que M. Mesmer le TOUCHE. Alors, en raison du pouvoir que la Nature a donné à tous les hommes, & que lui, par son travail sur lui-même, a si bien perfectionné, il communique une impulsion réelle & plus directe au fluide animal, & opère d'autant plus d'effets sur le sujet qu'il touche, que celui-ci a des dispositions à être guéri promptement. Cette opération préliminaire est nécessaire, par le premier effort que cela occasionne sur la cause du mal, & pour mieux préparer les voies dans le traitement général.

Lors donc que l'on *touche* un malade en *disposition prompte* de guérir, le fluide animal n'est pas longtemps sans joindre son effort à celui de la Nature ; & souvent, *dès la première fois*, on lui occasionne une crise, laquelle, d'après les phénomènes qu'elle présente, doit s'appeler *crise magnétique*. C'est alors qu'on voit la preuve de la similitude exacte qu'il y a entre

l'électricité & le magnétisme : des effets analogues à l'électricité artificielle, on passe à ceux analogues au magnétisme minéral ; & le tout, au moyen de la seule petite partie de mouvement dont nous soyons Maîtres, j'entends celle qui se modifie par nos organes.

M. Thouvenel, en expliquant les phénomènes très-naturels du Sourcier Bléton (phénomène qu'on se refuge à croire avec autant de tort & d'acharnement que ceux du Magnétisme animal) (3), donne la dénomination de fluide électrique *nerveux*, à la cause qui fait agir le *Sorecier*. Cette qualification est très-bonne, d'après la manière reçue de s'entendre, & doit être synonyme avec celle de fluide électrique animal, à moins qu'on ne trouve celle-ci meilleure, comme étant moins particularisée : mais il est inutile de s'embarrasser ici de cet objet. Que l'Académie des Sciences adopte seulement l'existence du mouvement continuel dans un fluide universel, & l'Académie Françoise ne tardera pas à classer & dénommer la petite partie qui nous concerne.

Avant de faire aucune application des principes que je viens d'exposer, aux différentes maladies que j'ai eu occasion de traiter, je dois encore dire, à la gloire de M. Thouvenel, qu'après M. Mesmer, je ne sais personne qui, par ses recherches & ses Ecrits, ait donné plus de lumière sur l'existence & les effets du mouvement général : son courage à défendre la cause de Bléton, ou, pour mieux dire, de LA NATURE manifestée par lui, annonce un caractère ferme & estimable ; & l'on ne peut rien de plus satisfaisant sur la similitude des effets électriques & magnétiques, que ses Mémoires physiques & médicaux.

M. Cloquet, Receveur des Gabelles à Soissons, étant venu, comme beaucoup d'autres curieux, examiner les effets surprenans du Magnétisme qui s'opéroient chez moi, autour d'un *arbre*, sur plus-

de deux cents Malades, a écrit, ce printemps, une lettre dans laquelle il a rendu compte de ce qu'il avoit vu. J'ai consenti à la publication de cette lettre, espérant que le Public, surpris des détails qu'elle contient, en rechercheroit avec plus d'empressement la vérité. L'effet n'a point répondu à mon attente; on a lu cette lettre comme on auroit fait un Conte de Fée : il y a même eu jusqu'à des partisans zélés du Magnétisme animal, qui ont écrit, qu'en ajoutant foi à beaucoup d'effets surprenans du Magnétisme, ils ne croyoient cependant pas pour cela tout ce que M. Cloquet racontoit des *Somnambules* de Busancy. Les faits détaillés dans cette lettre sont cependant très-vrais. Je ne connoissois pas alors M. Cloquet; & c'étoit la force de la persuasion & la vérité qui avoient dicté son récit. Que n'y eût-il pas ajouté de plus incroyable encore, s'il eût vu alors ce dont je l'ai rendu témoin depuis!

Un petit nombre de cures, précédées de crises magnétiques, suffiront pour donner l'explication de la théorie que j'ai adoptée : d'après elles, on en pourra conclure la multiplicité de scènes dont j'ai été témoin, & dont les variétés ont suivi celle des tempéramens & des maladies des individus que j'ai eu à traiter.

Le printemps passé, mon traitement se faisoit autour d'*un arbre* : le mouvement végétal alors venant prêter une force de plus à l'*électricité animale*, il résultoit de cette action, combinée sur les individus qui y étoient soumis, des effets plus analogues encore à notre systême, que ceux qui s'obtiennent ordinairement dans les traitemens magnétiques ordinaires. Aussi, tous les effets & tout le résultat étoient-ils plus doux & plus satisfaisans que dans aucuns traitemens précédens : *aucunes convulsions*; ou, s'il arrivoit qu'à la première sensation quelques Malades éprouvassent quelque tremblement,

blement, il suffisoit d'un très-léger attouchement de me part pour les en délivrer *pour toujours*.

Je ne puis m'empêcher, en parlant de mon traitement *Magnético-végétal*, de faire mention d'un savant Physicien que je ne connois que par des Ouvrages & des découvertes qui lui méritent la reconnoissance & l'admiration publique, je veux dire M. *Bertholon*, de l'Académie de Montpellier, qui a si bien traité de l'électricité des végétaux, & nout a fourni des procédés si ingénieux pour retirer de l'air *déphlogistiqué* de la transpiration des feuilles fraîches exposées au soleil. S'il avoit fait un pas de plus *, il auroit vu que cet air *déphlogistiqué* étoit précisément cette partie du *fluide universel* modifié dans les végétaux pour former & entretenir leur organisation ; & que c'étoit là la seule cause de l'effet salutaire qu'il appercevoit, avec tant de justesse, résulter de leur communication avec les animaux (4).

Avant M. *Bertholon*, MM. *Priestley* & *Ingen-Housz* avoient fait de grandes découvertes en Physique.

La connoissance des différentes espèces d'air, & sur tout de l'air *déphlogistiqué*, étoit le fruit de leurs travaux. En reconnoissant que cet air *déphlogistiqué* étoit le principe de l'air respirable, que les eaux qui en contenoient le plus étoient les plus salubres, que sans cet air il n'y auroit ni *combustion*, ni *chaleur*, ni *végétation*, ni *vie* enfin dans la Nature ; comment se fait-il qu'ils n'en aient pas conclu qu'il y avoit un fluide universel? Avec un peu moins d'amour-propre, des hommes d'autant de génie n'auroient pu s'empêcher de reconnoître que M. Mesmer leur donnoit la vraie cause

* Je crois que, même sans le secours du Magnétisme animal, il doit être sain de se rassembler l'Eté sous l'ombrage d'un bel arbre, bien exposé aux rayons du soleil.

de tous les effets qu'ils avoient ſi juſtement & ſi affirmativement reconnus. Oui, n'en doutons pas, c'eſt l'amour-propre ſeul qui cauſe toutes nos erreurs ; lui ſeul eſt la ſource de la prévention, qui ne devroit jamais exiſter parmi les hommes ; car ce ſentiment eſt auſſi contraire à la raiſon qu'au bonheur.

Enfin, comment tous les Chymiſtes n'ont-ils pas apperçu ce fluide univerſel dans cet acide phoſphorique, ce phlogiſtique ſi néceſſaire à admettre, quoiqu'impalpable, & ſans lequel le règne minéral n'exiſteroit pas ? La révification des métaux par le phoſphore, expérience ſuperbe que l'on doit à M. de Bullion, eſt peut-être, dans le règne minéral, le *nec plus ultrà* de la puiſſance humaine : à moins de créer, on ne peut imaginer rien de plus beau, puiſque c'eſt emprunter du fluide univerſel au règne animal, pour le porter au règne minéral. Cette ſeule expérience prouve, mieux que tous les effets magnétiques, l'exiſtence du fluide univerſel. (5)

En admettant un mouvement continuel dans un fluide univerſel rempliſſant l'eſpace, quel jour vient nous éclairer ! Les noms *d'air déphlogiſtiqué*, *d'acide igné*, *d'acide phoſphorique*, *déphlogiſtiqué*, *d'électricité*, *de magnétiſme* enfin, n'indiqueront plus que des modifications de mouvement ; & forcés de reconnoître en nous celle qui nous eſt propre, nous allons jouir paiſiblement de tous les avantages que cette connoiſſance nous procure.

Cure d'une fluxion de poitrine, avec point de côté & crachement de ſang.

CETTE cure eſt la première que j'aye entrepriſe ; je puis même dire que c'eſt à elle à qui je dois, non pas tout-à-fait ma croyance aux effets

du Magnétisme animal, mais la confiance dans mes moyens. Le hasard a fait que le Malade dont je vais parler est tombé entre mes bras, au bout de cinq minutes, dans l'état de *somnambulisme* le plus parfait, & tel que jamais je n'en avois vu. J'écrivis dans le temps à ce sujet, deux lettres à la Société formée par M. Mesmer, que je vais rapporter. J'étois exalté au dernier point, & singulièrement glorieux de tout mon pouvoir : je n'imaginois pas alors que la cause en fût si simple ; &, sans un retour sur moi-même, qui me faisoit bien voir que j'étois bien loin de la perfection, j'eusse été tenté, en réfléchissant à tout ce que je faisois de *surnatunel*, de me croire favorisé du ciel. Je ne me suis éclairé depuis, qu'aux dépens de mon amour-propre ; & ce ne pourra être sans le même sacrifice, que toutes les Académies de l'Europe s'empresseront à rendre à M. Mesmer la justice qui lui est dûe.

Au Château de Busancy près Soissons, ce 8 Mai 1784.

« Je ne puis tenir, Monsieur, au plaisir de vous faire part des expériences dont je m'occupe dans ma terre. Je suis d'ailleurs si agité moi-même, je puis même dire si exalté, que je sens qu'il me faut du relâche, du repos, & j'espère le trouver en écrivant à quelqu'un qui puisse m'entendre. Lorsque je blâmois l'enthousiasme du Père Hervier, que j'étois loin encore d'en connoître la cause ! Aujourd'hui je ne l'approuve pas d'avantage, mais je l'excuse. Plus de feu, plus de chaleur dans l'imagination que je n'en ai, peut-être, l'auront maîtrisé ; & d'ailleurs l'expérience de personne, avant lui, ne le pouvoit retenir. Puissé-je contribuer, ainsi que ceux qui comme moi s'occuperont du Magnétisme animal, à ramener la tranquillité dans

l'esprit de tous les témoins de nos singulières expériences, & cela par notre propre tranquillité! Contentons-nous, faisons, à l'exemple de M. Mesmer, des efforts sur nous-mêmes : & certes il en faut beaucoup, pour ne pas s'exalter au dernier point, en voyant tous les effets *surprenans & salutaires* qu'un homme, *avec le cœur droit & l'amour du bien*, peut opérer par le Magnétisme animal. J'entre donc en matière, & j'en suis bien pressé.

Après dix jours de *tranquillité* dans ma Terre, sans m'occuper d'autres choses que de mon repos & de mes jardins, j'eus occasion d'entrer chez mon Régisseur. Sa fille souffroit d'un grand mal de dents. Je lui demandai en plaisantant si elle vouloit être guérie : elle y consentit, comme vous pouvez le croire. Je ne l'eus pas magnétisée *dix minutes*, que ses douleurs furent entièrement calmées, elle ne s'en ressent pas depuis.

« La femme de mon Garde fut guérie le lendemain du même mal, & en aussi peu de temps.

Ces foibles succès me firent essayer d'être utile à un paysan, homme de vingt-trois ans, *alité* depuis quatre jours, par l'effet d'une fluxion de poitrine, avec point de côté & crachement de sang : j'allai donc le voir, c'étoit mardi passé, 4 de ce mois, à huit heures du soir ; la fièvre venoit de s'affoiblir. Après l'avoir fait lever, je le magnétisai. Quelle fut ma surprise de voir, au bout d'un demi-quart d'heure, cet homme *s'endormir* paisiblement dans mes bras, sans convulsions ni douleurs ! je poussai la crise ; ce qui lui occasionna des vertiges : il parloit, s'occupoit tout haut de ses affaires. Lorsque je jugeois ses idées devoir l'affecter d'une manière désagréable, je les arrêtois & cherchois à lui en inspirer de plus gaies ; il ne me falloit pas pour cela faire de grands efforts ; alors je le voyois content, imaginant tirer

à un prix, danſer à une fête, &c.... *Je nourriſſois en lui ces idées*, & par-là je le *forçais* à ſe donner beaucoup de mouvemenr ſur ſa chaiſe, comme pour danſer ſur un air, qu'en chantant (*mentalement*) je lui faiſois répéter tout haut; par ce moyen j'oçcaſionnai dès ce jour-là au malade *une ſueur* abondante. Après une heure de criſe, *je l'appaiſai* & ſortis de la chambre. On lui donna à boire, & lui ayant fait porter du pain & du bouillon, je lui fis manger dès le ſoir même une ſoupe; ce qu'il n'avoit pu faire depuis cinq jours: toute la nuit il ne fit qu'un ſomme; & le lendemain, ne ſe ſouvenant plus de ma viſite du ſoir, il m'apprit le meilleur état de ſa ſanté, &c.... Je lui ai donné *deux criſes* mercredi, & jeudi j'ai eu la ſatisfaction de ne lui voir le matin qu'un léger friſſon; chaque jour j'ai fait mettre les pieds dans l'eau au malade, l'eſpace de trois heures, & lui ai donné *deux criſes* par jour. Aujourd'hui ſamedi, le friſſon a été encore moins long qu'à l'ordinaire; ſon appetit ſe ſoutient; ſes nuits ſont bonnes, & la fièvre ſort ſur ſes lèvres; enfin j'ai la ſatisfaction de le voir dans un mieux ſenſible, & j'eſpère que d'ici à trois jours il reprendra ſes ouvrages accoutumés.

Le bien que j'ai opéré ſur ce malade, a enhardi pluſieurs payſans à venir me conſulter. Une femme de ving-quatre ans, ſouffrant dans le bas ventre depuis quatorze mois, après une couche difficile, a éprouvé en moins de *ſix minutes* un ſpaſme ſans convulſions ni marques de douleurs apparentes; ſeulement, à l'approche de ma main ſur la partie ſouffrante, je lui voyois éprouver un léger frémiſſement: voilà déjà deux fois que je lui fais reſſentir les mêmes effets, dont les ſuites ne lui laiſſent ni foibleſſes ni ſouvenir fâcheux.

Un autre jeune homme de dix-ſept ans s'eſt trouvé tourmenté avant-hier par une fièvre très-

forte, avec un mal de tête violent : j'ai été le magnétiser sur le champ ; je n'ai pu lui procurer aucun soulagement de toute la journée, quoique j'y aye fait mes efforts le matin & le soir : hier matin j'ai un peu appaisé son mal de tête ; mais sitôt que je l'ai eu quitté, il lui a repris ; enfin hier au soir je suis parvenu à lui procurer un sommeil paisible ; la nuit n'a cependant pas été bonne ; ce matin j'ai produit sur lui le même effet salutaire, mais il faudroit que je ne le quittasse pas ; car son mal de tête recommence avec son reveil, sitôt que je le quitte.

Afin donc de pouvoir opérer sur tous ces pauvres gens un effet plus continuel, & en même temps ne pas m'épuiser de fatigues, j'ai pris le parti de *magnétiser un arbre*, d'après les procédés que nous a indiqués M. Mesmer ; & après y avoir attaché une corde, j'ai essayé sa vertu sur mes malades : ce n'est qu'hier au soir que j'ai fait ma première expérience ; j'y ai fait venir mon premier malade : sitôt qu'il a eu mis la corde autour de lui, il a regardé l'ARBRE, a dit pour toute parole, avec un air d'étonnement qu'on ne peut rendre : — *Qu'est-ce que je vois là ?* Ensuite sa tête s'est baissée, & il est entré en somnambulisme parfait. Au bout d'une heure, je l'ai ramené dans sa maison, *où je lui ai rendu l'usage de ses sens*. Plusieurs hommes & femmes sont venus lui dire ce qu'il avoit fait ; il leur soutient que cela n'est pas vrai ; que, foible comme il est, pouvant à peine marcher dans sa chambre, il lui seroit bien impossible de descendre son escalier & d'aller à l'arbre de la fontaine. Je fais taire les questionneurs, autant qu'il m'est possible, pour ne pas fatiguer sa tête. Aujourd'hui j'ai répété sur lui la même expérience avec le même succès.

Une fille de vingt-six ans, des environs, ayant avec la fièvre depuis neuf mois, des maux de reins,

d'eſtomac & de tête continuels, eſt venue, avec toute la dévotion poſſible, me trouver chez mon malade ; je l'ai envoyée à mon arbre ; j'ai fait la chaîne avec tous deux ; elle s'eſt trouvée ſoulagée ſingulièrement de tous ſes maux, à la fièvre près, &c.... Je vous l'avoue, Monſieur, la tête me tourne de plaiſir, en voyant le bien que je fais. Madame de P***, la compagnie qu'elle a chez elle, mes gens, tout ce qui m'entoure ici, éprouvent un ſaiſiſſement mêlé d'admiration qu'il eſt impoſſible de rendre, & je vous avouerai encore que je crois qu'ils n'éprouvent que la moitié de mes ſenſations. Sans *mon arbre* qui me repoſe & qui va me repoſer encore d'avantage, je ſerois dans une agitation contraire, je crois, à *l'harmonie* de ma ſanté ; j'exiſte TROP, s'il eſt poſſible de ſe ſervir de cette expreſſion.

Partie d'une lettre écrite à mon frère.

De Buzancy, le 17 Mai 1784.

« Si vous n'arrivez pas ici, mon cher ami, avant dimanche, vous ne verrez plus mon homme ſi extraordinaire, car ſa ſanté eſt rétablie preſque entièrement : il vaque à tous ſes ouvrages ; il m'a dit cependant lui-même, *étant en criſe*, qu'il avoit encore beſoin d'être *touché*, & m'a indiqué les jours ; c'eſt pour jeudi, ſamedi, & lundi, la dernière fois, où il m'a prévenu que j'aurois beaucoup de difficulté à en venir à bout, mais qu'il le falloit abſolument.

Je continue de faire uſage de l'heureux pouvoir que je tiens de M. Meſmer, & je le bénis tous les jours ; car je ſuis bien utile, & j'opère bien des effets ſalutaires ſur tous les malades des environs ; ils affluent autour de mon arbre ; il y en avoit ce matin plus de CENT TRENTE. C'eſt une

procession perpétuelle dans le pays ; j'y passe deux heures tous les matins : mon arbre est le meilleur *baquet* possible ; il n'y a pas une feuille qui ne communique de la santé ; chacun y éprouve, plus ou moins, de bons effets ; vous serez charmé de voir le tableau d'humanité que cela représente. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir pas toucher tout le monde ; mais mon homme, ou, pour mieux dire, *mon intelligence*, me tranquillise ; il m'apprend la conduite que je dois tenir : suivant lui, il n'est pas nécessaire pue je touche tout le monde, *un regard*, *un geste*, *une VOLONTÉ*, c'en est assez, & c'est un paysan ; le plus borné du pays, qui m'apprend cela. *Quand il est en crise*, je ne connois rien de plus *profond*, de plus *prudent*, & de plus *clairvoyant* : j'en ai plusieurs autres, tant hommes que femmes, qui approchent de son état, mais aucun ne l'égale, & cela me fâche ; car *mardi* prochain, adieu mon conseil, cet homme n'aura plus besoin d'être *touché* ; & certes aucune curiosité ne m'engagera jamais à me servir de lui sans le but de sa santé & de son bien : si vous voulez le voir & l'entendre, arrivez donc au plus tard *dimanche*.

La femme dont j'ai parlé dans ma lettre est si bien, qu'elle ne veut plus être *touchée* ; mais elle a eu cependant *une crise* aujourd'hui, parce que je ne la crois pas guérie.

Le petit garçon a saigné une autre fois du nez ; ensuite son mal de tête revenant obstinément, je *l'ai fait saigner* ; après, mon *Victor*, mon *paysan*, l'a vu étant en crise ; il lui a ordonné un vomitif & une purgation : aujourd'hui il est bien, & la fièvre & les maux de tête n'existent plus. La fille avec la fièvre depuis douze ou quatorze mois, ne l'a plus depuis cinq jours ; elle ne vient plus que par reconnoissance pour l'arbre : c'est celle que j'ai mandé dans ma lettre à M. *Bergasse* qui étoit

venue à l'arbre le jour même de ma lettre.

Adieu, mon cher ami, je vous invite fort à venir partager mon plaisir & mes peines ; quand vous verrez toutes ces bonnes gens autour de mon arbre, leur résignatien, leur courage, les bénédictions qu'ils me donnent, leur tranquillité, vous en serez surement charmé. »

Autre partie d'une lettre que j'écrivois dans ce temps-là, & dont je n'eusse pas parlé, si l'expérience répétée des mêmes effets ne m'eût intimément persuadé de leur existence (c'est toujours de *Victor* que je parlois).

« C'est avec cet homme simple, ce paysan, homme grand & robuste, âgé de vingt-trois ans, actuellement affaissé par la maladie, ou plutôt par le chagrin, & par cela même plus propre à être remué par l'agent de la Nature ; c'est avec cet homme, dis je, que je m'instruis, que je m'éclaire. Quand il est dans l'état magnétique, ce n'est plus un paysan *niais*, sachant à peine répondre une phrase, c'est un être qne je ne sais pas nommer : je n'ai pas besoin de lui parler ; je pense devant lui, & il m'entend, me répond. Vient-il quelqu'un dans sa chambre ? il le voit, si *je veux*, lui parle, lui dit les choses *que je veux* qu'il lui dise, non pas toujours telles que je les lui *dicte*, mais telles que la vérité l'exige. Quand il veut dire plus que je ne crois prudent qu'on en entende ; alors *j'arrête ses idées*, *ses phrases* au milieu d'un mot, & je *change* son *idée* totalement. Vous jugez qu'il est impossible que cet homme ne soit pas singulièrement pénétré de reconnoissance des soins que Madame de P*** &

moi lui portons ; jamais il n'oferoit nous en faire part dans fon état habituel ; mais fi-tôt qu'il eft *en crife magnétique*, fon cœur s'épanche ; il voudroit, dit il, que l'on pût l'ouvrir, pour voir comme il eft rempli d'amitié & de reconnoiffance : nous ne pouvons retenir des larmes d'admiration & de fenfibilité, en entendant la voix de la Nature s'exprimer avec tant de franchife ; je me plais à le laiffer fur ce chapitre, parce que le fentiment qui l'anime alors ne peut être que falutaire. Enfin, Monfieur, pour abréger, vous faurez que cet homme a un chagrin intérieur ; ce chagrin eft occafionné par fa fœur avec laquelle il loge, qui lui contefte une donation à lui faite par fa mère : cette fœur eft la plus méchante femme du canton ; elle le fait enrager du matin au foir. J'ai fû tous ces détails-là de lui, fans qu'il en ait le moindre fouvenir. J'ai tâché de le pénétrer de l'idée confolante d'alléger fes peines, de voir à fes affaires, & de les éclaircir. Ce matin une femme eft venue chez lui, comme je le magnétifois ; je voulus qu'il fût que cette femme étoit là, & qu'elle avoit de l'amitié pour lui. — Il lui dit bon jour, après quoi, — « Angélique (lui dit-il), » oferois-je vous prier de me faire un grand plai- » fir ? — Volontiers (je dis à cette femme de lui » répondre avec autant d'exactitude que s'il eût » été dans l'état ordinaire). — Monfieur a des » bontés pour moi ; il vient me voir, prend foin » de ma fanté ; il fait fûrement que j'ai bien du » chagrin. — Oui, il le fait, & il tâchera de l'a- » doucir. — Ah ! que de bonté !... C'eft ma fœur » qui le caufe, vous le favez, Angélique. — Prends » patience, cela finira bientôt. Angélique ? — Eh » bien ? — Je vondrois bien remettre quelque » chofe entre les mains de Monfieur : voulez-vous » vous charger de le lui porter, car je n'ofe- » rois jamais prendre cette liberté-là moi-même.

» — Qu'eſt ce que c'eſt ? - Vous trouverez dans » mon armoire, dans tel tiroir, ſous (telle choſe » qu'il lui déſignoit) un gros papier plié de telle » manière ; c'eſt une donation de cette maiſon-ci, » que m'a faite ma mère entre vifs, pour me ré- » compenſer des ſoins que j'ai pris d'elle dans ſa » vieilleſſe ». Angélique cherche dans l'armoire, trouve un parchemin tel qu'il l'avoit indiqué ; & le lui montrant, lui demande ſi c'eſt-là ce qu'il veut me faire donner (vous obſerverez qu'il avoit toujours les yeux fermés, *ce que j'ai ſoin d'entretenir* toujours dans les criſes, afin de ne pas fatiguer la vue) ; il répond qu'oui ; lui recommande bien le ſecret vis-à-vis de ſa ſœur, qui ſûrement auroit brûlé ce papier ſi elle l'avoit ſu entre ſes mains, & la preſſe inſtamment de nouveau de me le porter, &c.... Je prends cette donation des mains de cette femme ; & je ne l'ai pas plutôt dans ma poche, que je vois le viſage de cet homme prendre le caractère de la ſérénité, l'air de la jubilation. Je ſortis quelques minutes apès avec les précautions accoutumées, & depuis je ne lui ai pas encore dit ce qu'il avoit fait *.

Je ne vous ferai, Monſieur, aucunes réflexions ſur le trait que vous venez de lire, elles ſe préſenteront en foule à votre eſprit. Voilà un homme *forcé* de me donner un papier, le plus précieux effet qu'il poſsède ; & cela, parce que j'ai *bien & fortement déſiré* trouver tous les moyens de le rendre heureux. C'eſt lui même qui m'en fournit le moyen ; car vous ſaurez que l'acte de ſa mère

* Ce n'a été que le lendemain que l'ayant trouvé plus malade que la veille, & d'une triſteſſe affreuſe, & m'ayant dit que la cauſe en venoit de l'inquiétude qu'il avoit de ſa donation qu'il avoit en vain cherchée dans ſon armoire toute la journée ; je lui appris l'uſage qu'il en avoit fait : la joie qu'il eût de cette nouvelle, & deux heures paſſées dans l'état magnétique, le remirent entièrement dans le mieux ſenſible où il étoit.

établit Procureur de son fils le porteur même de l'acte. J'ignore si l'on *peut vouloir* le mal *aussi fortement* que le bien. — Si cela est, que n'y auroit-il pas à craindre des effets du *Magnétisme animal* entre les mains des *mal honnêtes gens* (6)?

D'après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous mander, je pense qu'il est prudent de prendre en considération les suites de l'avanture détaillée dans ma lettre, & qu'un engagement nouveau nous oblige à n'user du grand œuvre (car c'est celui-là seul qu'à l'avenir, je crois, on doit nommer ainsi) qu'avec la plus grande prudence & modération, & toujours pour le plus grand avantage de la société. Il n'est pas indifférent de répéter cet engagement, & de s'obliger formellement à cela, quelque désir que l'on puisse en avoir d'ailleurs.

La solution de cette question ; savoir si *l'on peut vouloir aussi fortement le mal que le bien*, ne m'a pas encore été resolue : mon inquiétude sur les suites du pouvoir qu'on acquiert par le Magnétisme animal sur les individus en crises magnétiques, a été augmenté dans ce temps par celles de toutes les personnes instruites de l'aventure détaillée ci-dessus. Tous les plus grands abus, me disoit-on, peuvent être la suite de cet empire que vous acquérez sur vos Malades. Un mal-honnête homme va donc pouvoir pénétrer des secrets, abuser de la confiance de ses amis, & se venger impunément de ses ennemis. Ma seule réponse étoit, que je ne pouvois pas résoudre ce problème par moi-même ; car il m'est impossible, disois-je, de vouloir le mal & le bien en même temps : si je veux essayer de m'instruire en faisant des questions indiscrètes, mon cœur les dément nécessairement ; & je ne peux rien conclure des réponses qu'on me fait. Il a donc fallu me borner à demander aux Malades

(*en crises magnétiques*) leur façon de penser sur cette difficulté : tous m'ont assuré conserver, dans cet état, leur *jugement* & leur *raison*, & m'ont ajouté qu'ils s'appercevroient bien vîte des *mauvaises intentions* qu'on pourroit avoir sur eux ; qu'alors leur santé en *souffriroit*, & que cela les porteroit à se *réveiller* sur le champ. Je n'ose pas, malgré cela, ajouter une confiance aveugle à cette solution ; & à moins d'expériences multipliées, faites par beaucoup d'autres personnes que moi, il me restera toujours de l'inquiétude sur l'abus qu'on pourra faire de la *découverte* la plus bienfaisante qui existe.

Quoi qu'il en soit, il en seroit de ce moyen comme de la *poudre à canon*, qui, entre les mains des scélérats, sert à l'accomplissement de leurs complots, & dont on n'a rien à craindre étant maniée par des gens prudens & honnêtes *. Il y aura toujours du moins, dans l'emploi du *Magnétisme animal*, l'avantage de n'avoir pas à craindre la surprise : on ne peut être magnétisé *malgré soi* ; & la confiance dans un Magnétiseur devra toujours être le préliminaire des secours que l'on en attendra ».

Cure de maux d'estomac, vomissemens & supression depuis sept ans, à la suite d'une fièvre inflammatoire.

La nommée *Catherine Vidron*, lors de mon départ de *Busancy* vers le 15 Juin 1784, n'étoit pas encore entiérement guérie, comme on peut le voir à l'article 61 *du détail des Cures* que j'avois

---

* Voyez la conclusion de ce Mémoire.

opérées, & qui ont été imprimées dans ce temps. Je lui avois récommandé de venir à l'*arbre magnétisé* avec assiduité ; j'avois lieu d'espérer que son secours seul, sans ma présence, pouvoit achever sa guérison ; puisqu'il lui suffisoit seulement de le *toucher* pour entrer dans l'état de *somnambulisme*, qui caractérisoit sa *crise magnétique*. J'avois instruit le nommé *Lehogais*, mon Fermier, homme capable de bien observer, des moyens de la *faire revenir de cet état* à sa volonté (7). J'ai appris que, pendant huit jours qu'elle étoit venue ainsi régulièrement à mon arbre, sa santé s'étoit soutenue : mais se croyant alors entièrement guérie, elle ne vint plus ; *une demi-lieue* de chemin à faire tous les jours, & le travail qu'exigoit son service dans une ferme, à l'approche de la moisson, ne lui permettoient pas de se déplacer facilement. Quelle dut être sa surprise, au bout de quelques jours, de voir tous ses maux se renouveler ; *coliques*, *vomissemens*, *foiblesses d'estomac* ; enfin de se retrouver dans son état précédent de souffrance ?

Lehogais prend le parti de la ramener à l'*arbre*, elle y éprouve une de ses *crises* ordinaires, suivie d'un *bien-être* sensible. Cette alternative eut lieu plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin *Lehogais* imagine de supléer lui-même à la vertu *magnétique de l'arbre*. C'est lui seul qui opère à présent ; & c'est lui que je vais faire parler, ainsi qu'il me l'a raconté.

« Le 28 Septembre de cette année, ne pou-
» vant plus m'absenter de *ma ferme*, me dit-il,
» & voyant le besoin que cette fille avoit du
» *Magnétisme*, j'essaye un jour de la *toucher* :
» je vous avois vu opérer (8) ; j'avois réfléchi
» sur plusieuts choses que vous m'aviez dites, sur
» ce que j'avois lu dans une lettre de M. votre
» frère à M. *Mesmer*, & sur ce que je faisois

» tous les jours pour rendre *Catherine* à ſon état » nautrel, lorſque l'*arbre* l'avoit *magnétiſée* ; enfin, » Monſieur, je me trouve perſuadé de l'exiſtence » d'un *agent univerſel*, cauſe première de notre » exiſtence, & continuellement agiſſante pour l'en- » tretenir ; je comprends la poſſibilité de ren- » forcer en moi cet *agent* quelconque, pour le » porter ſur un autre, &, d'après cela, je com- » mence à *toucher* cette fille.

» Quelle fut ma ſurpriſe, de la voir, au bout » de *deux minutes*, devenir entre mes mains » dans le même état de *ſomnanbuliſme* où l'*arbre* » la mettoit ! J'étois pour elle un veritable *ai-* » *mant* ; mon doigt ſuffiſoit pour la *diriger*, la » *déplacer*, la *faire s'aſſeoir* où je voulois, *ſans* » *lui dire un ſeul mot* ; enfin j'exerçois ſur elle, » *à ma volonté*, tous les phénomènes extraordi- » naires que je vous avois vu produire.

» Dès le lendemain de cette *première criſe*, » elle n'eut plus de *vomiſſemens*, & ſe trouva » bien portante. Je continuai donc pendant plu- » ſieurs jours de la *magnétiſer*, & ce fut tou- » jours avec le même ſuccès. Je vous obſerverai » cependant qu'elle m'avoua qu'elle reſſentoit preſ- » que continuellement un *petit point de côté* ; » que, ſi-tôt qu'elle ne vomiſſoit plus, cette dou- » leur ſe faiſoit ſentir ; & elle m'ajoutoit même » que, lorſque vous étiez ici & qu'elle alloit à » l'*arbre*, elle avoit toujours eu cette *douleur de* » *côté*, dont elle ne vous avoit pas parlé, parce » que, diſoit-elle, cette douleur, très-ſupporta- » ble, ne l'empêchoit ni de travailler, ni d'avoir » bon appétit.

» Depuis votre départ, il y avoit une proceſ- » ſion de monde qui venoit dans l'eſpérance d'être » magnétiſé & d'être *touché* par vos Médecins » (les Malades de mon traitement). Au bout » de quelque temps, l'*arbre* devenant déſert, on

» ſut bientôt que *Catherine* continuoit *chez moi* » de tomber en criſe : on y vint. Lorſqu'elle » étoit dans cet état, je ne faiſois aucune dif- » ficulté de la laiſſer conſulter : chacun s'en re- » tournoit très-ſatisfait de ce qu'elle avoit dit. » Son *point de côté* ne ſe paſſoit cependant pas ; » mais elle ni moi n'y faiſions aucune attention.

» Un jour qu'il étoit venu chez moi une Ma- » lade de Soiſſons (Mademoiſelle *Rouſſeau*), » Catherine, *étant en criſe*, me dit de faire faire » la *chaîne* avec cette Demoiſelle ; que cela lui » feroit du bien. Je fis ce qu'elle déſiroit. Au » bout d'un moment, *Catherine* me dit : Voilà » Mademoiſelle *Rouſſeau* qui ſouffre beaucoup, » il faut que vous la *touchiez*. J'obéis encore ; ce » qui augmenta les ſouffrances de la Malade. » *Catherine*, qui s'en appercevoit fort bien, m'in- » vitoit à continuer, en me diſant que ſi je pou- » vois la faire tomber *en criſe*, je lui ferois » beaucoup de bien, & qu'il n'y avoit que ce » moyen-là pour elle d'être guérie. Je ne ſavois » pas trop comment m'y prendre : je le lui de- » mandai. Alors elle me dit d'aller chercher une » *bouteille*, & de m'en ſervir pour *toucher* cette » Demoiſelle : je ſuivois exactement ſes conſeils. » Je prends donc une *bouteille*, & m'en ſers de » la manière dont *Catherine* me l'indiquoit. Ma- » demoiſelle *Rouſſeau* en ſouffroit encore plus ; » mais ne tomboit point *en criſe* : Catherine s'en » étonnoit. *C'eſt ſingulier*, diſoit-elle, elle devroit » cependant *tomber en criſe : voyons ; je veux* » *toucher moi-même cette bouteille.* Je la laiſſois » faire, & examinois avec attention l'effet que » cela produiſoit ſur Mademoiſelle *Rouſſeau* : » mais quelle fut ma frayeur, de voir auſſi-tôt » *Catherine* tomber dans des *convulſions* affreu- » ſes ! Aidé de ma femme & de ma fille, je ne » pouvois la tenir : cette fille, naturellement

» douce

» douce de caractère, dont les crises étoient or-
» dinairement si calmes, se debattoit alors avec
» une force surprenante, & faisoit des cris ef-
» frayans : j'eus beaucoup de peine à la calmer ;
» &, trop effrayé de l'effet que je lui avois cau-
» sé, je me promis bien de ne la plus *toucher*.
» Le soir elle fut tranquille, & aussi bien por-
» tante que de coutume, sans même se ressentir
» d'aucune fatigue de l'état où elle avoit été.

» J'espérois que, ne la *touchant* plus, elle
» n'auroit plus de *crise* ; mais le lendemain, à
» la même heure, voilà Catherine dans les mê-
» mes *convulsions* que la veille ; même peine pour
» la faire revenir : enfin, pendant quatre jours,
» cet état s'est renouvelé. Vous jugez, Monsieur,
» quelle étoit mon inquiétude, & combien je me
» reprochois alors d'avoir hasardé de me servir
» d'un moyen que je ne connoissos qu'imparfai-
» tement. »

Voilà quel fut le récit de *Lehogais* : si ce n'est précisément avec les mêmes termes, c'est exactement le même sens.

Oui, sans doute, dis je à Lehogais, le seul danger qu'il y ait dans l'usage du Magnétisme, c'est de s'en servir sans en connoître toutes les ressources : votre indiscrétion peut avoir désorganisé cette pauvre fille pour le reste de ses jours. Voilà ces malheureuses *convulsions* qui ont fait tant de tort à la découverte de M. *Mesmer*. Bien des gens se sont imaginés être fort habiles en les provoquant : chaque jour leur offroit le même tableau ; & l'habitude de le voir, ne le leur rendoit plus effrayant : les guérisons s'ensuivoient rarement ; l'objet étoit seulement de donner des *convulsions* ; on ne s'embarrassoit pas des suites : enfin, dis-je à *Lehogais*, où en est à présent cette pauvre fille ?

» Monsieur, me dit-il, après cinq ou six jours
» d'une situation aussi violente, elle est revenue

» dans son état précédent de bien être, à l'ex-
» ception de la douleur de côté, qui étoit mê-
» me plus forte que de coutume : je ne l'ai pas
» *touchée* depuis, ainsi que je me l'étois promis.

» Au bout de quelques jours, la *fièvre tierce* lui
» a pris : elle lui a continué un mois environ.
» Voilà à présent trois semaines que la fièvre l'a
» quittée, sans qu'elle ait rien pris pour la faire
» passer ; & depuis ce temps, elle se porte à
» merveille, sans même se ressentir de douleur de
» côté : elle engraisse à vue d'œil, est gaie, mange
» & dort bien ; elle n'est pas reconnoissable ».

Graces au Ciel, lui dis je, la Nature est venue à votre secours ; vous avez été plus heureux que sage ; sans cette bienheureuse fièvre, *Catherine* eût peut-être été inguérissable. Si vous eussiez été plus instruit, lui ajoutai-je, lors de sa première convulsion, vous eussiez jeté la *bouteille*, & continuant à *magnétiser*, comme de coûtume, vous eussiez tranquillisé bien vîte votre malade : en l'abandonnant ainsi à elle-même, vous rendiez nul l'effort que vous aviez fait faire à la Nature ; il lui a fallu plusieurs jours pour se remettre au point d'où elle étoit partie, & aucun bien ne s'en est ensuivi ; voilà l'occasion où il eût été bon de produire le lendemain la même *convulsion*, en ayant soin de ne jamais quitter votre malade sans la calmer ; & peut-être, lui ajoutai-je, au bout de trois *crises* de cette espèce vous l'eussiez vue aussi bien guérie qu'elle l'est à présent par le secours de la fièvre (9).

Tout Magnétiseur en général ne sauroit en effet trop se persuader combien l'état de *convulsions*, abandonné à lui-même, est dangereux, à moins d'opérer sur des *épileptiques*, sur lesquels le *Magnétisme animal* n'agit que bien lentement : toutes les fois qu'il se rencontre des individus chez qui le *Magnétisme* produit des *convulsions*, il faut se garder de les abandonner à eux-mêmes, encore

plus se garder de chercher à augmenter cet état violent ; il faut au contraire faire tous ses efforts pour *calmer*, & ne jamais quitter son malade, que lorsqu'il est dans un état certain de tranquillité.

Avant de parler des nouvelles expériences que j'ai faites cet *automne*, je crois nécessaire de parler de quelques faits épars, qui, pendant mon séjour à *Strasbourg*, ont encore augmenté ma conviction aux effets du Magnétisme animal.

Etant à mon Régiment, je n'avois ni le loisir ni la volonté de m'occuper de *Magnétisme*. Cependant, forcé par des circonstances, il m'a bien fallu quelquefois *magnétiser* ; & malgré tous les sarcasmes, je voyois toujours le succès couronner mes soins : il étoit bien difficile que des raisonnemens pussent ébranler en moi la conviction que des faits journaliers me procuroient sans cesse.

Je fus invité de *magnétiser* une femme de cinquante-deux ans, *Catherine Bauz*, du banc de la *Roche* (Terre de M. Diestrich *Stadt-meister*, de Strasbourg); cette femme étoit sujette à des maux de nerfs & à des convulsions, qui, depuis vingt ans environ, lui prenoient plusieurs fois par semaine : dès que j'eus commencé à la *magnétiser*, je m'imposai la loi de ne pas manquer un seul jour à passer une heure avec elle. La maladie de son mari ne lui a pas permis de rester plus de trois semaines *à Strasbourg*, pendant lequel temps elle n'a eu qu'une seule fois des convulsions qui n'ont pas résisté *cinq minutes* à l'effet du Magnétisme. Depuis son retour chez elle, j'en ai reçu deux lettres, l'une du 28 août, l'autre du 10 septembre, déposées à Soissons, par lesquelles elle me confirme sa guérison. (Voyez à la fin des Notes.)

Cette femme *s'endormoit* quand je la *touchois*, entendoit tout ce qu'on disoit, sans pouvoir parler ni sans pouvoir ouvrir les yeux, mais n'entroit pas dans l'état de *somnambulisme*.

Plusieurs fièvres, tant anciennes que nouvelles, ont été guéries avec le même succès.

Mais la maladie la plus singulière que le hasard m'ait fait rencontrer à Strasbourg, est celle d'un nommé *Nicolas Meninger*, jeune homme de seize ans : il avoit eu, à l'âge de *sept mois*, la jambe cassée ; & depuis le moment qu'il avoit commencé à marcher, ses parens s'étoient apperçus que, journellement *à neuf heures & demie du soir*, sa jambe se *paralysoit*; au bout de quelques années, le *bras* du même côté éprouvoit la même révolution, & enfin, depuis un an sa langue suivoit les mêmes périodes de *paralysie* : dès les premiers jours que je l'ai eu *magnétisé*, ses accidens n'ont point eu lieu *dès ce soir même ;* le lendemain il n'ont point reparu; mais n'étant pas revenu chez moi le troisième jour, il s'est retrouvé le soir dans son état précédent. Au bout de trois jours, ses parens, qui avoient vu le bon effet du Magnétisme, se sont déterminés à le faire loger à portée de moi; ce qui lui a permis de venir tous les jours quatre ou cinq heures dans ma chambre autour d'un *petit réservoir magnétique* que j'avois fait arranger pour lui.

Je suis parti de *Strasbourg* le dix-huitième jour de son traitement, sans qu'*un seul* jour il ait ressenti ses accidens; j'ignore s'il est guéri actuellement; j'ai lieu d'en douter, parce que ce jeune homme n'avoit pas encore éprouvé *des crises douloureuses*, qui (je crois) sont nécessaires pour la guérison d'une maladie aussi grave que la sienne. Ce jeune homme avoit à peu près les mêmes *crises* que celles de la femme dont j'ai parlé plus haut, à cela près qu'il n'entendoit aucun bruit lorsqu'il avoit les yeux fermés; mais il offroit une particularité bien singulière, c'est qu'aussi-tôt que moi-même, ou une autre personne lui touchoit la main, il *se reveilloit* sur le champ. Je n'ai jamais vu, depuis, cet effet se renouveler.

Le Livre de M. *Thouret* parut dans le temps de mon féjour à Strasbourg ; c'étoit, à mon avis, un des meilleurs Ouvrages qui euffent paru, foit pour ou contre le *Magnétifme* animal. La tranquillité qui règne dans cet ouvrage, le caractère de bonne foi que je découvrois dans fon Auteur, tout enfin m'engagea à lever le fcrupule qu'on a raifon d'avoir à fe mettre en évidence dans les *Journaux*: j'écrivis une lettre que j'envoyai dans le temps à MM. les *Rédacteurs du Journal de Paris*, avec d'autant plus de confiance, qu'ils avoient annoncé qu'ils recevroient les défenfes du *Magnétifme*, que M. *Thouret* venoit d'attaquer fi vivement. Ces Meffieurs ont répondu à la perfonne que j'avois chargée de s'informer de ma lettre, qu'ils ne pouvoient l'imprimer ; j'ignore quelles ont été leurs raifons : j'avois lieu de penfer que ma fignature au bas de cette lettre pouvoit tout au plus me donner un ridicule momentané, mais pouvoit en même temps fervir de titre à ces *Meffieurs* pour ne fe pas compromettre. Je ne puis imaginer que leur refus ait été l'effet d'un ordre fupérieur. J'avois tâché d'atteindre dans cette lettre à la tranquillité & à l'impartialité de l'Auteur eftimable à qui je répondois, & rien, comme on va le voir, n'étoit fait pour déplaire à qui que ce fût.

A Strasbourg, *le 16 Août* 1784.

M.

» Je viens de lire l'Ouvrage de M. *Thouret* fur » le Magnétifme animal ; l'érudition qu'il y a dé» ployée, & la quantité de recherches qu'il a dû » faire pour compléter la tâche à lui impofée par » fa Compagnie, ont dû lui mériter les éloges & » l'approbation qu'il en a reçus ; j'avoue qu'à l'ex» ception de quelques phrafes un peu perfonnelles

» contre M. Mesmer, qu'il eût qu aisément ne pas
» se permettre, je n'ai vu moi-même dans son
» Ouvrage qu'une recherche impartiale sur un objet
» important, ainsi que les vues les plus droites
» pour éclaircir des faits contre l'évidence desquels
» sa raison se refuse. Par l'extrait de cet Ouvrage
» qui vient de paroître dans le Journal du 11 de
» ce mois, l'on paroît désirer que M. Mesmer
» réponde à M. Thouret, afin de détruire les
» doutes que l'Ouvrage de ce dernier doit avoir
» répandus dans les esprits sur l'existence du Ma-
» gnétisme animal; moi, je crois au contraire que
» M. Mesmer ne doit pas répondre dans ce mo-
» ment-ci à l'invitation qui lui est faite; car avant
» de chercher à lever des doutes, il faut être assuré
» qu'il existoit une croyance préliminaire, & M.
» Mesmer sait fort bien que cette croyance n'a
» jamais existé parmi les membres de la Faculté.
» Vis-à-vis de qui donc peut-il chercher à com-
» battre des doutes? Sera-ce vis-à-vis de ses Elè-
» ves? Si j'en juge par moi-même, l'Ouvrage de
» M. Thouret n'est pas fait pour ébranler leur con-
» viction : je dirai même plus; je crois cet Ou-
» vrage plutôt fait pour affermir leur croyance que
» pour la détruire. En effet, que conclure des re-
» cherches de M. Thouret, en lui accordant que
» la doctrine de M. Mesmer est la même dans le
» fond que celle de *Maxwele*, *Santanelly*, *le Pere*
» *Kircher*, &c. sinon qu'il a existé de tout temps
» une GRANDE VÉRITÉ que beaucoup de gens
» successivement ont apperçue de loin ou à travers
» un nuage, que presque tous, à l'aide de la dé-
» couverte plus ou moins grande qu'ils ont faite
» de cette vérité, ont cherché à en imposer à leurs
» contemporains par un amour propre mal placé,
» leur ont caché soigneusement le principe de leur
» science, & en ont augmenté beaucoup les effets?
» Que dis-je? il n'en est peut-être dont tout le

» crime n'a été qu'un enthousiasme excusable pour
» le bien de l'humanité, & que la crainte seule des
» abus qui pouvoient résulter de leur connoissance
» répandue indiscrétement, ont retenus dans le si-
» lence. Quoiqu'il en soit, tant que la sagesse &
» la modestie ont dirigé leurs démarches, ils ont
» eu des croyans & des partisans zélés; mais leur
» succès dans les maladies a dû reveiller l'attention
» des Médecins de leur temps : une cause aussi
» inconnue pour ces Médecins, n'a dû leur paroître
» qu'une *charlatanerie*, ou qu'un effet de l'empire
» des ames fortes sur les imaginations foibles;
» mettant même à part leur intérêt (qu'on peut phi-
» losophiquement pourtant compter pour quelque
» chose dans la conduite des hommes), ils ont dû
» de bonne foi condamner une doctrine qui prê-
» toit autant au merveilleux. Si l'on ajoute à cela
» l'abus qu'ont pu faire dès lors de leur connois-
» sance les Magnétiseurs de ce temps-là, la crainte
» où les Gouvernemens devoient être de voir se
» renouveler les erreurs de *l'Astrologie judiciaire*,
» *les sorcelleries*, *divinations*, *les schismes* de toute
» espèce : on sentira qu'il n'en falloit pas davan-
» tage pour faire condamner au silence les In-
» venteurs d'une doctrine qu'on ne pouvoit ni ap-
» précier ni deviner, & pour élever contr'eux une
» multitude d'incrédules & de détracteurs. Mais
» enfin, en supposant même, comme je l'ai dit
» plus haut, que la doctrine de M. Mesmer soit
» dans le fond la même que celle de Magnétiseurs
» anciens, ainsi que l'affirme M. Thouret, & ce
» que M. Mesmer a seul le droit de discuter; est-il
» raisonnable, dis-je, d'en conclure que, parce
» qu'on a condamné dans ce temps-là ce qu'on ne
» connoissoit pas, l'on doive condamner de même
» dans ce siècle-ci ce que l'on ne connoît pas da-
» vantage? On a beau dire que le *Magnétisme*
» *animal* est une vieille erreur qu'on cherche à

» renouveler ; ce n'eſt-là qu'un mot qui ne doit » point arrêter les Philoſophes dans la recherche » de la vérité.

» *Si le principe univerſel eſt d'une ſi grande im-* » *portance dans ſa nature, il devroit être, pour ainſi* » *dire, ſenſible de toutes manières....* *Pourquoi* » *M. Meſmer n'en produit-il quelque apparence de* » *preuve que ſur les malades, & en général ſur le* » *corps vivant?...* Comment n'a-t-il pas auſſi ſon » action *ſur d'autres corps phyſiques & même ina-* » *nimés*, &c. ? (Recherches & Doutes).

» Cette objection, très-forte en phyſique où » l'on ne doit croire qu'après des expériences réi- » térées, ſera bien vîte anéantie, ſi-tôt que M. » Meſmer aura pris la peine de faire connoître ſa » théorie : il n'eſt pas un *Magnétiſeur* un peu » inſtruit qui ne puiſſe y répondre. Mais il faudroit » d'abord lui paſſer, qu'au moins ſur les malades » ce fluide a une action véritable ; car, ſans cela, » comment prouver qu'il ne peut en avoir de bien » réelle dans ce cas? Je vais, d'après mes lumières » acquiſes de M. Meſmer, vous en fournir la preuve » que je m'en donne à moi-même.

» Le fluide univerſel contribuant à l'exiſtence de » tous les êtres, ſa modification ſeule dans les » organes où il paſſe, conſtitue tel ou tel être ; » dès lors, les corps de même eſpèce & modifiés » de la même manière, ſont ſeuls en droit d'agir » avec intenſité les uns ſur les autres ; nous en » voyons chaque jour la preuve ; ſans cela les rè- » gnes & les races ſe mêleroient & n'offriroient » plus qu'un cahos, dont nous ne pouvons nous » faire d'idée Si donc c'eſt par ce fluide univerſel » mis en action (paſſez-moi ce mot) que doivent » s'opérer les effets appelés du Magnétiſme ani- » mal ; nous devons croire qu'entre les divers corps » homogènes, il a naturellement une action tou- » jours déterminée. C'eſt par ce principe que ſe

» *marient* les arbres entre eux, que les pierres » *s'aglumélent*, que les métaux se *combinent*, que » les animaux *s'accouplent*, & c'est par ce même » principe que les hommes ont, de plus que les au- » tres êtres, la faculté de se *magnétiser*. Si vous » n'admettez pas cette première donnée, ce que je » vais dire ne vous paroîtra qu'une illusion. Qu'ar- » rivera-t-il donc entre deux hommes également » sains, c'est-à dire, également modifiés, suivant » leur constitution, de ce fluide universel, sans la » possession duquel ils n'existeroient pas ? Ce qui » arriveroit entre deux vases inégaux, remplis d'eau, » qu'on joindroit ensemble ; l'eau se joueroit dans » l'un & l'autre vase, sans qu'il s'ensuivit la moin- » dre altération dans la capacité entière ; c'est à » peu près la comparaison de ce qui doit arriver » entre deux hommes également sains. Mais sup- » posons à présent ces deux vases mis l'un à côté » de l'autre, le premier totalement rempli, & » l'autre aux trois quarts (je les suppose de même » hauteur, sans avoir la même capacité), &, si » l'on veut, remplis de tubes de différens calibres. » Un réservoir entretient continuellement le plein » du premier vase par une ouverture libre que rien » ne veut obstruer ; tandis que l'autre, semblable » à ces fontaines intermittentes, n'ayant qu'une » communication imparfaite avec le réservoir com- » mun, éprouve des altérations successives & mar- » quées : que je fasse communiquer ces deux vases » ensemble, l'eau reprendra bientôt son niveau » dans le second, sans que pour cela le premier » en soit altéré.

» Le premier vase est l'homme sain, le second » est l'homme malade : si vous demandez la preuve » de ce que j'avance, je vous dirai : *Venez chez* » *moi ; voyez des malades reprendre leur force &* » *leur santé première* ; bien plus, je vous donnerai » des expériences *momentanées*, si vous ne vous

» contentez pas des guérifons, qu'on peut toujours
» attribuer à ce mot de hafard, qui ne fignifie
» cependant rien. En voici une, entre autres, fort
» extraordinaire dont j'ai été témoin, & qui m'a
» autant étonné que vous pourrez l'être en en lifant
» le récit.

» J'avois déjà mis deux fois en crife magnétique
» un homme de trente-trois ans, nommé *Louis*
» *Segar*, de la paroiffe de *Luy*, près Soiffons (je
» n'entends pas par *crife* un état *convufif* ni défor-
» donné : j'entends au contraire un état *de fommeil*
» *phyfique*, dont la vue feule peut donner une
» idée : je redoute autant que perfonne l'état de
» *convulfions*, & crois que le véritable but d'un
» Magnétifeur doit être de les faire ceffer, quand
» elles exiftent). Cet homme fort & robufte, d'une
» taille de cinq pieds huit pouces, avoit un *fièvre*
» *quarte* invétérée & qui réfiftoit d'abord à l'effet
» du *Magnétifme* : je voulus favoir un jour ce que
» penfoit de lui un autre malade *en crife* ; je pris,
» fans réfléchir, un *jeune Poftillon* de la Pofte
» de *Braine*, arrivé feulement à mon traitement
» *de la veille*, & qui venoit pour la première fois
» de tomber dans cet état heureux de *crife ma-*
» *gnétique* ; je dis à ce jeune homme de *toucher*
» Louis *Segar* qui étoit dans l'état naturel. Ce
» jeune homme m'obéit fur le champ : mais, loin
» de me parler & de répondre aux queftions que
» je lui faifois, il s'obftinoit à garder le filence,
» & touchoit toujours fon malade. Enfin, après
» quatre minutes, il dit très-haut & d'un ton très-
» brufque : *Eh ! je ne vous trouve point de mal ;*
» au même inftant il ouvre les yeux, & de l'air
» le plus étonné, il continue : *Ah ! me voilà*
» *reveillé ; où fuis je ici ?* Cette fcène, la première
» que je voyois de ce genre, me furprit beaucoup
» & m'amufa de même. *Louis Segar* n'avoit rien
» éprouvé, & cependant ce jeune homme s'étoit

» débarrassé de la cause de sa *crise* d'une manière
» subite, sans que j'y eusse contribué en rien.

» Ce fait, Monsieur, est très-vrai, puisque je
» peux l'attester : il est de nature à intéresser les
» Physiciens ; ils y verront un rapport bien sensible
» avec les effets de l'*électricité* dans le décharge-
» ment de la bouteille de *Leyde* : c'est le seul de
» cette nature que j'aie obtenu. Je pourrois d'ail-
» leurs, vous citer une infinité de traits d'un autre
» genre, plus surprenans encore, mais qui, faute
» de pouvoir être comparés aux effets physiques
» déjà connus, ne seroient pas aisément crus : s'il
» faut de premières données pour croire les choses
» dont on n'a aucune idée, il en faut aussi plus
» que je n'en ai pour mettre au jour les expé-
» riences que j'ai faites, & pour me flatter de
» pouvoir convaincre de leur réalité.

» Je n'ajouterai qu'un mot au sujet de deux ex-
» périences que rapporte M. *Thouret*, & qu'il
» croit à tort une suite des effets du Magnétisme
» animal, je veux dire celle de l'*épée* qui tourne
» sur *deux doigts*, & celle de la *bague* suspendue
» à un fil dans l'intérieur d'un gobelet. Ce ne sont
» pas des Elèves instruits de M. Mesmer qui puis-
» sent rapporter ces expériences pour appuyer sa
» doctrine. Ceux qui de bonne foi assureroient
» que ces deux subtilités sont produites par l'effet
» du Magnétisme animal, seroient dans l'erreur,
» & n'auroient pas de cet agent une connoissance
» approfondie. Ce que je puis vous assurer, c'est que
» jamais M. Mesmer ne m'en a parlé, & que de
» pareilles balivernes ne sont point faites pour l'oc-
» cuper sérieusement.

» J'espère, Monsieur, que cette lettre peut ré-
» pondre en partie aux objections de M. Thouret :
» puisse-t-il rechercher de bonne foi les causes du
» Magnétisme animal, en examiner, sans préven-
» tion, les effets, & ramener ensuite, par un

» nouveau *rapport fidèle* de ses observations, une » Compagnie dont il a la confiance, & entre les » mains de laquelle la connoissance du *Magnétisme* » *animal* devroit être déposée, pour tendre à sa » perfection & parvenir à sa plus grande utilité! » C'est-là le vœu bien ardent que je fais. Les » membres d'une Compagnie dont l'existence n'est » appuyée que sur la confiance publique, qui, par » devoir & par intérêt, doivent chercher conti» nuellement à s'en rendre dignes, n'abuseront » jamais d'un moyen qui leur sera confié pour la » conservation des hommes. Les torts d'un seul » d'entre eux seroient bientôt punis par le Corps » entier; mais deux cents individus isolés, quoi» que tous honnêtes & délicats, n'ont pas le même » droit à la confiance publique. Qu'un seul abuse » de l'empire que peuvent lui donner ses connois» sances en Magnétisme, le tort en retombera » toujours sur la doctrine, & éloignera la con» fiance. Je sens trop le prix de la *découverte* de » M. Mesmer, & l'utilité dont elle peut être aux » hommes pour ne pas désirer d'en voir asseoir » les fondemens d'une maniere solide; & ce ne » peut être que lorsque les fautes des *Magnétiseurs* » ne retomberont pas sur le *Magnétisme*.

» Mais qu'on ne craigne pas tant qu'on vou» droit le faire penser les abus de ce Magnétisme. » Tout homme qui s'y livrera avec une espèce de » suite, éprouvera des jouissances si pures & si » peu connues, à soulager ses semblables & à » leur faire du bien, qu'il ne lui viendra jamais » dans la tête de manquer à la délicatesse envers » eux; *car il agiroit alors contre lui même*..... » C'est dans la vue de réaliser cet axiome écrit » dans le cœur de tous les hommes, que *faire le* » *bien rend heureux*, que la doctrine du Magné» tisme animal doit être embrassée avec ardeur » par tous les honnêtes gens, à qui elle présente,

» sous tous les rapports moraux & physiques, la » perspective du bonheur ».

Surdité depuis dix ans.

Le nommé *Henri-Joseph-Claude Joly*, Bourgeois de Dormans, âgé de *dix-neuf ans*, avoit eu, à l'âge de neuf ans, un maladie aiguë avec transport au cerveau : à la suite de cette maladie, il lui étoit resté une *dureté d'oreille* assez forte. Il alla étudier au Collége de Louis le Grand, à Paris, à l'âge de onze ans : son incommodité ne l'empêcha pas de continuer ses études jusqu'à la *Rhétorique*. Mais alors, devenu de plus en plus *sourd*, il fut obligé de quitter & de revenir chez lui. Il y avoit près de deux ans qu'il étoit de retour de Paris, quand il est venu me trouver le 13 Octobre de cette année 1784. Il est resté à mon traitement sept jours, & est parti le huitième *entiérement guéri*, & entendant si parfaitement bien, que quelque bas qu'on pût lui parrler, il imaginoit qu'on lui crioit encore aux oreilles.

Dès la seconde fois que j'ai *touché* ce Malade, il s'est endormi, ou, pour mieux dire, il est tombé dans l'état *de somnambulisme* : c'étoit le Jeudi matin 14. Après deux heures de tranquillité dans cet état, il se réveilla sans ma participation : le soir, je lui procurai la même crise, dont je fus obligé de le tirer. Sa surprise étoit très grande en revenant à lui, de voir qu'il *s'étoit endormi* : il ne pouvoit concevoir que cela fût, disant, « qu'il » dormoit fort bien toutes les nuits, & qu'il n'y » avoit aucune raison pour qu'il s'endormit ». Il étoit très-incrédule aux effets du Magnétisme, comme on va le voir, & n'étoit, pour ainsi dire, venu que comme curieux. Le lendemain, *Ven-*

dredi, il eut cependant deux *crises* de *somnambulisme* comme la *veille*, suivies du même défaut de mémoire & de la même incrédulité. Le lendemain, *Samedi*, je le trouvai, en arrivant au traitement, entortillé de *cordes* & *lié à sa chaise* d'une manière incroyable : il me dit qu'il l'avoit fait ainsi, afin de voir si véritablement il *s'endormoit*, & que si cela lui arrivoit, il espéroit au moins que je ne le ferois pas *changer de place* sans sa participation, & qu'il se *réveilleroit* sûrement en le détachant. Quand ce vint son tour d'être *touché*, je lui conseillai de tenir ferme, & de faire tous ses efforts pour s'empêcher d'être surpris comme les autres fois ; qu'au moins je le priois de m'instruire de ce qu'il éprouvoit & du moment où il se sentiroit *envie de dormir*. Il me le promit : mais, au bout de trois minutes, il ne pût que me dire : *Voilà mes yeux qui se troublent.* Et presque aussitôt après : *Me voilà parti.* En effet, je le regarde, & je le vois dans l'état de *somnambulisme*. Il n'y fut pas plutôt, que je lui FIS détacher toutes ses cordes *lui-même*. Je ne pouvois m'empêcher de rire, de voir toutes les peines qu'il se donnoit pour défaire les nœuds qu'il avoit faits : il n'y employa que cinq à six minutes, tant il se dépêchoit. Je suis sûr que tout autre y eût employé le double du temps, & n'en fut peut-être pas venu à bout. Je le *fis* asseoir ensuite sur une autre chaise, où je le laissai ainsi l'espace de deux heures environ. Quand, au bout de ce temps, je *l'eus remis dans son état naturel*, son premier mot fut de dire : « On a sûrement coupé les cor-» des : oh ! c'est incompréhensible » ! & de courir tout de suite à sa première place & d'examiner toutes les cordes. Quand il les eut vues tout entières, il resta stupéfait : *Comment cela s'est-il pu faire ?* répétoit-il sans cesse, *je ne puis comprendre cela.* Cependant, l'après-dînée, il sentoit, étant

dans l'*étatnaturel*, une grande pesanteur à la tête ; ce qui ne le disposoit pas plus que de raison à la confiance dans mon remède. Il eut *deux crises* dans la journée : dans celle du soir, il commença à me parler & à m'instruire de sa maladie. « Monsieur, me dit-il, j'ai *un dépôt dans la tête* ; il » me faudra beaucoup souffrir pour le rendre. S'il » descend dans la gorge, je creverai ; mais s'il sort » par le nez, je guerirai, & ne serai plus *sourd.* » Je ne puis pas encore vous répondre de la voie » qu'il prendra ; je ne suis pas assez avancé pour » cela. »

Dans la même *crise* du Samedi soir, je lui bandai les yeux, pour savoir si, de cette manière, j'agirois aussi efficacement sur lui : c'étoit la même chose. Je le *fis* écrire les yeux bandés. Voici ce qu'il écrivit sous ma dictée.

« Je me suis détaché moi-même, m'étant lié à » ma chaise, de crainte qu'on ne m'endormit malgré » moi : j'écris ceci, les yeux bandés, en crise mag» nétique.

» *Ce* 15 *Octobre* 1784. JOLY. »

Après quoi je lui débandai les yeux, & lui dictai :

« J'écris ceci sans avoir les yeux bandés, & » je n'en écris pas mieux : ainsi, autant vaudroit-il » que l'on ne me les eût pas débandés. »

La vue de son écriture, à son réveil, lui causa une surprise extrême : il disoit que sûrement on lui avoit tenu la main : malgré tous les témoins qui lui assuroient le contraire, il ne pouvoit se le persuader.

Le Dimanche matin, n'étant pas plus convaincu, ni plus confiant que les autres jours, il imagina un expédient fort original pour s'empêcher de dormir ; c'étoit de se piquer la main avec une épingle pendant que je le *touchois.* Je ne pouvois m'empêcher de rire & de m'arrêter. Alors il me disoit : « Ah ! pour aujourd'hui, vous avez beau

» faire ; je me fais bien du mal, mais au moins » je *ne m'endors point.* » Cependant je tâche de reprendre mon sérieux, & de ne plus prendre garde à ses gestes. Un moment après, j'entends l'*épingle* tomber ; & le voilà de nouveau dans la *crise accoutumée. Je le réveillai* ce jour-là dans mon cabriolet, après lui avoir fait faire un tour de promenade. Nouvelle surprise, comme on peut bien le croire, de sa part. Mais humilié cependant de se voir ainsi MAÎTRISÉ, il ne renonça pas encore à de nouveaux expédiens pour vaincre l'empire que j'avois sur lui.

Dans la *crise* du soir, il me parla ainsi de sa guérison : « Je sens mon *dépôt* qui se partage, » me dit-il ; je le rendrai par le *nez* en deux fois, » dont demain matin une partie, & l'autre partie » plus tard ; mais je ne puis encore en prévoir » le jour. »

Le Lundi, étant allé à Soissons, il m'apprit, à son retour, que s'étant trouvé foible sur la route, il étoit descendu de cheval, & avoit rendu *par le nez* gros comme un œuf de matière blanchâtre. C'étoit la partie du *dépôt* qu'il avoit prédit la veille devoir sortir : il n'eut de *crise* ce jour-là, que le soir.

Le lendemain Mardi, j'eus encore une nouvelle scène fort plaisante. En entrant dans la chambre de mon traitement, je vis tous mes Malades dans une gaieté singulière. Je m'informe du sujet de leurs éclats de rire. C'étoit M. *Joly* qui avoit imaginé de faire faire *deux cercles de fer* au Maréchal du Village, avec lesquels il s'étoit fait attacher par lui les *deux jambes* au pied de sa chaise : *des cloux* bien rivés, enfoncés dans le bois, faisoient, qu'à moins de limer les bandes de fer ou les cloux, il étoit impossible de le détacher. Il ne doutoit plus, alors, que je ne pusse l'*endormir ;* mais son espérauce étoit qu'au moins il se *réveilleroit* au bruit

qu'on

feroit pour *limer* les bandes de fer qu'il avoit aux pieds, ajoutant même que, pour peu qu'on s'y prît mal-adroitement, on lui *limeroit* la peau, & que la douleur alors le *réveilleroit* néceſſairement. Beaucoup de perſonnes qui ne m'ont pas permis de les nommer, venues ce jour-là à *Buſancy*, furent témoins du bruit que l'on fit & de la gêne qu'on lui occaſionna pour lui *limer* ſes attaches, ſans que pour cela il donnât le moindre ſigne de réveil : les mêmes témoins lui entendirent même prédire *que ſa guériſon auroit lieu le jeudi au ſoir.*

J'eſpérois ce jour-là que ſon *réveil* feroit auſſi calme que les autres jours. En revenant à lui, il me dit qu'il avoit un mal de tête plus violent que de coutume ; mais je n'y pris pas garde, & le renvoyai à ſon auberge : il étoit alors ſept heures du ſoir. Vers les huit heures, on vint me dire qu'on a entendu des ſoupirs & des plaintes dans mon parc, & qu'étant accouru au bruit, on avoit trouvé M. *Joly* étendu par terre, étouffant & râlant comme un homme qui va mourir : on ne pouvoit le *toucher* ſans augmenter ſes ſouffrances. Je vais le chercher, l'amène bien vîte au Château, & après lui avoir fait avaler un verre d'eau *, j'appaiſe *ſes convulſions*, & le remets dans l'état de criſe calme où mon attouchement le mettoit ordinairement ; après quoi je l'étendis ſur un canapé pour le repoſer. Après un quart d'heure dans cette tranquillité, moi écrivant auprès de la cheminée (& ne penſant plus à lui), il m'appelle ; ce que jamais il n'avoit fait. Qu'y a-t-il, lui répondis je ? « Vous avez bien fait, me dit-il, de me » donner *un verre d'eau* ; trois minutes plus tard

* L'eau que je donne aux Malades dans le traitement eſt toujours magnétiſée.

» je n'aurois plus eu besoin de rien, j'aurois été
» étouffé. »

Après l'avoir fait souper, *sans l'ôter de crise*, je l'ai conduit dans une chambre où je lui ai dit de se coucher ; ce qu'il a fait comme s'il eût été dans *son état naturel*. A le voir *faire ses prières*, *souffler la lumière*, *arranger ses habits* sur son lit, excepté enfin d'avoir les yeux fermés & de ne pas parler, on n'eût pu croire que ce jeune homme ne fût pas dans son état habituel. Quand il fut couché, il me dit qu'il étoit bien, & qu'il alloit dormir. Je lui dis de m'attendre le lendemain, & de ne pas se lever sans moi. Il me répondit que c'étoit à lui à me venir trouver, & qu'il se leveroit sitôt qu'il feroit jour. Je fis coucher, par précaution, un homme dans sa chambre : ce soin étoit inutile ; car le Malade ne remua pas de la nuit.

Le lendemain matin, Mercredi, étant monté chez lui sur les huit heures, je le trouvai tout habillé & assis tranquillement auprès de son lit, toujours dans le *même état de somnambulisme* : je le fis descendre dans ma chambre, où il m'apprit qu'il avoit très-bien dormi. Sur les nouvelles que je lui demandai de sa santé (car je me plaisois à lui faire répéter ses *prédictions* sur sa guérison), il me répéta que c'étoit toujours *Jeudi* soir qu'il rendroit son *dépôt par le nez* ; mais que d'ici là il avoit beaucoup à souffrir. Je lui demandai de quel genre de souffrances il vouloit parler ? « Ce
» sera, dit-il, des souffrances pareilles à celles
» d'hier : d'ici à demain au soir, je pressens que tou-
» tes les deux heures j'aurai un accès violent d'é-
» touffement : je ne suis pas éloigné du premier ».
En effet, à neuf heures sonnantes, je le vois se roidir ; je vois ses yeux se tourner, sa gorge s'enfler, & le voilà dans le même état convulsif que la veille. Il m'avoit trop bien appris que *l'eau* lui

étoit néceſſaire, pour ne pas employer ce moyen pour le calmer: il l'a buvoit avec une avidité ſingulière. Cette *criſe* dura à peu près cinq minutes; après quoi je le vis auſſi tranquille qu'auparavant.

Dans cet état, il me demanda de quoi écrire une lettre à ſon père: il vouloit, diſoit il, que l'on fit des perquiſitions ſur un de ſes amis, qui, étant venu au traitement avec lui, l'avoit quitté fort bruſquement ſans ma permiſſion. Sa lettre fut courte, mais aſſez bien écrite & bien dictée. Ce n'a été qu'à ſon retour chez lui qu'il a eu connoiſſance de cette lettre (écrite cependant & cachetée par lui-même.) Je profitai de la même occaſion pour donner des nouvelles à ſon père, & annoncer à ce dernier la guériſon de ſon fils pour le ſoir du *lendemain*.

Cette lettre écrite, je ſortis pour ordonner qu'on apportât à déjeûner à mon Malade. Je fus enſuite conter ce qui venoit de ſe paſſer: j'en parlois encore, quand une femme de chambre, regardant par la fenêtre, me dit: Mais, Monſieur, *Joly* eſt donc éveillé, car le voilà qui deſcend dans le jardin. En effet, j'ouvre la fenêtre, & je le queſtionne. Il me répond, « qu'il venoit d'être » fort étonné, en *s'éveillant*, de ſe trouver tout » ſeul dans ma chambre auprès d'un bon feu; » qu'il ne ſavoit pas qui l'avoit mené là; qu'il ſe » ſentoit beaucoup d'appetit, & qu'il alloit commander à déjeûner à ſon auberge. » Sur les queſtions que je lui fais ſur ſes ſouffrances paſſées, il me répond, « qu'il a bien ſouvenance de n'avoir » pu gagner le Village & de s'être trouvé foible » dans les charmilles, mais que depuis il *ignoroit* » *ce qui s'étoit paſſé.* » Comme je ſavois mieux que lui, par ſes *prédictions*, ce qui devoit lui arriver à onze heures, je lui recommandai de revenir avant ce temps ſe mettre au traitement. Il me le promit, & je le laiſſai aller.

De retour à dix heures & demie, je lui fais faire *la chaîne*, avec les autres Malades, autour du *réservoir magnétique*. Il n'en falloit plus d'avantage alors pour agir sur lui avec efficacité. A onze heures justes, *sa crise convulsive* lui prend, comme il l'avoit annoncé, & toute la journée il en eut de semblables, de deux heures en deux heures, sans jamais sortir de l'état de *somnambulisme*. Après la *crise* de cinq heures du soir, il se réveilla cependant tout seul, comme il avoit fait le matin. Il se trouvoit un si grand mal de tête, qu'il ne vouloit pas se remettre au traitement, je ne l'y forçai pas, & le laissai se promener, sans cependant le perdre de vue. A sept heures, sans qu'il y ait eu aucun préliminaire de ma part, sa *crise* convulsive lui prend, comme il étoit à causer dans une chambre voisine de celle du traitement. J'accours, je le calme comme à l'ordinaire, & l'état de *somnambulisme* s'ensuit. Il eut encore ce jour-là deux accès ; savoir, un à neuf heures, & l'autre à onze, après avoir fort bien soupé ; car jamais l'appetit ne lui manquoit : &, quoique dans l'*état magnétique*, il savoit fort bien demander à manger.

Je m'apprêtois à ne pas dormir de la nuit, afin de suivre avec exactitude les détails d'une cure aussi extraordinaire, & d'ailleurs pour ne pas l'abandonner lui-même dans ses accès violens d'étouffemens, qui, sans l'espérance qu'il me donnoit lui-même de la fin de ses tourmens, m'auroient chaque fois fait craindre pour sa vie. Il s'apperçut apparemment de mes inquiétudes pour la nuit ; car il me dit que je pouvois dormir tranquillement ; qu'il falloit le faire coucher, & que le repos qu'il alloit prendre empêcheroit ses *crises convulsives* de se manifester ; qu'enfin il n'en auroit pas avant *sept heures du matin*. Je ne pouvois cependant pas assez ajouter foi à cette pré-

diction, pour l'éloigner de moi pendant la nuit. En conséquence, je le fis coucher dans ma chambre. Etant dans son lit, il me répéta encore qu'il alloit dormir tranquillement ; que je pouvois en aller faire autant jusqu'au *lendemain à sept heures.* Il me forçoit à la confiance par son ton d'assurance. En effet, je me couchai, & ne fus pas réveillé de la nuit.

Mais le *lendemain* matin, j'entends, étant encore endormi, un bruit sourd, des plaintes, & comme si quelqu'un se débattoit par terre. Je saute vîte en bas de mon lit, & je vois mon Malade tout habillé, étendu sur le plancher, la face contre terre, étouffant & râlent comme la veille. Aussitôt je cours chercher *un verre d'eau*, & tâche de le relever. Quand il fut calme, je regarde à ma montre, & vois SEPT HEURES *dix minutes*; ce qui me donna à penser que le pauvre malheureux avoit souffert quelques minutes avant de me réveiller. A *neuf heures* même crise; après quoi, *même réveil naturel* que la veille, & même empressement de courir au village pour déjeûner. Il n'eut pas cette fois l'attention de revenir avant *onze heures*; de sorte que son accès lui prit comme il finissoit de déjeûner. Il fallut venir me chercher; ce qui (vu le chemin que j'avois à faire) lui occasionna cette fois une *crise* plus longue que de coutume.

Revenu au château dans l'état de *somnambulisme*, je voulus le mettre au traitement; mais il me dit qu'il y souffroit trop, que l'effet étoit trop violent pour lui, & qu'il n'avoit plus besoin de ce secours jusqu'à sa parfaite guérison, *qui s'opéreroit ce soir même.* Il dîna ce jour-là à table avec nous, Madame la Marquise de ***, qui étoit arrivée de la veille, ayant bien voulu le permettre. Après son *accès de trois heures*, il se *réveilla naturellement*, & alla jouer une partie de *tamis.* Comme il se

sentoit la tête très-lourde, il s'imaginoit que l'exercice la lui dégageroit; car il étoit bien loin d'imaginer alors être aussi près de sa guérison parfaite. Il m'a dit depuis, qu'il se seroit trouvé très-heureux dans ce moment-là de rester avec sa *surdité*, pourvu qu'on eût pu lui ôter le *mal de tête* violent qui l'accabloit. Je le voyois se donner du mouvement avec d'autant plus de plaisir, qu'il m'avoit *dit* le matin (dans l'*état magnétique*,) qu'il guériroit de meilleure heure si je le fatiguois & si je lui faisois faire beaucoup d'exercice. En conséquence, je l'avois laissé me suivre toute la journée comme mon ombre, & quelquefois même l'avois fait courir & sauter, pour obéir à ses *indications*.

Cependant il étoit *cinq heures & demie* passées, & la *crise ordinaire* n'arrivoit pas; ce qui m'étonnoit: la partie de *balle* l'attachoit beaucoup; & quoique je lui eusse fait dire plusieurs fois de venir au traitement, il n'en tenoit compte: je lui criai enfin moi-même de revenir, & il m'obéit. Il ne fut pas plutôt arrivé près de moi, que je n'eus que le temps de le prendre dans mes bras, de l'asseoir sur une pierre, & *sa crise convulsive* de suivre les procédés accoutumés.

Revenu dans l'*état magnétique*, je lui demandai de ses nouvelles, en lui observant que *le soir* approchoit où il m'avoit annoncé *sa guérison*: à quoi il me répondit, qu'il n'avoit plus qu'*une ou deux crises* à avoir; qu'il ne pouvoit assurer si ce seroit après la *première* ou après la *seconde* qu'il rendroit *son dépôt*; mais que cela ne passeroit pas la *deuxième*. Afin de ne pas le quitter, je le fis asseoir auprès du feu dans la chambre du traitement.

Sur les *sept heures & demie*, voilà sa *crise convulsive* qui le prend: mais loin d'être aussi violente que les autres, je le vois s'affoiblir considérablement. J'étois dans une inquiétude extrême, d'autant qu'il me dit: *Monsieur...*, *voilà que je perds mes*

forces...; je ne puis plus pousser ma crise...; c'est la fin. Et il s'arrêtoit, ne pouvant presque pas parler. *Eh bien*, lui dis-je tout-alarmé, *que signifie celà? Seriez-vous plus mal?* Alors, d'une voix entrecoupée, il me dit: *C'est l'annonce..... de ma..... guérison.... prochaine...: je ne puis marcher...: il me faut porter sur un lit...: je serai mieux... quand j'aurai la tête reposée....* Je le fais en effet porter, car il ne pouvoit se soutenir: un moment après qu'il fut sur le lit, il se réveille & se trouve étonné, comme à l'ordinaire, de sa position: il ne pouvoit revenir sur-tout de l'excès de foiblesse où il étoit. Un quart-d'heure s'étant passé ainsi, il me dit qu'il se sentoit envie de dormir, & qu'il désiroit qu'on le laissât reposer. Je fais retirer tout le monde, & nous allons dans une chambre attenante à la sienne, d'où nous pouvions entendre le moindre bruit qu'il feroit. Il resta ainsi tranquille environ trois quarts-d'heure: au bout de ce temps, quelqu'un ayant entendu remuer dans sa chambre, j'y cours, avec *dix* ou *douze* personnes, entr'autres, M. le Marquis *de Lévis*, qui attendoit, ainsi que moi, ce qui devoit se passer; & nous trouvons *Joly* le visage hors du lit, & rendant par *le nez* ce qu'il nous avoit annoncé: c'étoit une matière *blanche* & *épaisse*, mêlée de très-*peu* de sang. Quand je vis qu'il ne rendoit plus rien, je le fis recoucher, & je jugeai d'après *des indications sûres*, qu'il étoit encore dans *l'état magnétique*. Il ne resta pas un demi-quart d'heure sans revenir dans l'état naturel. Alors je lui demandai s'il savoit ce qu'il venoit de lui arriver: il me répondit que non; mais qu'il sentoit sa tête fort légère, que c'étoit apparemment le sommeil qu'il venoit de prendre qui en étoit cause; que cependant il ne savoit d'où lui venoit la foiblesse extrême où il étoit. Je ne me donnois plus la peine d'élever la voix pour me faire entendre, & le ton le plus bas étoit celui qui lui convenoit le

mieux. Quand je le vis tranquille, je lui annonçai qu'il étoit *guéri*, & que j'allois lui en montrer la preuve. Le témoin ſenſible qui ſe trouvoit encore par terre, la légéreté de ſa tête, la ſenſibilité de ſes oreilles ; toutes ces preuves réunies mirent fin à ſon incrédulité, & ne tardèrent pas à le convaincre de ſa parfaite guériſon. Sa foibleſſe ſeule l'empêchoit de jouir de tout ſon bonheur. Il alla coucher cette nuit à ſon auberge & le lendemain, ayant, avec le repos, repris ſes forces ordinaires, il eſt veuu me remercier & me témoigner ſa joie & ſa reconnoiſſance.

Le ſurlendemain *vingt-trois*, il eſt parti en parfaite ſanté pour ſon pays, avec le projet de reprendre (s'il eſt encore poſſible) des études dont, par ſon intelligence, il eſt très-capable de profiter. (Voyez le Certificat ci-après.)

La veille de ſa guériſon, il s'en étoit paſſé une toute auſſi ſingulière ; c'étoit celle d'une femme, *Agnés Rémont*, indiquée au N°. 10 du *détail des cures opérées à Buſancy*, laquelle, aprè une chute affreuſe qu'elle fit dans ſa cave, ſur la tête, *le Mardi* 12 *octobre*, eut des *vertiges*, des *convulſions*, & un commencement de *ſaignement de nez*, qui, s'étant arrêté, auroit indubitablement formé un dépôt dans ſa tête. Celle-ci, dans ſes *criſes magnétiques*, m'obligea de la faire *ſaigner* juſqu'à trois fois : elle me *prédit*, de même que Joly, *l'heure de ſa guériſon* ; &, après trois ſaignemens de nez qu'elle avoit de même *preſſentis* & *annoncés*, le Mercredi 19, elle me dit : *Je ſuis guérie ;* & ſi je ſouffre, c'eſt de *l'eſtomac ;* dans un moment cela ſera paſſé, & je n'aurai plus de mal.

En effet, le *Jeudi* elle eſt reſtée chez elle très-foible, mais bien portante, & le *Vendredi* elle eſt venue me remercier avec Joly.

Certificat de la guérison du sieur Joly, dont l'original est entre les mains de M. Rigaud, Notaire à Soissons.

» Nous, *Maire* royal & *principaux Habitans* de la ville de *Dormans* en Champagne, certifions que nous avons connu le nommé Henri-Joseph-Claude *Joly*, de cette Ville, dans un état de *surdité considérable*; qu'il a été obligé de quitter ses études au Collége de Louis le Grand, à cause de son infirmité; que, pendant *six ou sept ans* qu'il a été à *Paris*, nous avons su qu'il avoit tenté les moyens connus de la Médecine; entre autres ceux administrés sur les *sourds* par M. l'Abbé de *Saint-Julien*, sans en tirer de soulagement; & qu'enfin, étant allé le 22 *du mois d'Octobre* à Busancy, chez M. le *Marquis de Puységur*, qu'on lui avoit dit guérir beaucoup de personnes par le moyen du *Magnétisme animal*; nous l'avons vu revenir au bout de huit jours PARFAITEMENT *guéri de sa surdité, entendant la voix la plus basse*; & que ledit *Joly* nous a dit avoir rendu par le nez un *dépôt* considérable; que sur les questions que nous lui avons faites du moyen employé pour le guérir, ainsi que des différens effets qu'il avoit éprouvés, il nous a répondu n'avoir aucune connoissance de la cause qui l'a guéri, ni aucun souvenir des souffrances qu'on lui avoit dit avoir ressenties, si ce n'est d'une foiblesse qu'il éprouva un jour en revenant de Soissons, après laquelle il rendit partie de *son dépot* par le *nez*, & une autre fois, l'avant veille de sa guérison, d'être tombé foible dans le chemin, en s'en retournant à son auberge. De plus, ledit *Joly* nous a assuré ne plus souffrir d'une *double hernie* qui l'incommodoit beaucoup, au point que, dès son retour chez lui, il a cessé de faire usage d'un

double *bandage*, qu'il ne quittoit pas précédemment.

» *Nous certifions* en outre, que le sieur François *Joly*, père dudit *Joly*, nous a montré une lettre de M. le Marquis *de Puységur*, datée du *Mercredi* 19 *Octobre*, dans laquelle ce Seigneur lui annonçoit la guérison totale de son fils pour le *lendemain Jeudi soir*, *vingt dudit mois*, qui s'effectueroit par la sortie d'un *dépôt par le nez*; ce que ledit *Joly* nous a assuré lui être effectivement arrivé. En FOI de quoi nous avons signé le présent certificat, à *Dormans ce quatre Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre*, & à icelui fait apposer *le cachet* aux armes de *notredite Ville*. Ainsi signé, *Pruche*, Maire; *Robert*, Conseiller, *Joly*, Curé de Châtillon-sur Marne; *de Barry*, Greffier-Secrétaire; *Lallement*, ancien Praticien; *Prin*, Curé de Reuilly; *Poan de Monthelon*, Seigneur de Troissi près Dormans; *Delalot*, Seigneur de Comblisy; *Laurain le Gros*, *Cheruy*, Procureur fiscal de Comblisy; *Laurain Racine*, *Aubry*, Aubergiste à la Croix-d'or; *Couvé*, *Moussé* le jeune, *Robert*, Curé de Vimelles; *le Chevalier d'Estrées*, Brigadier des Armées du Roi; *Fovelet*, ancien Greffier de la Ville; *C. Martin*, Conseiller; *Delbarre*, *Clouet*, *Herman Stirtz*, *Baugy*, son Maître d'écriture; *Remond*, Aubergiste; *Gaudinac*, Notable; *Joly* père, *Guiborat*, *Castellas*, Vicaire de Dormans; *Goblet*, *Palle*, Greffier militaire; *Madeleine Joly*.

D'après le détail des cures que je viens de citer, & dont l'exactitude est constatée par des précautions au-dessus de toute suspicion, il n'est pas possible de se refuser de croire à l'existence des effets opérés par le moyen du *Magnétisme animal*; & dès-lors on sentira de quel avantage il est, pour le bien général, que cette *découverte* soit *connue*, *apréciée* & *perfectionnée* par tout le monde, & sur-tout par la classe d'hommes destinés plus par-

ticuliérement à secourir l'humanité souffrante.

S'il est vrai que *chaque homme* puisse dans l'occasion soulager son semblable, il n'est pas moins vrai que l'habitude de *magnétiser*, de suivre des *crises*, d'en prévoir les effets & les résultats, rendront toujours ceux qui, par état, se consacreront à cet emploi, plus bienfaisans que les autres, &, par cette raison, plus précieux à la Société. L'état de *Médecin*, par la suite en acquerra plus de lustre, parce qu'il sera plus pénible : il ne suffira pas aux *Médecins* de faire seulement usage de leurs connoissances *théoriques*, il leur faudra de plus payer de *leurs personnes*; & ce sera de la perfection plus ou moins grande de leur *machine électrique animale*, autrement dit, de *leurs facultés*, que dépendra leurs succès dans les maladies.

Une chose infiniment satisfaisante dans l'emploi du *Magnétisme animal*, c'est de pouvoir, à l'aide d'un Malade *en crise magnétique*, avoir un *INDICATEUR* sûr, non seulement *du siége* de sa maladie, mais aussi des *maladies* des différens individus qui lui seront présentés.

Quand on considère ce fait d'une manière isolée & sans chercher à se rendre compte de sa possibilité, on est tenté de le nier & de le regarder comme une *absurdité manifeste* : car, dira-t on, à moins de croire aux *sorciers*, on ne peut admettre une pareille assertion. Personne n'est plus éloigné que moi de croire aux *sortiléges* & aux *divinations*.

Mais il faut observer que la connoissance des maladies, & la *prévoyance* de leurs symptômes & de leur terminaison, ne tient à rien de *surnaturel* dans les individus qui se trouvent en état de *crise magnétique*. Ce n'est pas par *prédiction* qu'ils jugent si sainement & si sûrement des *causes des maladies*, mais tout simplement par une *sensation* qui leur est particulière. Ce n'est que par des *sen-*

ſations que nous pouvons avoir des *idées :* cette vérité, ſi conſtante & ſi reconnue, ne peut être démentie par rien ; & ce qui arrive aux individus en *criſe magnétique*, vient encore à l'appui de cette vérité pour en conſtater plus authentiquement l'évidence.

J'ai beaucoup queſtionné mes Malades *ſomnambules ; Joly*, ſur-tout, comme plus intelligent, m'a rendu plus exactement ce qu'il ſentoit à l'approche des Malades que je lui préſentois à *toucher*. « C'eſt, me diſoit-il, une *ſenſation* véritable que » j'éprouve dans un *endroit correſpondant* à la par» tie qui ſouffre chez celui que *je touche ;* ma main » va naturellement ſe porter à *l'endroit de ſon mal ;* » & je ne peux pas plus m'y tromper, que je ne pour» rois le faire en portant ma main où je ſouffri» rois *moi-même.* »

Par rapport à ce qu'il éprouvoit lui-même dans l'*état magnétique*, pour pouvoir affirmer auſſi poſitivement ſes ſouffrances *à venir*, & enfin ſa *guériſon :* « Quel nom donneriez vous à celà, lui de» mandois je ? C'eſt plus que *prévoir*, me diſoit-il, » il faudroit appeler cela *preſſavoir*, ou plutôt *preſ-* » *ſentir :* oui, c'eſt que je *ſens d'AVANCE*, je *preſ-* » *ſens* le mal qui doit m'arriver ; & comme je ne » ſuis pas éloigné de ma guériſon, *j'en preſſens* à » peu près le moment, comme devant arriver au » terme où je *preſſens* devoir finir mes ſouffrances. «

Le jour de ſa guériſon, je lui dis que la nommée *Agnès Rémont* ſe portoit bien, qu'elle étoit guérie de la veille, *ainſi qu'elle me l'avoit annoncé* d'avance. Il me répondit : « Cela devroit être, puiſ» qu'elle vous l'avoit annoncé : elle ne pouvoit ſe » tromper, car elle *ſentoit* ce qu'elle vous diſoit, » auſſi bien sûrement que je *SENS* que *je dois* » *guérir ce ſoir.* »

Tout l'extraordinaire des *prédictions* des Malades dans l'*état magnétique*, s'évanouit donc, en les

confidérant comme l'effet d'une *preſſenſation* particulière & dépendante de l'état dans lequel ils ſe trouvent : nier l'exiſtence de cette *ſenſation* parce qu'on ne l'a point éprouvée, feroit tomber dans une erreur pareille à celle d'un *aveugle* de naiſſance, qui diroit que le *ſens* de la vue n'exiſte pas, parce qu'il ne peut s'en faire une idée.

La pressensation eſt tellement inhérente à l'*état magnétique*, que je n'ai jamais trouvé un ſeul de mes Malades, revenu dans l'état naturel, ſe reſſouvenir de rien de ce qu'il avoit *fait* & *prédit* pendant *ſa criſe*. J'ai fait ce que j'ai pu pour lier leurs idées dans le paſſage d'un état à l'autre, ſoit en entrant *en criſe*, ſoit en ſortant, cela m'a été impoſſible. La démarcation eſt ſi grande, qu'on peut regarder ces deux états comme deux exiſtences différentes. J'ai remarqué, par exemple, qu'en état *magnétique*, ils ont l'idée & le ſouvenir de tout ce qui les a occupés dans l'état *naturel* ; tandis que, dans cet état, ils n'ont aucun ſouvenir de tout ce qui les a occupés dans l'*état magnétique* : ce qui confirme bien (ſuivant ce que j'ai dit plus haut) l'exiſtence d'une *ſenſation* de plus, dans ce dernier état. Ils peuvent, avec six sens (ſi l'on peut s'exprimer ainſi), ſe reſſouvenir des ſenſations que la jouiſſance des *cinq premiers* leur a procurée, tandis qu'avec *cinq ſens* ils ne peuvent remonter aux idées formées avec *ſix*. On peut encore ſe ſervir ici de la comparaiſon d'un *aveugle* de naiſſance à qui on rendroit la vue. En voyant la lumière, il acquerroit ſûrement des idées nouvelles, dont il ne pouvoit avoir le moindre apperçu avant ſon nouvel état ; tandis qu'acquérant un ſens de plus, il ſe reſſouviendroit parfaitement de la manière dont il exiſtoit ſans la poſſeſſion de ce ſens : la ſeule différence fort grande qu'il y ait dans le paſſage *de criſe* à l'état naturel, eſt qu'ici le ſouvenir de tout ce qu'on a éprouvé ſe perd totalement ; ce qui

n'arriveroit pas, à ce que je pense, à l'aveugle revenu dans son premiet état.

Il existe encore une particularité bien remarquable dans l'état de *crise magnétique*; c'est que la perfection de cette sensation, dont nous ne pouvons nous faire une idée, n'existe véritablement que lorsque les individus sont *malades* : une fois *guéris*, s'ils continuent à tomber *en crise*, ils ne sont plus *bons* à consulter sur les maladies des autres; ils avouent alors qu'ils ne *sentent* plus rien: du reste, quoique guéris, ils sont susceptibles encore quelque temps de devenir dans l'état de *somnambulisme*, soit qu'ils entrent dans la chambre du traitement, ou qu'ils s'approchent de la personne qui les a *magnétisés*. C'est ainsi que plusieurs individus, soit de *Busancy* ou autres lieux, ont été quelque temps à ne pouvoir m'approcher sans se sentir *l'envie de dormir*. Cette susceptibilité dure plus ou moins long-temps, & finit par passer totalement. On verra ci-après, ce qu'un peu plus d'expérience m'a appris depuis.

L'électricité artificielle n'exerce aucune influence particulière sur les individus en *état magnétique*. J'en ai fait l'essai sur plusieurs Malades, entr'autres sur *Joly*, & sur une *épileptique* dont j'espère la guérison, par la raison que c'est la première maladie de ce genre que je sois parvenu à mettre dans *l'état de crise magnétique*. Je les ai fait mettre sur le *gâteau* & les ai chargés d'*électricité* ; cela leur échauffoit la tête, comme à tout le monde; si je tirois d'eux des *étincelles*, ou que je leur donnasse des *commotions* avec la bouteille de *Leyde*, ils me disoient que je leur *faisois mal* ; & une fois attrapés, ils ne se prêtoient qu'avec peine à de nouvelles expériences. Comme dans cet état ils ont les *sensations* extrêmement délicates, je leur demandai s'il restoit quelque chose en eux de ce fluide électrique : ils me dirent que non ; que cela

s'échappoit très-vîte, & que la douleur que je leur avois faite, étoit tout ce qui leur en restoit. La fille *épileptique*, qui n'avoit aucune idée d'*électricité*, se plaignoit véritablement, & me disoit qu'elle croyoit qu'on lui avoit *mordu le doigt*. *Joly* étoit celui qui, par quelques connoissances de la chose, pouvoit me satisfaire le plus. Je le fis communiquer, *sans être isolé*, au conducteur de ma machine, & je fis tourner *le plateau*; alors il me dit qu'il sentoit de cette manière circuler le fluide en lui; que cela ne lui faisoit aucun mal; & que ce qu'il ressentoit, ressembloit, sans être aussi fort, à ce qu'il éprouvoit autour *du réservoir magnétique*. J'ai essayé envain, sans *Magnétisme*, de mettre mes malades *en crises* par le secours seul de l'*électricité*; cela me porte à croire qu'en les *électrisant négativement*, on ne pourroit pas non plus les décharger de l'*électricité animale* ou de l'excédant de mouvement dont ils sont imprégnés.

Le rapprochement que j'ai trouvé entre les *effets électriques* & ceux du *Magnétisme animal*, m'ont conduit à me servir plutôt de *baguettes de verre* pour *toucher* mes malades, que de baguettes *de fer*, que l'on emploie ordinairement: je me suis apperçu qu'elles étoient beaucoup meilleurs *conducteurs* que les premières; ce qui vient apparemment de ce que les pores sont plus serrés & les *filières* plus *directes* que dans aucune autre substance : joint à cela, comme je l'ai dit plus haut, que c'est le corps de la Nature qui *retient* le plus de *fluide universel*. Cette expérience a servi à me convaincre de la vérité d'une des propositions de M. *Mesmer*, qui est que le *verre* même ne sert pas d'*isoloir* à ce fluide. En effet, il ne seroit plus *universel*, si quelque chose pouvoit en *isoler*.

L'eau magnétisée est un des grands moyens de la *Médecine magnétique*. Un Malade *en crise* est seul dans le cas d'en appercevoir la différence avec de

l'*eau ordinaire*. Je n'ai pas plus d'idée de ce fait que de tous les autres que j'ai cités, puisqu'il dépend d'une *senſation* exquiſe que je n'ai jamais éprouvée : mais l'expérience RÉITÉRÉE que j'ai été dans le cas d'en faire ſur beaucoup de malades, ne me laiſſe aucun doute ſur ſa réalité. Il n'eſt pas même néceſſaire que l'*eau* que l'on *magnétiſe* ſoit dans du *verre*; ce qui prouve que ce n'eſt pas comme dans l'*électricité artificielle*, où l'eau ne ſert que de *conducteur* du fluide univerſel, pour le porter ſur la partie intérieure du *bocal* qui la renferme : mais ici c'eſt l'*eau* elle-même qui ſe charge du *fluide animal*.

Tous mes malades *en criſe* s'accordent à conſeiller de *cette eau* en abondance aux hydropiques, aſſurant même qu'elle leur eſt beaucoup plus ſalutaire que mes *attouchemens* extérieurs. Si, comme j'ai lieu de le croire, cette *indication* eſt vraie, de quelle importance il eſt que l'expérience vienne en confirmer le ſuccès.

Il me reſte encore une objection bien importante à lever, pour forcer la croyance publique ſur les *guériſons* que je raporte. Comment ſe peut-il, dira-t-on, qu'un Eléve de M. *Meſmer* cite tant de faits extraordinaires, ſuivis de réſultats auſſi heureux, tandis que M. *Meſmer* lui-même n'a jamais rien publié de ſemblable. Ma réponſe eſt toute ſimple : je ſuis abſolument libre de mon temps chez moi; je puis, autant qu'il eſt néceſſaire, ſuivre tous les périodes d'une cure; d'après les *indications* qui me ſont données par les malades eux-mêmes, je puis les faire coucher à portée de moi, & ne les pas quitter un *ſeul moment*. Enfin, je maîtriſe tous les événemens, tandis que M. *Meſmer*, en butte à toutes les volontés d'un Public qu'il doit reſpecter, n'eſt pas une ſeule journée maître de lui. Je puis affirmer, ſans l'offenſer, qu'il lui eût été impoſſible d'opérer une cure pareille à celle de *Joly*;

car,

car, dès la première *crise* qu'il lui eût occasionnée, obligé peut-être de l'abandonner pour courir à l'autre bout de *Paris* ou de faire une *consultation*, il eût perdu tout le fruit de ses peines, en perdant le moment d'obtenir du malade une *indication* sûre de la *cause* de ses maux ; à plus forte raison lorsque la Nature opéroit chez lui des retours périodiques de souffrances, il eût risqué, en l'abandonnant à lui-même, de le laisser étouffer; ou, s'il n'avoit pas succombé totalement, de causer en lui une *désorganisation* qu'aucun moyen n'eût pu rétablir.

Ce sont ces soins assidus & continuels (que je reconnoissois si nécessaires à tous les malades soumis au Magnétisme) qui me faisoient écrire ce *printemps*, que je regrettois bien que M. *Mesmer* ne se trouvât pas dans une situation assez tranquille pour opérer avec succès les effets bienfaisans de sa *sublime découverte*, & qui me faisoient juger de tout le bien qu'il auroit fait de plus que moi, s'il se fût trouvé à ma place.

Quand je considère en effet ce qui se passe à tous les *traitemens magnétiques* un peu nombreux, je ne puis me refuser à un profond sentiment de tristesse. Accoutumé à ne jamais voir chez moi aucune *crise inutile*, & la Nature se décidant en ma faveur à ne jamais s'arrêter jusqu'à l'*entier rétablissement* de mes Malades, je gémis du temps perdu ou des souffrances inutiles & souvent *dangereuses* que font essuyer à leurs Malades la plupart des *Magnétiseurs*.

Les CHAMBRES des *crises*, qu'on devroit appeler plutôt un enfer à convulsions, n'auroient jamais dû exister : M. *Mesmer* n'en avoit jamais eu ; ce n'a été que lorsque la multitude des Malades est venue abonder chez lui dans son nouveau logement, qu'obligé alors de trop partager ses soins, il a imaginé d'avoir un emplacement où il pût au

moins, en abondonnant ses Malades, ne pas les laisser exposés à être *touchés* de tout le monde; ce qu'il savoit leur être très-contraire. Il faut le plaindre véritablement de tout le mal qui est résulté d'un pareil établissement, que l'humanité seule lui avoit dicté. Tant qu'il n'y avoit que lui qui pût entrer dans cette *fatale chambre*, le mal n'étoit pas aussi grand; mais obligé une fois de dévoiler sa doctrine & ses moyens, chaque *initié* s'est cru en droit d'aller suivre ce que l'on appeloit *crises*; alors, il a dû en résulter le plus grand désordre dans les individus soumis aux *expériences publiques*; la *décence*, la santé, tout étoit compromis, & aucune cure satisfaisante n'est venue adoucir les chagrins de l'honnête homme forcé de laisser profaner ainsi ses moyens. Tous les médecins qui, sortis de l'école de M. *Mesmer*, se sont répandus dans les Provinces pour y établir des *traitemens* magnétiques, ont commencé leur établissement par faire arranger *une salle de crises*. Aucun ne peut être répréhensible d'une précaution aussi barbare, puisqu'ils ne l'ont fait que dans les vues les plus bienfaisantes, & que tous sûrement ont eu beaucoup à souffrir du tableau affreux que leur ont présenté les *convulsions* trop réitérées; mais il est temps de les désabuser, ainsi que le Public. Tout ce qui s'appelle *convulsions* ne doit être qu'un passage éphémère entre les mains du *Magnétiseur*; & l'*état de crise*, au contraire, est un état *calme* & *tranquille*, qui n'offre aux regards sensibles que le tableau du bonheur & du travail paisible de la nature pour rappeler la santé. Ce n'est pas que dans cet état les individus malades ne souffrent quelquefois d'une manière inouie; je dis plus, leur *guérison* ne peut s'obtenir *sans souffrances*; mais alors on pourroit dire que, sous l'empire bienfaisant de LA NATURE, leur corps seul souffre, sans que leur ame en soit altérée. La perception qu'ils ac-

quièrent dans cet état, leur faiſant enviſager leurs ſouffrances comme néceſſaires & preſſentant d'avance leur guériſon, comme terme de ces mêmes ſouffrances, ils ont un courage & une patience qui tranquilliſent ſur leur état.

Lundi, premier de ce mois de Novenbre, le Marquis *de Levis* & M. *Cloquet* furent témoins des *prédictions* d'une payſanne foible & bornée, laquelle ſur les *ſix heures du ſoir*, étant en *criſe magnétique* depuis la *veille* & dans les *angoiſſes les plus violentes de coliques* cauſées par des dérangemens de ſanté ſi fréquens dans ſon ſexe, me dit avec la plus grande tranquillité : « Il faut » prendre patience, Monſieur, je ne ſerai pas gué» rie *avant huit heures du ſoir*; d'ici là il faut » que je ſouffre beaucoup ; vous ne pouvez pas » m'en empêcher ». Les *mêmes témoins* ne la quittèrent pas un moment. Enfin, après un redoublement de ſouffrances, devenant calme & tranquille, elle me dit : « Voilà qui eſt fini, je ne ſouffre plus ». Je me permets une queſtion relative à ſon état ; elle y répond d'une manière ſatisfaiſante : ces *Meſſieurs* regardent à *leurs montres*, & voyent *huit heures préciſes*. Je cite ce fait au milieu de *quantité d'autres* du même genre, parce que les perſonnes qui en ont été témoins veulent bien être nommées; permiſſion que bien peu de peſonnes ont oſé me donner.

Enfin, il n'y a pas de jour où je ne pourrois *prédire* à mes Malades tout ce qui leur arrivera, ſouvent à *plus de huit ou quinze jours de diſtance*, & leur faire croire que je LIS dans *l'avenir*. Je ne ſais cependant rien que ce qu'ils m'ont appris euxmêmes, en racontant les ſenſations qu'ils éprouvoient ; je ne fais autre choſe que leur répéter ce qu'ils ont dit. Mais il n'en ſeroit pas moins aiſé de leur en faire accroire ſur cela, parce que (comme je l'ai dit plus haut) ils n'ont aucun ſouvenir, après

la crise, de tout ce qui leur est arrivé.

Je désire bien que dans *le nouvel examen* qui va se faire chez M. *Mesmer* par les *nouveaux Commissaires* nommés par *le Parlement*, il soit pris indifféremment une *douzaine* de nouveaux Malades, sur lesquels M. *Mesmer* exerce seul sa bienfaisante propriété. Il ne se peut pas que, sur ce nombre, il n'y en ait plusieurs qui n'offrent, dans le travail de leurs cures, des phénomènes pareils à ceux qui se sont passés chez moi, & j'espère alors qu'il n'y aura plus de DOUTES sur l'admission d'*une découverte* aussi intéressante pour l'humanité, qu'elle sera glorieuse pour le règne sous lequel elle s'est manifestée.

Autres Cures intéressantes par leur détail, opérées depuis celle du sieur Joly.

Le nommé *Philippe-Hubert* VIÉLET, ancien Garde chasse & *Maître d'école à Espiez*, près *Château-Thierry*, âgé de *trente-six ans*, avoit depuis quatre ans un mal de poitrine & complication de maux dont les consultations suivantes font foi. Il étoit foible & extrêmement souffrant lors de son arrivée au traitement, qui étoit le 8 *Octobre* 1784. Au bout de *deux* jours, il a commencé à éprouver beaucoup de souffrances ; & au bout de *dix jours* des *crises magnétiques*, ses crises ont toujours été précédées de douleurs fortes à la poitrine & d'oppression considérable ; il sembloit n'entrer en *crise de somnambulisme*, que comme forcé de prendre un repos nécessaire.

Vers le *vingt-deux* du même mois, il commença *dans ses crises* à me faire des *détails de sa maladie* ; il me *dit* qu'il sentoit s'opérer en lui un travail bien salutaire ; que son oppression à l'estomac

étoit causée par un *dépôt* d'humeurs au *pilore* & aux *hypocondres* ; que ses nerfs en étoient fortement agacés ; qu'il auroit beaucoup à souffrir avant d'en être débarrassé ; que cependant ce n'étoit pas là son plus grand mal ; qu'il avoit outre cela un *dépôt* dans la poitrine, qui étoit bien dangereux, parce qu'il *ne pressentoit* pas encore comment il en guériroit. Chaque jour il me donnoit des nouvelles espérances : il n'éprouvoit pas une *seule crise* qui ne fût de plus en plus curative ; enfin il ne fut pas long-temps sans me dire que la cause de ses deux maux se dissiperoit ; savoir celle de ses maux aux *hypocondres*, par des *selles* ; & celle de sa douleur de poitrine, par une *vomique* qu'il cracheroit.

Le *vingt-six* au soir fut l'époque où il m'annonça positivement une *première évacuation* pour *le vingt-huit au soir* ; ce qui est arrivé à la lettre, comme il l'avoit prédit, non sans éprouver les douleurs les plus vives, quoique toujours dans l'*état de somnambulisme. Vers les neuf heures du soir*, quelqu'un m'étant venu averti que *Viélet* étoit très-foible & ne sortoit plus de la chambre du traitement ; (car il n'avoit besoin d'être dirigé par personne, il alloit & venoit de lui-même, *comme s'il eût été dans l'état naturel*) ; j'allai le questionner ; il me dit qu'il étoit débarrassé de son embarras au creux de l'estomach ; mais qu'il s'étoit fait chez lui un si grand tiraillement dans les nerfs ; qu'il en souffriroit encore long-temps, quoique guéri.

obligé d'aller passer deux jours hors de chez moi, je ne revins que le samedi soir ; j'allai à mon traitement ; & après avoir mis *Viélet* en crise magnétique, je lui demandai s'il avoit quelque chose à m'apprendre sur l'état de sa poitrine : il étoit alors *six heures & demie du soir.* « Monsieur, me « répond-il, je n'en serai pas débarrassé avant *ce*

» *soir, entre neuf & dix heures* ». Je ne m'attendois pas à cette réponse, & ma surprise égala le plaisir qu'elle me fit. J'allai la raconter à M. le Marquis *de Levis*, qui, aussi curieux que moi d'en voir l'accomplissement, se promit bien de se trouver avec le malade au moment *indiqué*. *A neuf heures un quart*, comme nons étions à table, on vint nous dire *que Viélet* étoit étendu par terre, & qu'il rendoit *son dépôt*; nous y courons, & nous voyons en effet la preuve la plus convaincante de sa guérison; c'étoit une matière *noire comme de l'encre*. Il me dit qu'il avoit bien souffert, & que sa bouche étoit très-mauvaise : je lui fis boire un *verre d'eau*, & un moment après je le remis dans *l'état naturel*. Alors le mauvais goût de sa bouche l'étonnant beaucoup, & sa respiration étant plus libre, il me demanda ce qui venoit de lui arriver : heureusement je pouvois, ainsi qu'à Joly, lui montrer encore le témoignage certain de sa cure. Le lendemain il se trouva bien dégagé & sans souffrances, & *deux jours* après il est parti pour son pays.

Au bout de huit jours, il est revenu, me disant qu'il souffroit encore beaucoup du côté droit & du creux de l'estomach, que quand à sa poitrine, elle étoit bien dégagée; mais qu'il croyoit qu'il s'étoit amassé de nouvelles humeurs dans l'endroit de son premier mal. Je crus, ainsi qu'il me l'avoit dit précédemment dans ses crises, que ce n'étoit que le tiraillement des nerfs fatigués par le travail qui s'étoit fait en lui, & je le rassurai sur les douleurs qu'il éprouvoit. Il voulut être *touché*; & il ne fut pas long-temps sans entrer dans *l'état de crise magnétique*. Une fois dans cet état, je lui demandai ce qu'il appercevoit de nouveau en lui. Alors il m'apprit qu'à son retour chez lui on l'avoit fait écrire pendant *six jours & cinq nuits*, pour dresser un inventaire pressé, & que n'ayant pu

prendre un repos suivi, il se sentoit extrêmement fatigué ; que ses nerfs en avoient considérablement souffert, & qu'outre cela, il voyoit en lui un autre *dépôt d'humeur* dans la région *du pilore*. Il fallut donc le remettre de nouveau au traitement ; il y est resté jusqu'au 15 sans me donner d'espérance de sa guérison : depuis trois jours, je lui faisois passer les nuits chez moi *en crises magnétiques*, parce qu'il m'avoit dit que cela l'avanceroit beaucoup. *Le* 15 *au soir*, lui ayant encore demandé s'il croyoit *guérir* bientôt, il me répondit que je n'avois pas besoin de lui faire davantage cette question ; qu'il savoit fort bien que je désirois en être instruit d'avance, & que lorsqu'il en seroit temps, il m'en instruiroit, sans que je lui en reparlasse. Je le fis coucher cette nuit, comme les précédentes, dans la même chambre que le nommé *Malaisé*, autre Malade qui se trouvoit à mon traitement. Le lendemain 16, étant entré chez lui à huit heures du matin, *Malaisé* me dit qu'il avoit entendu *écrire Viélet* deux heures avant le jour. Je croyois que cet homme avoit rêvé ce qu'il me disoit. Ayant demandé à *Viélet* (que je voyois toujours dans l'état de *crise magnétique*) des nouvelles de sa santé, il me donna pour toute réponse le papier que je joins ici, en me disant ; *Voilà*, *Monsieur*, *ce que vous desirez savoir* ; *j'espère que vous serez content*. Je lus ce qui suit :

R A P P O R T.

« *J'ai vu* pendant long-tems des faits qui m'ont » paru si extraordinaires, dans les faits des crises » magnétiques produits par les sensations, que je » me suis résolu, dans celle où je suis, d'inscrire » les faits qui se sont passés à mon égard, le pré» sent, ce qui viendra, & ce qui en résultera.

« *Je dis* que depuis *quatre ans* que j'ai consulté

» quantité de Médecins, qui, sans connoître le
» fond de ma maladie, ont fait des épreuves *sexagénaires* sur mon corps, n'ont pu parvenir à me
» procurer du soulagement : *je dis* qu'ils ont, au
» contraire, fixé le mal de plus, & occasionné *des dépôts* des plus considérables. C'est dans ce sommeil *ambuliste* que je *connois*, que je *vois*, que
» je *distingue* les causes de cet événement *plus sûrement qu'aucun Médecin ne le pourroit faire* ;
» c'est ce que j'ose dire affirmativement.

» Je dis que la première cause de ma maladie
» provient d'une *inflammation de poitrine*, produite par les travaux & les chagrins, qui ne demandoit que des adoucissans ; mais on a employé la *saignée*, les *vomitifs*, les *purgatifs* ; ce
» qui a aigri les maux, & a fait dégénérer l'inflammation en plusieurs *abcès*, dont une *vomique*
» étoit aux *poumons*, un autre au *pilore* de l'estomach, enfin un autre qui *étoit* attachée à *la rate* :
» on auroit bien dû employer pour cet effet des
» *délayans*, des *lavemens* composés de *mauve*,
» *marrube blanc*, & *fleur d'ortie blanche*, & autres *narcotiques*. On a le contraire suivi la marche différente, en employant le *savon*, le *sel*,
» & autres *astrigens* ; des *médecines violentes*, des
» bains *trop froids* ; enfin on a restreint mon individu à sécher les nerfs & les paralyser. De tous
» les médicamens dont on s'est servi, je ne vois
» seul que les *poudres d'Aillault*, dont je me suis
» servi particulièrement, qui ont guidé mes *abcès*
» au point de les empêcher d'augmenter. Cependant, restant toujours dans un état languissant,
» avec affection *hypocondre*, depuis ce temps jusqu'à l'époque du 9 Octobre dernier, que M. le
» Marquis de *Puységur* eut la bonté de me recevoir au traitement du *magnétisme* ; *j'ose dire*
» que depuis ce temps jusqu'au *vint-deux* dudit
» mois, je n'en ai pas éprouvé beaucoup. Ce fut à cette

» époque précise que j'ai éprouvé le *sommeil ambuliste.* Le *vingt-cinq* suivant, j'ai *prédit* que je » rendrois un *abcès* qui étoit attaché à *la rate*, » le *vingt-huit à huit heures précises du soir.*

» Et le *vingt-huit*, M. le Marquis m'interro- » geant sur ma situation, je lui ai répondu affirma- » ment, que *le trente*, entre *huit & neuf heures* » *du soir*, je rendrois une *vomique*; que je crai- » gnois de renouveler un effort qui avoit déjà paru, » mais qui étoit passé définitivement; que d'après, » il m'en resteroit un autre, le dernier, mais que » je la *cracherois en forme de pus*; que les douleurs » des nerfs me resteroient & ne se passeroient qu'à » la longue du temps. *Je dis & assure* que tous ces » effets ont eu lieu, ainsi que je l'ai indiqué.

» J'avoue que, revenu à moi-même & croyant » être débarrassé de mes ennemis, ne doutant pas » avoir quelque retour, je me suis appliqué pen- » dant cinq nuits & six jours, à une occupation » contraire à mon état; je fus obligé de revenir » au traitement le *huit Novembre dernier.* J'avoue » que, depuis ce temps jusqu'aujourd'hui *seize* du » même mois, *six heures & demie du matin*, je n'ai » pu déposer affirmativement en quel temps je ren- » drois le *dépôt* que j'ai actuellement au *pilore* de l'es- » tomac; mais de présent je dis que le DIX-SEPT, » entre *neuf & dix heures du soir*, j'en rendrai la plus » forte partie par évacuation; que si j'ai le bonheur » de *vomir*, le surplus restant partira aussitôt; néan- » moins, qu'à faute de ce, *je cracherai le pus*, & que » peu à peu je serai débarrassé de cet ennemi funeste. » Il seroit nécessaire, pour mon bien, que je fusse » dans la *position actuelle* depuis l'évacuation jus- » qu'au lendemain, que je sois *BEAUCOUP touché* » ce jour-là, soit par une *crise*, ou autres qui en » auront le pouvoir: il faudroit aussi, de toute né- » cessité, que je prenne ledit jour *dix-sept dudit*, » *deux onces* ou *environ de crême de tartre*, dont

» on pourroit y joindre une *demi once de sucre* ; pren-
» dre cela *le matin*, avec quelques *bouillons aux*
» *herbes* : si j'eusse été *plus long-temps dans les*
» *crises*, je n'aurois aucunement besoin de ceci.

» Il me restera toujours des foiblesses de nerfs,
» qui seront occasionnées par *les vents*, mais sans
» inconvéniens : je vivrai plus tranquille que je n'ai
» fait depuis quatre ans : ma guérison radicale sera
» pour *le printemps prochain* : je pourrai, en at-
» tendant, marcher & même travailler un peu sans
» crainte. *Je pose en fait & dis* que je regarde ma
» guérison comme déjà venue.

» *Je répète* & *je dis* que, par *la vue* & *sen-*
» *sation que je possède actuellement*, *je peux dis-*
» *tinguer les maux internes*, de même *que les*
» *externes*, & par-là *juger*, *prononcer*, & *obvier*
» immédiatement, non pas comme *ces Docteurs*
» qui donnent des *ordonnances* après qu'ils se sont
» instruits, & souvent très-mal, par les dépositions
» qu'ils se font rendre par les Malades : il n'en est
» pas de même dans l'état où je suis, je peux
» définir tout, & conclure de même. . . . .
. . . .

» C'est en conséquence de ce fait, que *j'ai écrit*
» ceci *dans mon lit*, *en crise magnétique*, cejour-
» d'hui 16 *Novembre* 1784. *Signé* VIÉLET ».

J'envoyai le tout dans la matinée à M. Rigault, *Notaire royal à Soissons*, après l'avoir fait lire à toutes les personnes qui ont signé la déclaration qu'on trouvera ci-après ; & je ne remis *Viélet* dans *l'état naturel* qu'après que ces mêmes témoins l'eurent *vu* & *questionné* dans l'état magnétique. Je fis prier aussi M. *Rigault* de se rendre à *Busancy* le lendemain, pour être témoin de l'accomplissement de la *prédiction*.

Le *Mercredi*, à dix heures moins un quart, *Viélet* étant dans *l'état magnétique*, après des coliques affreuses & des spasmes répétés, pendant

lesquels il perdoit la respiration quelquefois pendant plus de cinq minutes, il eut enfin l'*évacuation* qu'il avoit annoncée, après laquelle succéda une foiblesse très grande. Revenu à lui, je le croyois tout à fait débarrassé ; mais il me dit que, n'ayant pas eu le bonheur de *vomir*, la poche de *son dépôt*, qui devoit sortir par cette voie, s'étoit arrêtée au passage. Si mes nerfs n'étoient pas aussi fatigués, me dit-il, je prendrois à présent de *l'ipecacuanha*, mais il faut, malgré moi, attendre jusqu'à demain. Il passa la nuit dans *l'état magnétique*, & le lendemain il prit, *par son ordonnance*, *treize grains d'ipecacuanha*, qui n'opérèrent pas l'effet qu'il en attendoit.

Il est resté ainsi souffrant plus de *huit jours :* lorsqu'il étoit dans *l'état magnétique* & qu'il s'opéroit en lui un travail salutaire, il éprouvoit des spasmes fort longs : il *voyoit*, disoit-il, *cette poche* attachée à ses nerfs, comme *une membrane mince & déliée*, qui adhéroit fortement. Il avoit souvent des coliques nerveuses qui le faisoient souffrir considérablement ; enfin, devenu inquiet lui-même de son état, il me dit un jour, étant *en crise magnétique*, qu'il vouloit consulter sur sa situation avec *Catherine Montenecourt*, & qu'il falloit que j'en fusse témoin, afin de pouvoir exécuter ce qu'ils jugeroient ensemble être nécessaire.

Je les mis donc ensemble *en consultation :* rien n'étoit plus intéressant que *cette conversation* ; tous les deux (dans l'état *de somnambulisme*) *se questionnant*, *se montrant les parties intérieures de leurs corps*, & *s'indiquant* les effets qui s'opéroient en eux ; puis passer de là aux *ordonnances* des moyens propres à les soulager & à avancer leur guérison.

Enfin il fut ORDONNÉ *à Viélet* par *Catherine*, de se mettre tous les soirs des *cataplames* sur le *ventre*, composés avec de la *mauve* & de la *gui-*

mauve, *la pariétaire* & un *poireau*; * & de prendre, avec l'infusion de ces mêmes plantes, des *lavemens* soirs & matins ; il lui fut confirmé que la foiblesse de ses nerfs avoit été la seule cause de ce que, le jour de l'évacuation, la *poche du dépôt* n'étoit pas sortie par le *haut*; & elle lui ajouta, que tout l'hiver il souffriroit du *creux de l'estomac*, mais qu'au *printemps* il seroit bien rétabli. De retour dans l'*état naturel*, je leur montrai le résultat de leur *consultation*, dont ils n'avoient pas la moindre idée ni l'un ni l'autre, & je chargeai *Catherine* du soin de la mettre à exécution.

Pendant huit jours elle fut suivie par *Viélet*, qui peu à peu rendit des parcelles de *sa poche* (comme il me l'avoit aussi annoncé d'avance). Le *Samedi vingt-sept*, il fut purgé *par ordonnance de Catherine*, & ne prit point de *lavemens*; le Dimanche, après le lavement du matin, il rendit encore une *parcelle de la poche*. Catherine fit cesser les *cataplasmes* & retrancha le *poireau* & la pariétaire de ses lavemens, pour y substituer du *beurre*. Dans les momens de *crises*, où il se détachoit quelque chose de ses nerfs, ils éprouvoient une contraction affreuse : cet état violent ne cessoit que pour être remplacé par un spasme qui duroit plus ou moins long-temps. Enfin lui-même perdoit quelquefois courage, & moi-même *ai tremblé* plus de vingt fois de le voir expirer : chaque matin il m'annonçoit les accès violens qu'il devoit ressentir, soit dans la nuit ou dans la journée, & je ne le quittois pas dans ces momens.

Le Mardi 30, il eut, *à quatre heures & demie*, une *convulsion* encore plus forte que les précédentes, dans laquelle il resta plus d'une demi-heure,

* Elle dénommoit dans son langage ces diverses herbes : la mauve étoit du *fromageon*, & la pariétaire, la *putrelle*.

l'estomac tendu & *la tête joignant presque les pieds*: tous ses membres étoient retirés ; ensuite il eut des mouvemens si violens, *que quatre personnes ne pouvoient le contenir* ; un froid glacial & un spasme fort long succédèrent à cet horrible état, après lequel (*étant dans l'état magnétique*), il me dit que ses souffrances passées venoient encore d'opérer chez lui le *détachement* d'une forte partie restante de *sa poche* ; mais qu'il y en avoit encore une *dernière partie*, qui, pour se *détacher*, alloit lui causer plusieurs accès de *convulsions* aussi forts que le dernier. En effet, il en eut encore trois pareils *jusqu'à six heures & demie* ; alors il perdit la parole, revenu plus calme (& dans l'état magnétique), il fit signe de vouloir *écrire* ; je lui fis donner ce qu'il désiroit ; & il écrivit : « qu'*à huit heures & demie* » il *recouvreroit la parole* & qu'*à neuf heures* il au» roit son *dernier accès* ; apès lequel, s'il pouvoit » le suporter, il feroit totalement dégagé ».

Pendant cet intervalle il éprouva plusieurs spasmes sans convulsions.

Effectivement, *à neuf heures*, comme il l'avoit prédit, le dernier accès commença : il fut d'une violence extrême, & dura près d'une demi-heure sans relâche ; le plus grand abattement succéda ensuite : vers dix heures & demie je voulus le *remettre dans l'état naturel* ; mais son extrême foiblesse m'en dissuada : *à onze heures*, le voyant un peu plus fort, je lui demandai de ses nouvelles... Il vouloit répondre, & ne le pouvoit pas.... Enfin, rassemblant ses forces, il me prit la main, & ne peut qu'articuler : « Ah, Monsieur, quelle re» connoissance !.. quel bonheur pour moi ! » & les larmes le venoient suffoquer de nouveau... chaque fois qu'il vouloit me parler... le sentiment lui coupoit la parole... Cette scène attendrissante, faite pour être appréciée par toutes les ames sensibles, me reposa bien de toute la fatigue de la journée.

Il faloit pourtant lui faire prendre quelque nourriture ; je tâchai en conséquence, après l'avoir fait sortir de la *chambre du traitement*, de le calmer le mieux que je pus ; après quoi je le *remis dans l'état naturel* ; c'étoit d'ailleurs à peu près l'heure où il m'avoit dit d'avance de l'y faire revenir.

La démarcation qui existe entre ces deux états me faisoit espérer de le voir plus tranquille ; mais dans cette occasion l'émotion forte de son ame se manifesta tout aussi vivement : aussi tôt qu'il eut ouvert les yeux & qu'il m'eut apperçu, il tomba en foiblesse, après avoir fait un effort inutile pour me parler ; s'il revenoit un moment à lui, c'étoit » pour s'écrier : « ma femme... mes enfans... » quel bonheur pour moi » ! Une autre fois, s'il ne pouvoit parler, il faisoit des gestes qui, par l'expression de sensibilité qu'il y mettoit, n'en étoient pas moins déchirans. Si-tôt qu'il peut parler, ce fut pour me dire que son cœur étoit trop agité, qu'il ne pouvoit exister de la sorte, qu'il me prioit de le *remettre en crise*.

Le sentiment de bonheur & de reconnoissance qui l'animoit étoit en effet trop fort pour la foiblesse de ses nerfs, & je le *remis dans l'état magnétique* ; ensuite j'obtins de lui de prendre un bouillon, & je lui fis écrire : *Je suis guéri aujourd'hui Mardi 30 Novembre* 1784, signé *Viélet* (15). Il passa la nuit dans cet état, avec ORDRE *d'en sortir à sept heures* pour *prendre un lavement*. Le lendemain à *neuf heures*, je sus qu'il avoit fait ce dont nous étions convenu *la veille* & que le reste de *sa poche* étoit sorti : il fut d'une foiblesse très-grande toute la journée ; je ne pus lui parler sans le voir s'attendrir. Son cœur étoit saisi de joie, disoit-il, chaque fois qu'il me voyoit. Du reste, ses nerfs le faisoient beaucoup souffrir : deux fois dans la journée je lui *fis* passer deux heures dans *l'état magnétique*, pendant lequel état il me confirma sa guérison, &

me répéta que ce ne seroit qu'*au printemps* que ses souffrances de nerfs cesseroient. *Le Jeudi*, 2 *Décembre*, il étoit un peu plus calme, & je pus dans la matinée lui montrer la certitude de sa guérison *écrite de sa main*; ce qui lui causa une nouvelle révolution dont je ne pus le tirer que par le passage à *l'état magnétique* : il est resté deux jours encore chez moi pour se reposer, & est reparti *le* 5 *Décembre* pour retourner chez lui.

Je ne veux faire aucune réflexion sur le détail qu'on vient de lire : toutes les ames honnêtes & sensibles sentiront mieux que je ne pourrois exprimer. Je veux seulement ajouter à leurs jouissances, en leur disant que cet honnête homme, à qui le *magnétisme animal* vient de rendre la santé, avoit, depuis quatre années, dépensé tout son bien pour obtenir du soulagement, & qu'au bout de ce temps, accablé de chagrin, par le sort affreux de sa famille qu'il avoit ruinée, & se voyant plus malade qu'auparavant, il n'avoit d'autre perspective de la fin de ses maux que la mort la plus prompte : cet homme, par son intelligence, une écriture belle & correcte, est à même d'être employé utilement. Puissent les personnes à portée de le connoître lui procurer les moyens de subsister par son travail !

« *Je soussigné* Prieur-Curé de la paroisse d'*Espiés* près *Mont Saint-Père*, CERTIFIE que le » nommé *Philippe Hubert Viélet*, de ma paroisse, » professe la Religion Catholique, Apostolique & » Romaine, qu'il est de bonne vie & de bonnes » mœurs ; *JE CERTIFIE* en outre qu'il est malade » depuis long-temps, & que *le seize du mois d'Août* » 1780 est l'époque précise du commencement de sa » maladie, ainsi qu'il me l'a déclaré ; qu'il a cherché » sa guérison auprès de plusieurs *Docteurs en Médecine* » *& Chirurgiens* ; qu'il a été traité par M. *le Curé de* » *Chamilly*, par le *Frère* Chirurgien de *la Charité*

» de *Château-Thierry*, *M. le Chirurgien Major* du
» Régiment d'*Esterhazy*, *M. Dinot*, Médecin à
» Château Thierry; *M. Guérin*, Médecin de *Tri-*
» *port;* M. *Soyeux*, Médecin à Coincy; M. *Mi-*
» *chel*, Chirurgien de Mont-Saint-Père; M. *Veu-*
» *lin*, Chirurgien de Jaulgonne; M. *Lausart*, Chi-
» rurgien à l'Hui, & M. *Duchanoi*, *Médecin de*
» *la* Faculté de Paris, & par un autre Me-
» decin d'*Epernay*, dont il ignore le nom, & M.
» *Petit* de Soissons: qu'il a exactement suivi le re-
» gime prescrit par tous ces *Messieurs*, sans en
» avoir ressenti beaucoup de soulagement. Fait à
» *Espiés*, *le six Novembre mil sept cent quatre-*
» *vingt-quatre.* Signé Caflish, Prieur-Curé
» d'Espiés ».

Différentes Consultations sur la Maladie ci-dessus.

Une personne âgée de trente quatre ans, a été prise d'étouffemens, & même de suffocation, & les *rafraîchissans* ont soulagé. Ensuite, après des travaux & des grandes chaleurs, il est survenu un *grand mal de gorge*, pour lequel on a employé les *vomitifs* & *purgatifs*: la *saignée* a aigri le mal & l'a fixé; puis sont venus des *maux d'estomac*, *de poitrine*, *douleur entre les épaules*; puis à la suite *une toux sèche*, &, de temps à autre, quelques *crachemens de sang*: on a fait beaucoup de remèdes qui ont très-peu soulagé. *Constipation depuis un an.*

L'état actuel de la personne est celui-ci: Une espèce de *rhume* accompagné de *douleurs vives* dans les *côtés* & les *épaules*, avec beaucoup de *vents;* l'humeur semble bouillonner dans la poitrine, ce qui approche assez du *râle*, par ce qu'on entend:

la

la *gorge est cuisante ;* il y a *tintement d'oreilles*, *bluettes ;* la *respiration est génée*, la *bouche est sèche ; douleurs vagues quelquefois dans le ventre*, *maux de téte & étourdissemens.*

Le fond de cette affaire me semble le produit des affections vaporeuses, auxquelles donnent si souvent lieu les *peines*, les *soucis*, les *chagrins*, & les *idées creuses*. Le mal est une espèce d'*asthme* continu ; & tous les accidens dont se plaint la personne, me semblent venir, & de l'état *spasmodique* de tout l'individu, & de l'oppression de la poitrine.

Voici ce que je conseillerai de faire :

1.° *Un cautère* volant au bras, avec une bonne suppuration, pour détourner de la poitrine les humeurs que la douleur & la gêne y appellent.

2.° Boire tous les jours une pinte de tisane faite avec une cuillerée d'orge perlé, les fleurs de *mélilot*, de *tilleul*, & la *réglisse*.

3.° Prendre *les bains tièdes* jusqu'à la ceinture seulement, s'il est possible.

4.° Pour déjeûner & pour souper, *du lait avec du pain.*

5.° Et quatre fois le jour, à des distances égales, prendre un paquet de poudre faite avec un quart de *grain de kermès* bien mêlé avec quatre grains d'*iris de Florence* en poudre, & la poudre de réglisse à volonté. Signé *Duchanoy*, *Docteur-Médecin de la Faculté de Paris.*

Autre.

Demi-livre ruelle de veau, *six feuilles de scolopendre*, *racine d'oseille*, *pissenlit*, *chicorée sauvage*, *de chacune demi-once ; coupé*, *ratissé & lavé*, passé par un linge, y ajouter 18 *grains de terre foliée de tartre.*

Une bouteille & demie de vin blanc, infuser pendant vingt-quatre heures sur des cendres chau-

des, avec demi-poignée de ſcolopendre, demi-once de ſéné mondé, racine de polipode de chêne raiſier, chacune demi-once, une pincée de marrube blanc. Signé *DINOT*, Médecin à Château-Thierry.

Autre.

La cauſe première de la maladie étoit une tranſpiration arrêtée, qui a dégénéré en véritable *inflammation de poitrine ;* & par le mauvais traitement qu'on a adminiſtré, a fait dégénérer l'inflammation en *vomique* ou abcès aux poumons ; ce qui eſt prouvé par le *crachement de pus* mêlé de ſang : l'*abcès* ſe renouvelle de temps en temps. C'eſt alors que le Malade doit ſe reſſentir de tous les ſymptômes dont il fait mention ; à cela s'eſt joint encore une affection aſthmatique qui gêne la reſpiration.

Pour ſoulager le Malade de ſes maux, je conſeille qu'il faſſe uſage d'une *tiſanne d'orge miellée ; dans chaque pinte, on y mettra deux gros d'oximel ſcillitique.* Outre la tiſanne, il fera uſage des *pilules* ſuivantes, en en prenant une le matin & une le ſoir en ſe couchant.

Prenez *cloportes préparées, une demi-once ; racine d'iris de Florence, gomme ammoniaque, de chaque deux gros ; fleurs benjoin, un gros ; térébentine de Veniſe, une demi-once ; ſyrop balſamique*, autant qu'il faut pour former une maſſe : faites des *pilules à dix grains chaque.*

Le Malade ſe nourrira de laitage & des *farineux*, obſervant cependant que ſi le Malade a *une fièvre lente*, il ne prendra point de laitage. Signé *JUMILTHER.*

A U T R E.

Maladie à conſulter.

UNE perſonne âgée de trente-quatre ans, a été

prise d'étouffemens, & même de suffocation, & les rafraîchissans ont soulagé: ensuite, après des travaux & des grandes chaleurs, il est survenu un grand mal de gorge, pour lequel on a employé les vomitifs & les purgatifs; la saignée a aigri le mal, & l'a fixé avec maux d'estomac & de poitrine; puis douleur & resserrement entre les épaules; puis, à la suite, une toux sèche, &, de temps à autre, quelques crachemens de sang: on a fait beaucoup de remèdes qui ont très peu soulagé. Constipation depuis vingt mois.

L'état actuel de la personne est celui-ci : Une espèce de rhume accompagné de douleurs chaudes dans l'estomac & la poitrine, avec beaucoup de vents; l'humeur bouillonne dans la poitrine avec regonflement, ce qui approche assez du râle; la gorge est cuisante; il y a tintement d'oreilles, bluettes, la respiration est gênée, la bouche est sèche; douleurs vagues quelquefois dans le ventre, maux de tête, étourdissemens, &c.

Le Malade prendra tous les jours au matin, en se levant, d'abord *une demi-tablette de soufre*, & ensuite une tablette entière, si la demi-tablette ne tient pas le ventre libre; par-dessus cette tablette de soufre, il avalera deux gobelets de lait coupé, de la manière suivante:

Dans un grand demi sétier d'eau bouillante, on y mettra bouillir *deux pincées d'avoine*, *lavée* auparavant dans l'eau chaude; plein une cuiller à café de miel blanc, qu'on fera bouillir jusqu'à réduction à moitié; on y ajoutera sur la fin une pincée *de fleur de sureau*, & *une* ou *deux fleurs de camomille* romaine; on passera cette décoction, qu'on coupera avec autant de lait de vache, pour être partagée en deux gobelets, dont on prendra le premier en mangeant ou après avoir mangé la tablette, & le second, demi-heure après le premier.

On continuera ce régime pendant long temps.

Ordonnance de M. Petit, Médecin à Soiſſons.

Acte de notoriété du 18 Novembre 1784.

CEJOURD'HUI dix-huit *Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre*, avant midi;

Pardevant le Notaire du Roi réſidant à Soiſſons, ſouſſigné en préſence des témoins ci-après nommés;

Sont comparus M. Louis Claude de Saint-Martin, ancien Officier au Régiment de Foix, demeurant ordinairement à Paris, de préſent au château de Buſancy, près Soiſſons;

Sieur Jean-Jacques Boileau, Peintre, demeurant auſſi ordinairement à Paris, de préſent audit Buſancy;

Sieur Louis-Emmanuel Hivart, Brigadier des Fermes du Roi, demeurant à Soiſſons, actuellement audit Buſancy;

François Ribault, Jean Chervie, & Pierre Garré, tous trois garçons majeurs, demeurant au château dudit Buſancy:

Leſquels ont déclaré, certifié & atteſté pour vérité, que le nommé *Philippe-Hubert* VIÉLET, ancien Garde-chaſſe & *Maître d'Ecole* de la paroiſſe d'*Eſpiés* près *Château-Thierry*, demeurant audit *Eſpiés*, actuellement au château dudit *Buſancy*, le *jour d'hier dix-ſept* du préſent mois de Novembre, *à neuf heures trois quarts* du ſoir, a *RENDU le dépôt* par évacuation de bas, qu'il avoit annoncé par ſon écrit daté *du ſeize dudit préſent mois :* ledit écrit, & un certificat y joint, dépoſés à Me Rigault, Notaire ſouſſigné, préſence des témoins y dénommés, ledit jour, & *contrôlé.*

De laquelle *déclaration* leſdits ſieurs COMPARANS en ont requis acte audit Notaire ſouſſigné, préſens leſdits témoins, à eux octroyé, pour ſervir & valoir à qui il appartiendra, en temps & lieu, ce que de raiſon. Fait & paſſé au *château dudit Buſancy*, en une ſalle baſſe, ayant deux croiſées ſur la cour,

pardevant moi Notaire soussigné, en présence d'*Antoine Poltron*, Jardinier, & de *Louis Burguet*, Maréchal ferrant, tous deux demeurant audit *Busancy*, témoins à ce appelés & mandés, l'an & jour susdits, ont signé, sauf ledit Pierre *Garré*, qui a déclaré ne savoir écrire ni signer, de ce interpellé : à la minute des présentes, demeurée à M.e Rigault, Notaire, & contrôlé à Soissons, le 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze sous. *signé* RIGAULT.

Acte de dépôt du 18 Novembre 1784, à la réquisition de Philippe-Hubert Viélet.

CEJOURD'HUI *dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt quatre*, avant midi ;

LE NOTAIRE du Roi résidant à Soissons, soussigné, étant ledit jour au *château de Busancy* près Soissons, auroit été mandé par *Philippe-Hubert Viélet*, ancien Garde-chasse & *Maître d'Ecole*, demeurant à *Espiés* près *Château-Thierry*, de présent audit château de Busancy, pour constater la guérison d'une maladie dont il est attaqué *depuis quatre ans*.

Lequel désirant faire *le dépôt* d'un écrit par lui fait de sa main & signé de lui, & d'un certificat attestant ledit écrit ; pourquoi il a requis M.e Rigault, Notaire soussigné, assisté & en présence des témoins ci-après nommés, d'annexer & déposer au nombre de ses minutes ledit écrit signé dudit *Viélet*, daté du 16 Novembre présent mois ; contenant deux pages, commençant par ces mots, *Rapport*, & finissant par ces mots, *c'est en conséquence de ce fait que j'ai écrit ceci, étant dans mon lit, en crise magnétique, cejourd'hui 16 Novembre 1784, & signé enfin Viélet, avec paraphe ;* observant qu'à la treizième ligne de la première page, se trouve écrit entre la ligne douzième, & celle trei-

zième, le mot *ma;* qu'à la quatorzième, il y a un renvoi en marge, où sont écrits ces mots, *produit par les travaux & les chagrins :* à la ligne vingt-cinq, au renvoi entre lignes, portant ces mots, *avec affection hypocondre*, & à la ligne trente-quatre de la susdite première page, se trouve ajouté entre lignes ces mots, *ce denier;* qu'à la ligne vingt-cinq de la seconde page, moitié de la ligne barrée, & la vingt sixième ligne, le quart de ladite ligne aussi barré : ledit certificat écrit sur la première page d'une feuille de papier commun, contenant dix neuf lignes & cinq mots, sans aucunes ratures ni renvois, commençant par ces mots : *Nous, soussignés, reconnoissons avoir lu, dans la matinée, aujourd'hui seize Novembre 1784, un écrit signé Viélet, daté du 16 dudit jour, contenant deux pages*, & finissant par ces mots, *au château de Busancy, chez M. le Marquis de Puységur, le 16 Novembre 1784*, signé enfin, *Mignot, Chartraire de Bourbonne, Comtesse d'Avaux; le Marquis de Puységur, Comte Maxime de Puységur, Saintes-James, Marquise de Puységur; Saint-Martin, Boileau, Moreau, ancien Curé de Busancy; Duval, Curé de Busancy, & Chevalier, Fermier à Busancy.* Ledit écrit & ledit certificat contrôlés audit Soissons cejourd'hui par Tapin, après avoir été dudit Viélet certifiés véritables, &, à sa réquisition, cotés, signés & paraphés, en toutes les pages, des Notaires & témoins soussignés; duquel dépôt il en a requis acte, à lui octroyé, pour lui servir & valoir, & à qui il appartiendra, en temps & lieux; ce que de raison. Fait & passé au château dudit Busancy, en une salle basse ayant deux croisées sur la cour, pardevant moi Notaire soussigné, & lesdits sieurs témoins, à la minute demeurée à M.ᵉ Rigault, Notaire, & contrôlée à Soissons, ledit jour 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze sous.

Vient ensuite l'acte de Viélet, signé de lui, avec

paraphe, contrôlé audit Soiſſons le 18 *Novembre* 1784, *par Tapin, qui a reçu quinze ſous.*

Certifié véritable par ledit Phippe-Hubert Viélet, au déſir de l'acte de dépôt reçu par le Notaire du Roi réſidant à Soiſſons, ſouſſigné, en préſence des ſieurs témoins y dénommés, cejourd'hui dix-huit Novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe, *Saint-Martin*, *Boileau*, & *Rigault*, avec paraphes.

NOUS SOUSSIGNÉS, reconnoiſſons avoir lu, dans la matinée aujourd'hui *ſeize Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre*, un écrit ſigné *Viélet*, daté *du* 16 dudit mois, contenant deux pages, dans lequel cet homme déclare qu'il n'a pu, juſqu'au moment où il écrit, 16 du même mois, *ſix heures & demie du matin*, *dépoſer* affirmativement en quel temps il rendroit le *dépôt* qu'il a actuellement au *pilore de l'eſtomac*, mais annonce que *demain* 17, entre *neuf & dix heures du ſoir*, il en rendra la plus forte partie par évacuation; que s'il a le bonheur de *vomir*, le ſurplus partira auſſitôt : dans le même écrit cet homme rend compte des diverſes *ſenſations* qu'il a éprouvées & qu'il éprouve dans *l'état de criſe magnétique* où il a paſſé la nuit, & où il eſt encore dans l'état préſent, *comme chacun de nous L'A VU* avant de *ſigner*. *CERTIFIONS* en outre que le nommé *Malaiſé*, qui a couché dans ſa chambre, a aſſuré l'avoir *entendu ÉCRIRE* deux heures avant le jour, & *le tout ſans lumière.*

Au château de Buſancy, chez M. le Marquis *de Puyſégur*, *le ſeize novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre.* Signé *Mignot*, *Chartraire de Bourbonne*, *Comteſſe d'Avaux*; *le Marquis de Puyſégur*, *Comte Maxime de Puyſégur*, *Sainte-James*, *Marquiſe de Puyſégur*, *Saint-Martin*, *Boileau*, *Moreau*, ancien Curé de *Buſancy*; *Duval*, Curé de *Buſancy*, & *Chevalier*, Fermier à *Buſancy*. Contrôlé à Soiſſons le 18 novembre 1784 par Tapin, qui a reçu quinze ſous.

Certifié véritable par ledit *Philippe-Hubert Viélet*, au désir de l'acte de dépôt reçu par le Notaire du Roi résidant à *Soissons*, soussigné, en présence des sieurs témoins y dénommés, cejourd'hui 18 novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe; *Saint-Martin*, *Boileau*, & *Rigault*, avec paraphes.

Nota. Comme on auroit pu douter que la déclaration de *Viélet* eût été déposée chez le Notaire avant l'accomplissement de la prédiction qui s'y trouve énoncée, je me suis procuré le certificat suivant qui prévient cette difficulté.

« Nous Antoine *Rigault*, Notaire royal à Soissons, *certifie* & atteste pour vérité, que le SEIZE NOVEMBRE, *à une heure & demie de relevée*, M. le Comte *Maxime de Puységur*, accompagné de Me. *Michel-Samson Fabus*, Procureur ès Siéges royaux de Soissons, y demeurant, m'a remis en mon étude, l'*original* de l'écrit du nommé *Philippe-Hubert Viélet*, ancien Garde-chasse & Maître d'Ecole d'Espiés, près *Château Tierry*, daté dudit jour *seize Novembre* mil sept cent quatre vingt-quatre, & signé enfin *Viélet*; auquel écrit étoit joint le certificat attestant ledit écrit daté dudit jour *seize Novembre*; que l'intention de mondit Seigneur Comte *Maxime de Puységur* étoit que ledit écrit, ainsi que ledit certificat, me soient déposés, & qu'il en soit par moi dressé un acte. Mais qu'apès en avoir conféré, présent ledit Me Fabus, tous trois d'un avis commun, il a été différé de faire le dépôt desdites deux pièces qu'après la *prédiction* énoncée audit écrit, arrivée; & c'est en conséquence que je me suis transporté au château de *Busancy*, chez M. le *Marquis de Puységur*, le dix-sept dans l'après-dîner, que la prédiction étant arrivée, j'ai, le lendemain DIX-HUIT, *huit heures du matin*, fait lecture audit *Viélet* de son écrit & dudit certificat; qu'ayant reconnu son écriture, il m'auroit requis

l'acte de dépôt fait & passé pardevant moi, en présence des témoins y dénommés, ledit jour *dix huit Novembre* mil sept cent quatre-vingt-quatre, contrôlé à Soissons ledit jour par Tapin ; desquels actes de dépôt, écrit & certificat j'en ai délivré expédition.

« Délivré par moi soussigné le présent certificat, » pour servir & valoir ce qu'il appartiendra ès » temps & lieux, ce que de raison. A Soissons, le » cinq Janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq ; » *signé* RIGAULT ».

Nous soussignés Prieur-Curé & principaux habitans de la paroisse d'Espiés, diocèse de Soissons, certifions que le sieur Viélet malade, depuis très-long temps nous a déclaré qu'il se portoit infiniment mieux depuis que M. le Marquis de Puységur avoit eu la bonté d'entreprendre sa guérison, & qu'effectivement son visage annonce que si sa santé n'est pas encore parfaitement rétablie, elle est au moins beaucoup meilleure que par le passé ; en foi de quoi nous avons signé à Espiés le 1er. Janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq ; *signé* CAFLICH, Prieur d'Espiés, Givry, Jean-Jacques Givry, Jacques Atreh, de Ligny, Notaire ; Robilliard, Metiviez, Denis Demonus, Laurent Laplante, Pierre Allard, Lambouvet, Syndic ; de Hu, Baronnat.

Nous principaux Habitans, certifions en outre que pendant l'espace de quatre ans & plus que ledit Viélet a été attaqué de cette maladie, il a souffert des maux considérables, qu'aucun Médecin & Chirurgien ne lui ont pu retirer, & l'ont laissé dans l'éthisie, cependant après l'avoir tous traité fort long-temps, ne pouvant plus vaquer à aucune affaire, si ce n'est depuis le traitement que lui a fait M. le Marquis de Puységur où il est de retour depuis le 6 Décembre dernier, où il nous paroît avoir la liberté du corps & sa marche plus libre ; ce que

nous certifions véritable, ledit jour premier Janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq ; & *ont signés*, De Ligny, Notaire ; De Hu, De Ligny le jeune, Lambourt, Syndic ; Baronnat, Aileire, Jacques Atreh, Boileau, Denis Demées, Poreau, Josset, Mettiviez, Jean Mettiviez, Vendeuilly, Lefevre, Philippe Metad, Lambert, Robilliard, Pierre Mettiviez, Givry, Jean-Jacques Givry, Victor, Helot.

« Je *soussigné* CURÉ, Doyen de l'église paroissiale & collégiale de Saint-Quentin de Berzy, Diocèse & Election de Soissons, *certifie* à tous qu'il appartiendra, qu'*Angélique Brismontier*, épouse de Pierre *Le Bosseur*, manœuvrier de l'*Echelle*, Hameau de ma paroisse, jeune femme bien constituée, incommodée, depuis un an environ, *d'une fièvre intermittente*, tantôt *tierce*, tantôt *quarte*, & tantôt *quotidienne*, s'est déterminée vers le commencement de Juin dernier (à ma sollicitation), de se rendre à l'établissement du *Magnétisme animal* de M. le Marquis *de Puységur*, Seigneur de *Busancy* ; qu'elle a suivi, l'espace de huit jours, audit Busancy *le traitement magnétique* suivant les procédés de M. *Mesmer*, qu'elle en a ressenti, *en ma présence*, *les crises* & tous les effets d'une manière si *directe* & si *prononcée*, qu'il m'est impossible d'attribuer à la force de *l'imagination* & aux *seuls effets de la Nature* la cessation de sa *fièvre* & le recouvrement de sa santé, qu'elle à éprouvés aussitôt après ledit traitement, dont elle a joui depuis sans aucune altération, & dont elle *jouit encore dans un dégré parfait*. En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, cejourd'hui 11 Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre. *Signé*, MOSNIER (10).

Cure de maux d'estomac causés par des suppressions habituelles *depuis l'âge de treize ans, & d'*abcès aux poumons.

La nommée *Catherine Montenecourt*, âgée de *vingt-sept ans*, Cuisinière chez Mademoiselle *Mignot*, à *Belen*, près Soissons, est arrivée à mon traitement le 28 *Octobre* 1784. La crainte qu'elle avoit de devenir *en crises magnétiques* l'avoit empêchée depuis long-temps de venir à *Busancy*. J'ai commencé par la faire *consulter* un Malade *en crise;* il lui a été dit qu'elle avoit *l'estomac abymé* par les *remèdes* & les *drogues* qu'on lui avoit fait prendre; qu'il étoit temps de les cesser entièrement, si elle ne vouloit pas succomber avant peu; il lui fut dit ensuite des particularités si vraies sur son état, que cette fille ne balança pas un moment à se mettre autour du *réservoir magnétique;* dès le lendemain elle commença à éprouver des effets apparens, & le surlendemain elle eut *des crises magnetiques:* elle ne restoit pas d'abord long-temps dans l'état *de somnambulisme;* il me falloit l'empêcher de se frotter les yeux, sans quoi elle *se réveilloit* malgré moi; peu à peu *ses crises* s'alongèrent, & enfin elles devinrent de nature à se trouver assez éclairée sur son état pour m'en *apprendre* des *détails.*

Le 30, elle m'annonça *pour le premier du mois de Novembre* une *débacle* considérable d'*humeurs* & de *sang;* savoir, *à sept heures du soir* un Vomissement, & à *dix heures* une *évacuation sanguine* si forte, qu'elle se trouveroit très-foible, mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter & lui donner seulement *un verre d'eau* & de *sucre.* Je fis prévenir Made-

moiſelle *Mignot*, chez qui elle s'en retournoit tous les ſoirs, de ces *prédictions*, qui ſe ſont accomplies à la lettre comme elles avoient été annoncées.

Le *Mercredi* 3, elle m'annonça encore *une perte de ſang* pour *le Vendredi* 5 *à neuf heures du ſoir*; j'en prévins de même ſa maîtreſſe, qui ne doutant pas que cette *prédiction* n'eût lieu comme la précédente, me pria de garder la Malade chez moi, afin d'être à portée de la ſoulager dans ſes ſouffrances. (*Voyez* le certificat ci-après.)

Le Vendredi 5, je la fis ſe coucher en *criſe magnétique*: à neuf heures elle commença à cracher du ſang, comme elle l'avoit annoncé, mais en fort petite quantité: je la voyois beaucoup ſouffrir, & faire des efforts inutiles; je lui en demandai la raiſon: elle me répondit qu'il s'opéroit un changement en elle, que le ſang prenoit *un autre cours*, & que le lendemain elle iroit à la garde robe, courroit preſque toute la journée: elle me déclara enſuite qu'elle avoit été *ſaignée* dans un temps contraire, il y avoit deux mois, & *purgée*; que cette *ſaignée* & cette *purgation* n'avoient produit que de mauvais effets; & que ce ſeroit cette *médecine* qu'elle rendroit le lendemain.

Le 6, ſa PRÉDICTION de la *veille* eut ſi complétement ſon effet, que je ne pus lui ôter de la tête qu'elle avoit été *purgée* ſans le ſavoir.

Le *ſoir*, elle m'annonça qu'elle *découvroit* en elle un mal qu'elle n'avoit pas encore *vu*, & qui la chagrinoit beaucoup; elle étoit bien fâchée, diſoit-elle, d'être venue chez moi pour *voir* de ſi vilaines choſes qu'elle auroit ignorées toute ſa vie; elle pleuroit & ſe déſoloit; je lui en demandai la cauſe: elle me répondit qu'elle voyoit ſes *poumons attaqués*; que je pourrois guérir ſon *eſtomac*, mais que pour ſes *abcès aux poumons*, cela lui paroiſſoit impoſſible: je la tranquilliſai le mieux que je pus, & heureuſement pour elle que, revenue dans l'état na-

turel, elle ne se ressouvenoit pas de ce qu'elle m'avoit dit.

Cependant, *le Mercredi matin* 10, son estomac étoit tout à fait débarrassé, & le *Jeudi* elle m'assura qu'elle étoit totalement *guérie*.

Son mal aux *poumons* ne l'effrayoit plus tant; elle me disoit dans ses *crises magnétiques*, que les embarras qu'elle y voyoit pourroient bien se détacher, & qu'elle *cracheroit* peut-être son *abcès* tout entier si elle restoit encore une *huitaine* au traitement.

Le *Jeudi matin* 11, elle eut si peur des cris affreux que faisoit un autre Malade (celle dont la cure suit celle-ci), qu'elle en eut une révolution de bile; je la fis *rester en crise* presque toute la journée, & le soir, après des évacuatious néceſſaires, elle fut de nouveau guérie.

Son estomac depuis va bien; elle n'en souffre plus du tout.

Les *Vendredi*, *Samedi* & *Dimanche*, elle a *craché* beaucoup de *pus* dans l'état naturel; elle étoit fort inquiéte, & une fois *en crise*, elle me disoit que son mal s'en alloit entièrement, & que bientôt elle auroit *les poumons* aussi sains que l'*estomac*.

Toutes les nuits je la faisois dormir *en crise magnétique*, le dégagement de ses poumons s'en opéroit plus facilement; tous les matins elle voyoit sa cuvette ou son mouchoir rempli de *ses crachats*, sans avoir le souvenir des souffrances qu'elle avoit dû éprouver pour les rendre.

Enfin le *Jeudi* 18, elle me dit qu'il ne lui falloit plus qu'*une nuit* pour être parfaitement guérie.

Le *Vendredi*, dans sa crise, elle me confirma sa guérison, m'ajouta que non seulement elle ne voyoit plus rien en elle, mais que même elle n'y voyoit plus pour se conduire, au point qu'elle me prioit de *lui ouvrir les yeux*, sans quoi elle risqueroit de se heurter contre tout ce qu'elle rencontreroit : ce

manque *de vision* dans sa crise acheva de me convaincre de sa guérison.

Elle continuoit cependant le traitement, afin de se refaire entièrement. *Un coup* qu'elle se donna dans le côté quelques jours après, ayant voulu marcher dans l'état de *somnambulisme* non clair-voyant (ce qui même l'avoit fait se réveiller sur le champ), m'obligea à de nouveaux soins; une fois en *crise magnétique*, je sus que ce *coup* avoit été si violent, qu'il lui faudroit *cracher du sang;* elle m'en annonça de même *le jour* & *l'heure :* & la *prédiction s'étant accomplie*, il n'en résulta aucune suite fâcheuse.

La fin du mois qui devoit amener chez elle une époque qui constateroit sa guérison, étoit prochaine. L'avis de plusieurs de mes *Médecins* & le sien furent qu'il falloit continuer le traitement jusque-là, parce que cette seconde révolution seroit encore difficile à passer, & qu'elle essuyeroit de très *violentes coliques.* Le 24, étant dans l'*état magnétique*, elle commença en effet à *préssentir* des souffrances pour le *Vendredi* 26; cela ne manqua pas d'arriver comme elle l'*avoit prédit*, & jusqu'au *Dimanche à minuit* elle n'eut, pour ainsi dire, aucun relâche; *le sang* causoit tant de désordres chez elle, que quelquefois elle devenoit *violette*, étrangloit; ensuite c'étoient *des convulsions* d'estomac qui la mettoient dans *un état affreux d'éréthisme.* Heureusement dans les momens de relâche, je pouvois savoir d'elle tout ce qu'il y avoit à lui faire dans ses *crises violentes*, & par ce moyen je pouvois la soulager, sans éprouver d'inquiétudes; elle m'assura aussi que c'étoit *la dernière fois* qu'elle auroit des *coliques* de cette espèce, & que dorénavant toutes ses époques se passeroient sans souffrances. Le résultat des *consultations* que je fis sur son compte, me confirma la même chose.

Le *Lundi* 29, elle m'apprit le retour de sa santé

que je *savois*, dès la veille, devoir arriver. Elle est restée chez moi jusqu'*au Mercredi ;* & le *Jeudi* 2 *Décembre*, elle est partie très bien portante, m'ayant cependant annoncé dans sa *dernière crise*, que le soir elle auroit un accès *de fièvre* depuis 9 *heures jusqu'à* 11 *heures*, ce qui m'engagea de lui *ordonner* de se coucher en arrivant chez elle ; de plus, elle m'avoit aussi *prédit* que sa révolution ne finiroit pas avant le *Samedi soir*. J'ai su depuis par elle-même, à mon passage à *Soissons*, que ces faits avoient eu exactement leur exécution.

Je certifie que la nommée *Catherine Montenecourt*, ma Cuisinière, étoit fort incommodée de *maux* d'estomac, qu'elle m'a assuré avoir eu une peur dans sa jeunesse qui avoit arrêté chez elle le cours de la nature, & que depuis elle n'avoit pas joui d'un état certain de santé ; qu'il y a trois mois, ayant reçu un coup de pied de cheval, on fut obligé de *la saigner* dans un temps contraire, & de la *purger* ensuite ; que depuis lors tous ses maux ayant considérablement augmenté, je lui ait fait faire usage infructueusement des secours *de la Médecine ordinaire ;* qu'enfin s'étant déterminée (quoiqu'avec beaucoup de répugnance) à aller à *Busancy*, elle a été traitée pendant *cinq semaines* par le moyen du *Magnétisme animal*, & qu'elle en est revenue *totalement guérie.* Je certifie en outre avoir été *prévenue deux jours d'avance* d'une *double révolution* salutaire que devoit éprouver la Malade, le premier Novembre ; savoir, l'une à *sept heures du soir*, & l'autre *à dix heures*, lesquelles se sont effectuées à la lettre, comme elles avoient été annoncées.

Je dois certifier de même la guérison complette d'un autre Domestique à moi. Le nommé *Jean-Pierre Larcher*, Vétéran de Cavalerie, qui n'a eu son congé que *pour cause d'infirmités* de quinze

ans d'ancienneté, lequel, *en douze jours de temps*, s'est trouvé guéri *par le Magnétisme animal*, d'oppressions continuelles d'estomac & de lassitudes habituelles dans tous les membres, qui l'empêchoient de faire aucun exercice un peu fort; de manière qu'aujourd'hui il a bon appétit, *monte à cheval sans se fatiguer*, & se trouve mieux portant qu'il n'a jamais été. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat, ce 4 Décembre 1784. *Signé*, MIGNOT (11).

Certificat que m'a apporté la Malade ci-après.

JE SOUSSIGNÉ CETIFIE à tous qu'il appartiendra que *Marie-Louise Bardoux*, femme de *Jean-Louis Métivier*, ma paroissienne, est attaquée depuis *deux ans*, environ, d'un *rhumatisme* appelé *goutte sciatique*, dont elle souffre beaucoup, & la met hors d'état de travailler. Délivré ledit certificat, pour lui servir ainsi que de raison, *le* 20 *Novembre* 1784. Signés, *Rougeaux*, Prieur Curé de Verdilly; *Brulez*, Syndic; *Pétrez*, Buraliste; *Le Blanc-Sarrasin*, *Gauthier*, *Spémen*, *Clairclaie*, *Le Clerc*, *l'Allier.*

Marie Louise Bardoux, femme de *Métivier*, âgée de quarante-cinq ans, de la paroisse de *Verdilly*, proche *Château-Thierry*, avoit commencé à ressentir des points de côté le premier Janvier 1783; au bout de huit jours il s'étoit déclaré un commencement de *paralysie* dans tout *le côté droit*, avec des douleurs insupportables, qui la faisoient crier jour & nuit : lorsque les douleurs s'appaisoient, la paralysie empiroit. Depuis ce temps ses accès de souffrances lui avoient repris fréquemment, & elle étoit au point de n'avoir pas un seul jour de tranquillité,

quillité, lorſqu'elle eſt arrivée à mon traitement le *Mercredi* 10 *Novembre*.

Je l'ai fait TOUCHER par deux *Malades en criſes*, qui tous deux ſe ſont accordés à déclarer que cette femme avoit une *goutte froide* & étoit au moment d'avoir *le bas ventre paralyſé* entièrement, & que ſans un prompt ſecours elle ne pouvoit pas vivre long-temps. Ils me dirent qu'elle reſſentiroit beaucoup d'effets ſalutaires du *Magnétiſme* ; en conſéquence je l'admis au traitement.

La première fois que je *touchai* cette malade, je fus ſingulièrement ſurpris de la *criſe* que je lui occaſionnai : elle ſe mit *à crier* d'une telle force, que tous les Malades en furent effrayés ; rien ne reſſembloit plus *à la folie* : quand elle ceſſoit de *crier*, c'étoit pour *battre la campagne* ; enſuite les *hurlemens* recommençoient, au point qu'enfin effrayé moi-même d'un effet auſſi violent & tel que je n'en avois jamais vu, je me vis obligé de la retirer de la chambre & de la calmer dans *la cour*. Le LENDEMAIN, craignant le même tapage que *la veille*, & la même révolution parmi mes malades, je pris le parti de traiter cette femme ſeparément. En conſéquence, je la mis dans une chambre particulière, autour d'*un petit réſervoir magnétique* : dès qu'elle y fut placée, les *mêmes cris* de la veille recommencèrent ; mais ils ſe calmèrent plutôt : pendant tout le reſte de la journée, elle ne ceſſa de déraiſonner ; quelque fois même elle rioit pendant des demi-heures entières. Sa ſenſibilité aux effets du Magnétiſme étoit ſi grande, que je ne pouvois faire le moindre mouvement dans ma chambre ſans qu'elle s'en apperçût & ſans que ſes douleurs lui fiſſent manifeſter une *de ſes criſes convulſives*.

Le lendemain Vendredi, ce fut à peu près les mêmes effets & les mêmes ſouffrances, augmentées ſeulement de *criſes*, de *pleurs* qui ſuccédoient *au rire le plus immodéré*.

Le Samedi matin ſa ſenſibilité à mon approche me parut diminuée. *Joly*, qui étoit venu paſſer quelques jours chez moi, ſe trouvant dans la chambre où *je magnétiſois* cette femme, fut attaqué de *ſomnambuliſme*; depuis la guériſon de ſa *ſurdité* il lui étoit reſté une *ſuſceptibilité* ſi grande, que j'étois obligé d'uſer de précautions pour l'approcher : il entroit dans l'état de *ſomnambuliſme* tout en me parlant. L'approche du *baquet* & le *chant des égliſes* lui faiſoient le même effet; ce qui étoit une marque chez lui des diſpoſitions à une forte maladie; mais je n'étois pas aſſez inſtruit alors pour en tirer cette conſéquence : l'appercevant dans cet état, je lui dis de *toucher* cette Malade, & de faire beaucoup d'attention à ce qu'il ſentiroit; il commença d'abord par me dire que, ſe portant très-bien, il ne ſentoit rien. Je le preſſai de faire plus d'attention, & lui indiquai à peu près la place où j'avois apperçu que cette femme reſſentoit le plus d'effet. Au bout d'un moment il me dit qu'il *y voyoit plus clair*; que le mal venoit de ce qu'il y avoit des parties intérieures du corps qui ne prenoient plus de vie; que ſi l'on pouvoit redonner de l'action à ces parties, la guériſon de toutes les ſouffrances & de tous les maux s'opéreroit bien vîte. Je lui demandai s'il ne pourroit pas y contribuer; alors il me dit du plus grand ſang froid, *que, ſi je voulois, il guériroit cette femme* avant *quatre jours*. J'acceptai de grand cœur ſon offre. Il m'ajouta qu'il falloit qu'il la *touchât* trois ou quatre fois *par jour*, & qu'il me répondoit du ſuccès. En conſéquence, je la lui fis *toucher* encore *deux fois* ce même jour. Le *lendemain Dimanche*, il *la toucha* trois fois; ſur le ſoir la Malade n'avoit déjà plus de fortes criſes de ſouffrances, & Joly me dit que ſa guériſon alloit beaucoup plus vîte qu'il ne l'avoit penſé d'abord.

Pour faire entrer mon *Médecin* (Joly) dans l'*état de ſomnambuliſme*, j'avois ſoin de le faire venir

dans ma chambre sous différens prétextes ; & tout en lui parlant ou *le regardant dans une glace*, je le *mettois*, sans qu'il s'en doutât, dans *l'état que je désirois*, ce n'étoit jamais qu'à *son reveil* qu'il s'appercevoit qu'il *avoit fermé les yeux*.

Le lundi matin la Malade étoit encore dans un mieux si apparent, que *Joly* me dit qu'il n'y avoit, pour ainsi dire, plus de mal ; qu'*avant trois jours* elle pourroit s'en aller. Je voulus savoir l'avis d'un autre Malade *en crise magnétique*, qui ne fut pas conforme à celui de *Joly* ; car ce dernier me dit qu'il falloit que cette femme restât *encore cinq à six jours*, quand même elle ne ressentiroit plus de douleur ni d'effet du Magnétisme ; qu'alors elle pourroit s'en aller ; que les symptômes de son mal disparoîtroient, mais que cependant sa guérison parfaite ne s'effectueroit qu'au *printemps*. Le soir, indépendamment de l'attouchement de *Joly*, j'occasionnai une *crise* très forte de douleur à la Malade, pendant laquelle elle ne pouvoit s'empêcher de remuer fortement la *cuisse* & *la jambe paralysées*.

Le *Mardi* elle fut *touchée* trois fois par son *Médecin somnambuliste*, & deux fois par moi : il lui avoit été ordonné de plus de boire toutes les heures *un verre d'eau magnétisée*, ce qu'elle avoit fait depuis le *Lundi matin*, non sans éprouver chaque fois des effets passagers de *spasme* & de *suffocation*. Enfin, le *Mercredi matin*, elle tomba pendant mon attouchement dans la *crise* tranquille de *somnambulisme*. Le Médecin *Joly* arriva, & la *toucha* comme de coutume, c'est-à-dire, en imaginant mille moyens pour faire étendre ses nerfs ; ensuite il me dit que l'état de foiblesse où elle étoit, annonçoit sa guérison prochaine : elle fut *touchée* encore deux fois par son Médecin ordinaire dans la journée, elle alloit l'être encore *une quatrième fois*, quand il arriva à *Joly* l'accident que je vais détailler plus bas.

Le *Jeudi* cette Malade ne reſſentoit plus aucune douleur ; elle s'eſt eſſayée de courir, de travailler à la terre, de porter des fardeaux ; ſon contentement à la ſuite de chaque heureux eſſai ne peut ſe rendre.

Le *Vendredi* elle m'annonça vouloir me dire quelque choſe de *très-ſecret* ; c'étoit que depuis la *veille* elle rendoit dans ſes *urines* des *flocons de matière blanchâtre gros* comme le pouce ; que dès le commencement de ſa maladie, il s'étoit fait chez elle une ſuppreſſion partielle, & que ſûrement la couleur de ce qu'elle rendoit en annonçoit le retour.

Le *Samedi* elle eut des évacuations d'un autre genre, auſſi abondantes qu'elle en eût eues par le moyen d'une Médecine.

Le *Dimanche* au ſoir les évacuations de toute eſpèce avoient ceſſé & le *Lundi* 22 elle eſt partie avec une ſanté que le retour ſeul du printemps peut conſolider entièrement.

» Je ſouſſigné certifie à tous qu'il appartiendra » que *Marie-Louiſe Bardoux*, femme de Jean-» Louis *Métivier*, ma paroiſſienne, ci-devant atta-» quée d'un *Rhumatiſme*, dénommé *goutte ſciati-» que*, depuis *deux ans*, eſt actuellement ſans mal » & en état de travailler & vaquer à ſes affaires. » Délibéré le 2 *Décembre* 1784, ſigné *Rougeau*, » P. C. de Verdilly, *Vendeuill*, *Chevalier*, *Gau-» thier*, *Frerot*, *le Blanc*, *Sarrazin*, *Spémen*, » Clerc laïque ; *Maprince*, *Lallier*. A Soiſſons »

Le ſieur Joly va préſenter une ſcène nouvelle, dont les détails ne ſeront pas moins intéreſſans que ceux qu'on a déjà lus.

J'ai dit qu'au moment où il arriva pour *toucher* la femme *Métivier*, il lui ſurvint un accident qui l'empêcha de continuer la cure qu'il avoit entrepriſe.

C'étoit le *Mercredi* 17 *Novembre* ; il me dit en entrant, qu'il avoit un grand *mal de tête :* je me mis *à le toucher*, croyant que je le lui ferois passer ; mais je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que je ne lui occasionnois pas les effets accoutumés. Je lui vis des mouvemens de nerfs extraordinaires ; je le questionne, & il me répond. « Je ne sens plus » rien, Monsieur, voilà mon dernier moment ; je » suis dans un état dont vous ne pourrez me tirer, » il faut que je meure ». En finissant ces paroles, sa langue s'embarrassoit, je le vois se roidir de plus en plus, & il devient, dans mes bras, aussi ferme qu'une barre de fer. J'essaye tous les moyens du *Magnétisme*, mais c'étoit envain ; j'étois d'une inquiétude mortelle, causée par les dernières paroles qu'il m'avoit dites. Ne connoissant rien à son état, ma seule ressource fut de le *faire toucher* par un *Malade en crise magnétique :* heureusement *Catherine Montenecourt* étoit pour le moment dans cet état. Si-tôt qu'elle eut posé ses mains dessus le Malade, elle me dit de lui faire prendre l'air sur le champ, de le faire marcher si l'on pouvoit, & de lui faire *boire de l'eau de mélisse coupée ;* ce que je fis aussi-tôt.

Pendant qu'on le promenoit ainsi, j'allai de nouveau *consulter mon Médecin (Catherine)*, qui me dit que *Joly* étoit *dans le plus grand danger*, qu'elle en désespéroit, & que sa maladie venoit d'avoir *touché* la femme *Métivier ;* qu'en la guérissant, ce n'avoit été *qu'à ses dépens*, puisque la *goutte* & la *paralysie froide* de cette femme avoient passé dans son corps, encore foible de sa guérison précédente.

Cette *consultation* ajoutoit beaucoup à ma peine, par l'idée que cela me donnoit que j'avois été la cause de l'accident affreux qui arrivoit à *Joly*. Je vais retrouver mon Malade & le trouve dans le même état de roideur, *les yeux fixes*, & ne pouvant parler. Il resta ainsi à l'air l'espace d'une heure ;

après quoi on le porta dans sa chambre. Mon frère demeura avec lui, afin d'essayer de lui donner quelques *secours magnétiques* à la première détente qui s'opéreroit en lui.

Cette *crise nerveuse* dura environ deux heures, après quoi, se retrouvant dans *l'état magnétique*, il put rendre compte de sa maladie. Descendu dans la salle à manger, il nous dit devant M. *Rigault*, Notaire (qui étoit arrivé pour constater *la prédiction de Viélet*), qu'il étoit sûr que cet accident ne lui venoit pas d'avoir *magnétisé* la femme *Métivier*; qu'au contraire c'étoit un grand bonheur pour lui d'être *souvent tombé en crise*, puisque par-là on avoit avancé en lui un mal qu'il devoit toujours avoir au plus tard *dans six mois*; que sans doute il en seroit *mort* alors, parce qu'on l'auroit sûrement *saigné* ou *baigné*, ou mis dans un *lit bien chaud*, dont il ne se seroit pas relevé; qu'enfin il n'auroit sûrement *pas vécu une demi-heure*. J'étois trop tranquillisé par ce quil me disoit, pour ne lui pas faire des questions relatives aux craintes que m'avoit données *Catherine*. Alors il ajouta de nouveau que je ne devois pas être faché de ce que j'avois fait, & que c'étoit pour son plus grand bonheur. Voyez, dit-il, ce qui arrive à presque tous vos Malades; l'un arrive pour se faire guérir d'un mal quelconque; bien-tôt après que le *magnétisme* a opéré, il se découvre d'autres maladies, & souvent au bout de huit jours de traitement on est plus malade qu'en arrivant. Il me cita, entr'autres, une femme qu'il m'avoit fallu guérir trois fois de différentes maladies arrivées presque à la suite l'une de l'autre. Enfin, me dit-il, non seulement le *magnétisme animal* guérit de la maladie présente, mais il *provoque* les maladies dont on a le germe, par-là les guérit dans leurs principes: sur la question que je lui fis s'il auroit *encore des crises*, il me répondit qu'il en auroit *jusqu'au Mardi*, toujours à la même heure;

que celle du *Mardi* seroit très-forte, qu'il pourroit bien être une demi-heure comme un homme mort; mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter, que son *pouls* resteroit toujours le même: il soupa ce soir-là de bon appétit, *en crise magnétique*, & revenu à lui, il ne se trouva pas plus souffrant que de coutume; mais il étoit singulièrement frappé de son accident, & quelque chose qu'on pût lui dire, il resta persuadé qu'il en *devoit mourir*. Rien ne pouvoit le distraire de cette affreuse idée, parce qu'il avoit, disoit-il, senti tout son mal; que pendant la durée de sa crise, il avoit entendu tout ce qu'on disoit autour de lui, & que puisque je n'avois pas pu l'*endormir* comme j'avois fait précédemmeut, c'étoit une preuve que sa maladie étoit d'une nature dangereuse. Il ne dormit point de la nuit, & le lendemain je le trouvai absorbé par ses idées noires & ses cruelles inquiétudes.

Le *Jeudi*, *à huit heures* du soir, sa *crise convulsive* lui prit comme il l'avoit annoncé. D'après les avis d'*autres Malades en crises*, il ne falloit le laisser à l'air qu'un quart d'heure environ, après quoi l'apporter auprès d'un bon feu, & l'y retourner à mesure que la détente s'opéreroit; ce qui a été exécuté: comme il conservoit sa connoissance entière, il pouvoit aussi faire un petit geste de tête pour indiquer le besoin de *l'air* ou *du feu*, & avec beaucoup d'attention on le satisfaisoit à point nommé: *cette crise* fut tout aussi douloureuse, mais moins longue que celle de la *veille*; il fut ensuite *magnétisé*, & tomba dans l'*état de somnambulisme*.

M. de Saint-Martin & mon frère joignoient leurs soins aux miens. Une fois dans l'état de crise nous lui demandâmes de ses nouvelles: il ne nous satisfit point par ses réponses comme il avoit fait la veille; car il nous dit qu'il ne prévoyoit pas pouvoir guérir de cette maladie-là, que dans la crise du Mardi il craignoit bien de mourir; il ajouta que dans la

crise du Samedi il y verroit plus clair, & pourroit nous dire positivement ce qu'il en seroit. Nous le fîmes ensuite écrire ; j'étois bien aise de pouvoir au moins, *par un écrit*, prévenir le blâme qu'un événement fâcheux auroit pu jeter sur le *Magnétisme animal*. Voici ce qu'il écrivit :

« Le Magnétisme animal vient de provoquer en » moi une maladie que l'on nomme *catalepsie*, qui » seroit venue dans *six mois*, dont je serois *mort*, » & dont je ne mourrai peut-être pas en l'ayant » actuellement ; donc que c'est un grand avantage » pour moi de dire, *je mourrai peut-être*, au lieu » de *je mourrai sûrement* : je suis très-persuadé que » ce n'est que le *grand nombre de crises* dans les- » quelles je suis tombé, qui ont hâté cette ma- » ladie, dont néanmoins j'espère un heureux succès. » Il est sûr au contraire que n'ayant point été pro- » voqué par le *Magnétisme animal*, elle m'auroit » infailliblemenr causé *la mort* dans *six mois* ; & » il est très-sûr aussi que je ne puis avoir que de » très grandes obligations à celui qui m'a rendu ce » service. Le 18 Novembre 1784. Signé *Joly*.

» J'ai eu *deux crises* déjà jusqu'à présent, & j'en » aurai encore *cinq* ou *six* ; mais celle de *Mardi* » devant être *très-forte*, je n'en augure pas bien ; » & pourquoi ? parce que je ne puis prévoir jus- » ques-là ; mais *Samedi* je serai *sûr d'une heu-* » *reuse* ou *malheureuse réussite* : si je me tire de » là, je ne serai plus malade *tout le temps de ma* » *vie*. Ce 18 Novembre 1784. Signé *Joly* ».

Il passa une aussi fâcheuse nuit que la veille, & absorbé dans ses idées lugubres.

Dès *le lendemain*, J'ENVOYAI (12) *l'écrit ci-dessus* chez M. *Rigault*, Notaire à Soissons. Comme quelqu'un avoit eu l'imprudence de dire à *Joly* qu'il avoit *écrit*, & que je n'avois pas jugé à propos de lui montrer son écriture, il en concluoit que

c'étoit mauvais ſigne, & n'en étoit que plus abſorbé.

Le *ſoir du* 19, il eut ſon accès *convulſif* à *ſept heures & demie*, qui lui dura une heure.

Comme à la ſuite de ſon accès de la veille il étoit reſté quelque temps dans l'état de *ſomnambuliſme magnétique*, il avoit pu nous inſtruire de tous les moyens à prendre dans *ſon accès* pour lui procurer le plus de ſoulagement poſſible : notre conduite envers lui étoit donc de le mettre d'abord à *l'air*, & de le promener étendu ſur un *brancard* juſqu'à ce que *ſes doigts ſe repliaſſent* : ce ſigne nous annonçoit de l'apporter, ainſi étendu, devant *un bon feu*, obſervant de préſenter d'abord ſes *pieds* au feu, enſuite *chaque côté* ſucceſſivement. Auſſitôt qu'il étoit devant le feu, ſes doigts ſe retendoient de nouveau juſqu'à la détente générale, qui s'opéroit dans chaque côté ſucceſſivement : lorſqu'étant devant le feu ſes doigts venoient de nouveau à ſe replier, c'étoit le ſigne du beſoin qu'il avoit de nouveau de reprendre l'air, & ainſi de ſuite. Après le *troiſième accès* du 20, il ne reſta que très-peu de temps *en criſe magnétique*, pendant lequel temps je lui fis écrire ce qu'il penſoit de ſon état. Voici ce qu'il écrivit :

« Je reconnois dans ce moment-ci, où je ſuis en » criſe magnétique, que ma maladie ne provient » pas d'*avoir touché la femme Métivier* : je devois » toujours avoir cette maladie là un jour ; d'avoir » magnétiſé n'a fait autre choſe, pour mon bon» heur, que de l'*avancer*. J'aurai encore des *criſes* » juſqu'à *Mardi*, & *Mercredi* peut être un petit » *reſſentiment* ; après quoi, *ſi elles réuſſiſſent bien*, » je fis mon poſſible pour l'arrêter & l'empêcher » d'écrire ces mots, *ſi elles réuſſiſſent bien*, ſans » pouvoir y parvenir : *je me porterai toujours bien*.
» Ce 19 Novembre 1784. Signé *Joly* ».

De retour dans *ſon état naturel*, je lui montrai

son écrit, afin de le tranquilliser un peu ; mais c'étoit peine perdue.

Le *Samedi* 20, son accès lui prit comme à l'ordinaire vers huit heures, & dura une heure un quart ; mon frère & moi imaginâmes de faire de *la musique* pendant le temps de son attaque ; un petit signe qu'il nous fit, nous donna la certitude que cela lui faisoit plaisir. Revenu de son accès, nous le vîmes se relever, ayant les yeux fermés & dans *l'état magnétique*. Lui ayant demandé s'il avoit beaucoup *souffert*, il nous répondit qu'aussitôt que la musique avoit commencé il *s'étoit endormi*, & n'avoit plus senti de mal. Mon projet étoit de le questionner sur son *sort à venir*, d'après la promesse qu'il m'en avoit donnée, à la suite de son premier accès. Cependant j'imaginai auparavant, pour le distraire & l'amuser, de *chanter* & de *jouer* encore de la *harpe* (ce qu'il nous avoit dit lui avoir procuré tant de bien) ; mais ma surprise fut fort grande de le voir peu à peu ouvrir les yeux & rentrer dans *l'état naturel* : de sorte que cette fois-là il étoit entré & sorti de *l'état magnétique* par le secours seul de *la musique*, sans que mon frère ni moi l'eussions *touché*. (13) Nous perdîmes par-là l'occasion de nous instruire de son état.

Le *Dimanche* 21, pareil accès que la veille, à la même heure, dans lequel il fallut lui faire prendre l'air deux fois, quoique la *musique* eût opéré en lui, comme la veille, l'état de *somnambulisme* dès la première fois qu'on l'avoit rentré ; au moyen de quoi, il n'avoit point eu la *conscience* de ses souffrances. Nous lui demandâmes ce jour-là ce qu'il pensoit de son état, imaginant qu'il pourroit encore mieux nous satisfaire que la *veille* ; mais il nous répondit qu'il ne pouvoit rien *pressentir* ; que plus il avançoit, *moins il voyoit clair* sur *l'avenir* ; qu'enfin il avoit de l'inquiétude, mais aucune sûreté ni *pour* ni *contre* sa guérison.

Le *lendemain Lundi*, il lui prit un accès à dix heures & demie du matin, qui nous étonna tous, & qui fut appaisé de même par le *secours de la musique* ; il dura trois quarts d'heure, après lequel il nous dit (étant dans l'*état magnétique*) qu'il auroit encore *deux crises* dans la journée, & *quatre* le *lendemain*, & que la *dernière* seroit si forte, qu'il ne savoit pas s'il auroit la force de la supporter.

A quatre heures & demie arriva effectivement sa *seconde crise*, qui dura le même temps, à peu près, que la précédente, & qui ne fut pas plus douloureuse.

A huit heures & demie commença la *troisième*, dans laquelle il fallut le mettre à l'*air* deux fois : dans celle-ci, qui dura une *heure & demie*, la MUSIQUE ne fit pas sur lui l'effet accoutumé, de sorte qu'il eut le sentiment de ses souffrances.

Son accès fini, nous nous apperçûmes qu'il étoit devenu *muet* : je pris le parti de *le magnétiser*, bien sûr de ne pouvoir lui faire que du bien, & dans l'espérance d'avoir de lui-même, en le mettant dans l'*état de somnambulisme*, des renseignement sur cet événement singulier.

Une fois dans l'*état magnétique*, je lui demandai de me répondre, *par écrit*, aux questions que j'allois lui faire ; il écrivit ce qui suit, en réponse à mes demandes.

DEMANDE. *Que sentez-vous ?*

RÉPONSE. J'ai perdu la parole, que je ne recouvrerai que demain à la première crise, qui sera à huit heures du matin.

D. *Cela finira-t-il bien ?*

R. Je pense que cela ira bien.

D. *Craignez-vous la journée de demain ?*

R. J'aurai quatre crises, la quatrième sera très-forte, mais j'espère qu'elle finira heureusement.

D. *Vous n'en êtes donc pas sûr ?*

R. Je n'en sais trop rien.

D. *La journée de demain passée, vous serez donc guéri ?*

R. Je suis très-sûr de me bien porter Mercredi, & que je serai très-bien guéri.

D. *Qu'est-ce qui vous a fait perdre la parole ?*

R. Je devois la perdre pendant douze heures, pour perfectionner ensuite les autres sens.

D. *Rien n'a-t-il contrarié la crise que vous venez d'avoir ?*

R. Non, rien n'a pu la contrarier.

D. *Où existe la cause qui vous empêche de parler ?*

R. Dans mon estomac.

D. *Cela vous empêchera-t-il de souper & de dormir ?*

R. Non, cela ne mettra aucun obstacle à rien.

D. *Vous ne serez donc pas inquiet ?*

R. Je n'ai pas lieu de l'être.

Ce 22 Novembre 1784. Signé JOLY.

Il eut encore vers onze heures un petit accès d'un quart d'heure, qui n'apporta en lui aucun changement ; il ne s'étoit pas couché depuis le premier jour de sa maladie, tant il étoit tourmenté par les idées funestes qu'il s'étoit forgées.

Afin donc de lui procurer du repos, je *le mis en crise magnétique*, & le fis déshabiller & se coucher dans ma chambre, de crainte qu'il ne lui arrivât pendant la nuit quelque événement imprévu ; mais il ne luit arriva rien, & il dormit tranquillement toute la nuit.

Le *lendemain*, après l'avoir *réveillé* à sept heures & demie, je le trouvai dans l'état naturel, quoique toujours MUET comme la veille ; il ne fut pas plutôt habillé, que son accès lui prit, *comme il l'avoit annoncé* ; il dura trois quarts d'heure, pendant lesquels il n'eut presque point le sentiment de ses souffrances.

Le *recouvrement* de sa parole se manifesta avant la fin de sa crise, au moment où nous nous y attendions le moins, il se mit à *chanter* avec nous, & à *suivre les paroles de l'air* que nous exécutions : ce qui nous amusa beaucoup.

A onze heures, il devint SOURD ; *à onze heures & demie*, son *second accès* lui prit, & dura une heure ; après lequel, nous le trouvâmes dans un état si complet de *surdité*, qu'il n'étoit pas possible de s'en faire entendre. Notre *musique* n'ayant pu faire sur lui aucune impression, il n'étoit point dans l'*état magnétique* au sortir de sa crise ; de sorte que mon frère le *magnétisa* pour le mettre dans un état où nous pussions nous faire entendre de lui SANS LUI PARLER ; nous pûmes donc alors lui faire des questions * auxquelles il répondit comme il suit :

» J'ai perdu *l'ouïe* comme j'ai perdu la parole, » & je la recouvrerai à quatre heures & demie » ou cinq heures par une autre crise.

» Je ne serai plus privé d'aucune sensation ;

» J'aurai encore deux ou trois crises aujour- » d'hui.

» Après quoi je n'en aurai plus qu'un léger res- » sentiment demain ».

Lui ayant ensuite *demandé* (mentalement) la raison pour laquelle il perdoit ainsi successivement l'usage de ses sens, il écrivit encore la réponse suivante :

» La raison pour laquelle j'ai été privé de *deux sensations* bien importantes, est très-simple : ayant eu la langue presque coupée dans ma jeunesse, & par conséquent devenu presque *muet* quelque temps, quoique j'aye eu depuis la parole assez libre ; elle

---

* Ces questions ne lui étoient faites ni *par écrit* ni *vocalement* ; mais *mentalement* & sans aucune expression des *muscles* du visage.

avoit néanmoins besoin d'être perfectionnée, c'est ce qui est arrivé dans une attaque de nerfs, qui, m'en ayant privé tout à fait pour douze heures, me l'a rendue au plus haut dégré.

» Il en est de même des *oreilles*, qu'ayant eu *dures* pendant très-long temps & ensuite ayant été guéri par le moyen du *Magnétisme animal*, j'ai conservé une certaine foiblesse qui a été effacée par cette attaque de nerfs qui m'en avoit aussi privé pour quelques heures.

» Il n'en est pas de même des autres sensations qui, ayant toujours été très-bonnes, n'ont pas besoin par conséquent d'êtres perfectionnées ».

Ce 23 *Novembre* 1784. Signé, JOLY.

A cinq heures, son troisième accès arriva, qui dura trois quarts d'heure, pendant lequel le sens de l'*ouïe* lui revint; mais il nous dit, une fois revenu à lui, qu'il sentoit qu'il n'avoit plus de goût; il fallut *le mettre dans l'état magnétique*, pour en savoir la raison, & il écrivit ce qui suit :

» Après *une troisième crise*, à cinq heures du
» soir ayant recouvré l'*ouïe*, je perdis le sens du
» *goût*, que je ne recouvrerai qu'à la *première*
» *crise*, qui sera je ne sais pas quand.

» *Ce* 23 *Novembre* 1784. Signé, JOLY ».

Comme il *signoit*, je vis qu'il traçoit les lettres de son nom avec peine. « Savez-vous, me dit-il,
» Monsieur, pourquoi je ne puis plus écrire ?
» c'est ce que je n'y vois plus *goutte*; voilà qui
» est fini, je n'écrirai plus jamais comme cela,
» & le Magnétisme ne me fera plus rien ». Lui en ayant demandé la raison, il me dit : « C'est
» que je suis bientôt totalement guéri; & dans
» un état parfait de santé, on ne peut plus avoir *de*
» *crise magnétique* ». En effet, nous essayâmes de le faire mouvoir comme de coutume; il ne répondoit plus à nos gestes : s'il marchoit, c'étoit comme

à tâtons, & il entendoit la voix de toutes ses personnes qui étoient dans la chambre ; il fallut cependant lui ouvrir les yeux *comme à l'ordinaire*.

A huit heures & demie, enfin *le quatrième & dernier accès* lui prit, qui dura jusqu'à *onze heures*, pendant lequel il fallut lui faire prendre l'air trois fois ; chacun de ses membres, dans cet accès, éprouva une *convulsion* particulière ; il sembloit que la Nature travailloit à perfectionner chacun de ses organes. Revenu à lui, il nous dit qu'il n'avoit pas du tout souffert : nous essayâmes de le mettre dans l'*état magnétique* ; ce fut en vain ; il plaisantoit lui-même de nos tentatives, & disoit qu'il avoit plus besoin de *souper* que de *dormir*.

Le *lendemain Mecredi*, il eut encore deux ressentimens dans la journée, d'un quart d'heure environ chacun ; savoir, le premier à neuf heures & demie, & le second à quatre heures : dans la soirée, il vint au *traitement magnétique*, fit la *chaîne* avec les autres Malades, & fut *magnétisé* lui-même, sans éprouver autre chose que des *bâillemens* : il conservoit cependant une sensibilité singulière aux extrémités des doigts des pieds & des mains, qui me faisoit juger qu'il n'étoit pas entièrement quitte de ses ressentimens ; je m'étonnois d'ailleurs de ce qu'il n'avoit point éprouvé de foiblesse après huit jours de si grandes souffrances & après de si violens tiraillemens de nerfs.

Plusieurs exemples précédens me faisoient regarder ce passage comme nécessaire au recouvrement de sa santé. C'est aussi ce qui arriva à *Joly*, *à dix heures du soir* : comme il étoit encore à table, il lui prit une *défaillance générale* ; autant ses nerfs avoient été tendus dans ses crises passées, autant, dans cette dernière, ils avoient perdu leur ressort : tout son corps étoit sans *vie* & sans *consistance*, sa tête ne se pouvoit soutenir sur ses épaules, & il ne pouvoit articuler une seule syllabe.

Je le fis étendre sur un *matelas* devant le feu, & mon frère le *magnétisa* : il sembla alors acquérir un peu plus de forces, & les rassemblant il put se faire entendre, quoiqu'avec une peine infinie ; car il étoit obligé de s'arrêter à chaque syllabe. D'après ce qu'il nous dit, il nous fut aisé de juger qu'il étoit dans l'*état* MAGNÉTIQUE ; il nous parla de son état, nous dit qu'il n'y avoit aucune inquiétude à avoir ; qu'il falloit le mettre dans son lit, sans le déshabiller & que le lendemain ses forces commenceroient à revenir. Une fois dans son lit, il nous répéta d'être tranquilles, & que n'ayant besoin de rien, il prioit qu'on le laissât prendre du repos, qui seul étoit nécessaire à sa situation.

Le *lendemain Jeudi*, à huit heures du matin, je le trouvai dans le même abattement que la veille : il n'étoit plus dans l'*état magnétique* ; car les premiers mots qu'il put me dire avec beaucoup de peine, furent que ses nerfs étoient brûlés, & qu'il craignoit de rester toujours dans l'état où il étoit. Il *avoit froid*, je le fis porter *devant le feu*, où je le *magnétisai* : il ne fut pas long-temps sans entrer dans l'*état magnétique* ; si-tôt qu'il y fut, il me dit que dans une heure il pourroit marcher un peu ; que pour lui faire plus de bien, il falloit le porter dans la chambre du traitement & le *mettre au baquet*. Je voulus auparavant lui faire prendre du *bouillon chaud*, mais il le refusa, & dit qu'il ne lui falloit que des nourritures froides jusqu'à l'entier rétablissement de ses forces, qui seroit le *Dimanche suivant* : en conséquence, je lui fis prendre du *boillon froid*, qu'il but avec plaisir.

Une fois établi au *traitement magnétique*, il me répéta qu'il ne seroit pas long-temps sans être beaucoup mieux & *sans se réveiller*.

En effet, au bout de trois quarts d'heure il ouvrit les yeux, commença à remuer les bras & les

les jambes, & fut très-surpris de se trouver où il étoit : une demi-heure suffit pour lui rendre totalement l'usage de ses facultés, & quoiqu'encore foible, il put se lever & marcher à l'aide d'un bâton. Après son dîner, il eut encore un ressentiment de défaillance totale, qui ne dura qu'un quart d'heure, après lequel mon frère & moi essayâmes de lui faire éprouver *les effets ordinaires du Magnétisme animal.* Mais au lieu de *sommeil apparent* dans lequel il tomboit ordinairement sans souffrance préliminaire, il se plaignit cette fois-ci que nous lui *faisions du mal*, que nous l'étouffions; & par-tout où notre main se portoit, il disoit qu'on *lui enlevoit la peau.* Cependant, tout en se plaignant ainsi, il devint dans un état approchant celui du *somnambulisme*, puisque je *pus le faire marcher* jusqu'à la chambre du traitement & le mettre *au baquet* sans qu'il s'en soit ressouvenu depuis : mais en entrant au traitement, il me prévint qu'il alloit *se réveiller sur le champ.* En effet, je ne l'avois pas encore placé devant *le fer*, qu'il ouvrit les yeux & se mit à rire de s'être *encore endormi.* Il resta au *baquet* une demi-heure, après quoi, s'y ennuyant beaucoup, il le quitta pour aller se promener : ses forces ne faisoient pas beaucoup de progrès; il fut obligé de se soutenir *avec un bâton* toute la journée.

Sur les huit heures du soir, je le fis *toucher* par un *Malade* en état *de crise magnétique*, qui le trouva très-bien : cependant il s'arrêta quelque temps aux extrémités de ses pieds & de ses mains; il me dit qu'il y avoit encore quelques petits restes à partir, qui ne s'effectueroient pas sans un ressentiment un peu plus long que les autres. Il finit sa *consultation* par dire qu'il falloit que Joly soupât de bonne heure & s'allât coucher sur le champ. Si cette *indication* avoit été suivie, nous n'eussions pas été témoins de l'adieu total de sa maladie,

qui se fût fait très-tranquillement la nuit, sans que le Malade s'en fût beaucoup apperçu: mais étant, au lieu de cela, resté à table *jusqu'à dix heures & demie*, nous pûmes observer en lui un *phénomène* aussi intéressant qu'il étoit nouveau pour nous. Tout en mangeant encore, il commença à sentir un *petit froid* à l'extrémité de ses pieds, & peu à peu ce froid remonter les jambes, ensuite *les cuisses*; il en avertit les personnes avec qui il étoit à table, & il continuoit à manger, jusqu'à ce qu'enfin cet effet extraordinaire descendant dans les bras, lui ôta la faculté de s'en servir. Peu à peu sa langue s'embarrasse, ensuite les yeux, & le voilà de nouveau dans une défaillance complette. On le porte ainsi devant le feu: il n'y est pas *cinq minutes*, que nous voyons ses yeux s'ouvrir; ensuite il put nous parler & nous dire ce qui se passoit en lui: « Voilà le froid qui quitte » mes mains, nous dit-il, & remonte dans les » épaules ». Une fois ses bras devenus libres, il suivit avec son doigt la dégradation de cette sensation, & la conduisit jusqu'au bout de ses pieds; alors il ne sentit plus rien, & se leva; nous le crûmes quitte de tout; mais après un petit moment, il nous dit que *le bout de ses pieds se refroidissoit de nouveau*, & le voilà avec *son doigt* à nous indiquer le chemin que parcouroit en montant cette sensation singulière. Une fois à *l'estomac*, il nous dit: voilà que cela passe dans *les bras*; & peu à peu nous vîmes s'affoiblir graduellement sa main & ses doigts jusqu'au moment de perdre la parole: il nous instruisit de tout, & nous ajouta qu'il sentoit cet effet s'étendre jusque par-dessus sa tête. La dégradation se fit très-promptement, & de même que la première fois; après quoi je l'envoyai se coucher, afin qu'en cas où il lui reprît de ces mêmes foiblesses, il pût se trouver dans une situation plus commode étant dans

ſon lit. Il lui en a repris en effet pluſieurs, & il n'a pu s'endormir qu'à deux heures du matin.

Le lendemain, *Vendredi*, il avoit beaucoup plus de force que la veille, & ne ſentoit plus rien de douloureux dans ſes extrémités; toute la journée ſe paſſa ſans reſſentimens, & le ſoir il ſe coucha de bonne heure. Une fois dans ſon lit, je le *magnétiſai*, ſans lui pouvoir produire d'autre effet qu'une petite douleur à l'eſtomac, qui s'appaiſa ſur le champ. Je le laiſſai cependant un peu aſſoupi, mais non dans l'*état magnétique*.

Le *Samedi matin*, il me dit qu'il s'étoit réveillé un moment après mon départ de ſa chambre, & s'étoit rendormi naturellement après; qu'il n'avoit éprouvé aucune foibleſſe, & avoit fort bien dormi toute la nuit. Il deſcendit de ſa chambre ſans bâton; ſes forces avoient gagné conſidérablement, ſans cependant être totalement revenues.

Sur les quatres heures après midi, il eut encore une foibleſſe, qui dura ſi peu, que je n'eus pas le temps d'en être témoin. Quand j'arrivai à lui, je le trouvai dans l'*état magnétique*; ce qui me ſurprit; j'en profitai pour lui demander de ſes nouvelles. Il me dit qu'il venoit d'éprouver un dernier reſſentiment, néceſſaire encore pour rappeler entièrement l'uſage de ſes forces: il me propoſa de m'en donner la preuve, en me défiant de courir auſſi fort que lui. J'acceptai volontiers le défi, pour me convaincre du parfait rétabliſſement de ſa ſanté. Il courut (toujours en état de *ſomnambuliſme*), & je me vis dépaſſer avec plaiſir. Il me dit enſuite qu'il n'avoit plus beſoin de *manger froid*, & qu'il n'avoit plus aucun ménagement ni régime à ſuivre. Une fois certain de ſon entier rétabliſſement, je le remis dans *l'état naturel*: il ne fit qu'un ſomme de toute la nuit ſuivante.

Le *Dimanche* il fut à la *Grand'Meſſe*, ſans y éprouver de ſenſibilité aux oreilles; il danſa, &

fut de la plus grande gaieté toute la journée.

Le *Lundi*, continuation de bonne ſanté, & le *Mardi* il m'a QUITTÉ, pour s'en retourner chez lui (14).

Certificat reçu depuis mon retour à Paris.

Je *ſouſigné* CHERTIFIE, ainſi que mes amis & voiſins que j'ai priés de ſigner le préſent, que Henri-Joſeph-Claude Joly, mon fils, eſt arrivé chez moi le 28 Novembre, revenant de Buſancy, parfaitement guéri d'une maladie de nerfs dont il étoit attaqué, & que depuis ce temps il jouit de la ſanté & de l'embonpoint le plus ſatisfaiſant.

A Dormans, le 18 Décembre 1784. *Signé* JOLY père, Laurain, Cheruy, Vovelet.



CONCLUSION.

SI les preuves les plus multipliées & les expériences répétées avec le même ſuccès ont pu jamais perſuader les hommes de l'exiſtence d'une choſe nouvelle pour eux, dans quelle occaſion en a-t-on plus raſſemblé que dans les Mémoires qu'on vient de lire, & dans d'autres du même genre. Le menſonge, il eſt vrai, n'a que trop ſouvent pris le langage de la vérité, & n'a que trop ſu emprunter ſes moyens pour faire recevoir des erreurs. Il eſt affreux d'imaginer que, dans une ſociété policée, on ſoit quelquefois dans le cas de douter de la véracité d'un certificat.

Je ſais bien qu'on peut ſe tromper, & ſouvent affirmer de *bonne foi* ce qu'avec plus de réflexion on n'eût jamais adopté : mais ce faux fuyant, ſauvegarde de l'honnête homme, ne fait encore trop ſouvent que prêter une arme de plus au menſonge.

La vérité n'a donc véritablement de ressources que dans *le temps*, qui tôt ou tard la fait reconnoître ; & *l'expérience* a toujours prouvé que rarement ceux qui l'ont trouvée ont pu jouir de la reconnoissance de leurs contemporains.

Ce lien commun, argument de tout les temps, ne devroit point cependant avoir de force dans la cause présente ; car enfin ce n'est plus aujourd'hui M. *Mesmer* seul qui veut faire recevoir sa doctrine, mais bien TROIS CENTS personnes de tous états, qui s'accordent ensemble sur l'utilité d'un moyen dont ils ont fait usage avec succès (15). Quelles raisons auroient la plupart de ces personnes à soutenir leur sentiment sur l'existence du *Magnétisme animal*, si véritablement elles n'y voyoient pas une réalité manifeste ? Il seroit aussi ridicule à moi d'imaginer retirer de la gloire de mes *hauts faits magnétiques*, qu'il le seroit aux autres d'imaginer que je puisse prétendre en retirer de l'intérêt. Me supposera-t-on l'envie de me donner un relief, ou de m'ériger en *Savant* ? Ces suppositions seroient bien gratuites d'après ma profession de foi sur le Magnétisme. Pour *sentir*, on n'a besoin ni d'*esprit* ni de *science*, & celle de M. *Mesmer* se *sent* mieux qu'elle ne s'exprime. C'est sur *nos sensations* qu'il est venu nous éclairer, & sa doctrine ne tend qu'à donner la consience de toutes les vérités qui jusqu'à présent n'avoient parlé qu'à l'*esprit*.

Les Savans sauront sans doute mieux apprécier que les autres l'utilité de la DÉCOUVERTE de M. *Mesmer*.

A l'aide de leurs *sensations*, les secrets de la nature, que leur génie seul avoit su découvrir, ne s'en manifesteront qu'avec plus d'évidence. Que dis-je ? le *Magnétisme* ne leur servant que de preuve, ne fera qu'ajouter un lustre de plus à toutes leurs connoissances.

Il n'en est pas de même de la *Médecine*. Cette

ſcience *arbitraire*, en compromis évident avec le *Magnétiſme animal*, ſe trouve néceſſairement rabaiſſée par l'admiſſion de ce dernier. La NATURE, manifeſtée par le Malades *en état magnétique*, s'exprime avec trop d'autorité & de clarté, pour ne pas l'emporter ſur l'art *incértain* des Médecins.

Que l'on compare toutes les cures opérées par la Médecine ordinaire, avec une ſeule de celles que j'ai citées dans ces Mémoires, & que l'on juge de quel côté eſt la ſupériorité.

Mais autant l'Art de la Médecine eſt *funeſte* & *chimérique*, autant la profeſſion de *Médecin* doit être reſpectée & appréciée.

Que de peines & de ſoins devra prendre un *Médecin magnétiſant* pour obtenir des ſuccès *prompts* & *certains* dans les maladies de toutes eſpèces qu'il aura à traiter ; & combien alors ſes connoiſſances en tout genre, en le rendant ſupérieur aux autres, lui deviendront utiles, quand ſe laiſſant guider par la NATURE, il en ſaura faire uſage ?

Il me reſte à parler de l'uſage du *Magnétiſme*, & de la manière de l'adminiſtrer.

Mes idées, d'après les leçons de M. *Meſmer*, n'étant appuyées que ſur le peu d'expériences que j'ai faites, je ne puis les croires déterminantes : puiſſent elles ſeulement ſervir aux réflexions de gens plus inſtruits que moi, & les mettre ſur la voie pour établir une baſe conſtante & régler leur opinion!

Je penſe que l'*action magnétique* doit être *ſalutaire* à tous les hommes à des degrés différens, & que jamais elle ne peut être *nuiſible*. Quiconque eſt en état de *ſanté parfaite* ne doit point être ſuſceptible de l'*influence magnétique*.

Il eſt des maladies qui, quoique très-graves & dangereuſes, ſe refuſent à l'*action magnétique* pendant un certain temps ; ce qui quelquefois décourage & le *Magnétiſeur* & le *Magnétiſé* : du reſte,

je croirois assez que telle maladie qui résiste à l'*action* d'un Magnétiseur, céderoit peut être plus vîte à l'*empire d'un autre homme.* J'ai eu des Malades chez moi sur qui je n'ai jamais pu produire le moindre effet, malgré le desir extrême qu'ils avoient d'en ressentir, & je n'en attribue la cause qu'à mon peu d'*analogie* avec eux.

L'expérience apprendra peut être que tel Médecin sera plus propre à guérir de certaines maladies que d'autres; peut-être aussi les *tempéramens*, les *caractères*, les *climats*, les *pays* apporteront-ils des considérations dans le choix des traitemens, par la raison que ces causes peuvent constituer des *analogies* & des *rapports* plus directs dans les individus. C'est ainsi qu'un homme dans son pays, dans sa *ville*, & dans *sa famille*, produira graduellement plus d'effets bienfaisans, qu'il n'en obtiendroit ailleurs. Je n'affirme par ces assertions, que je ne propose que comme de simples probabilités, sur lesquelles l'observation nous éclairera.

Je crois qu'il doit être facile de procurer *le sommeil magnétique* dans presque toutes les *maladies aiguës*, & dans toutes les *chroniques*, qui entraînent des souffrances habituelles. S'il en est ainsi, la NATURE donneroit à tous les hommes la faculté de se guérir eux-mêmes.

Quant à la manière d'administrer le *Magnétisme animal*, je crois qu'il n'est pas de circonstances où l'on ne doive en espérer de bons effets; mais lorsque les Malades sont susceptibles de tomber dans l'*état magnétique*, alors il peut être dangereux de s'arrêter trop tôt, parce que le *Magnétisme* tendant à développer le germe des maladies prochaines, un effet commencé & non soutenu peut contrarier la *Nature*, sans ajouter à ses moyens. Le second accident arrivé à *Joly* autorise cette opinion. Au reste, on n'aura pas de meilleurs *indicateurs* sur cela, que les *êtres magnétiques*

eux mêmes ; c'est en les *consultant* qu'on risquera moins de leur nuire, soit en ne les *magnétisant* pas assez, soit en prolongeant trop le temps de leur *crise*.

Une preuve certaine de la guérison radicale d'un Malade qui a passé par l'état magnétique, sera toujours la cessation plus ou moins marquée de l'*empire* du Magnétiseur sur lui.

Plusieurs personnes pratiquant le Magnétisme ont (m'a-t on dit) la faculté de reconnoître au *tact* le SIÈGE & LA CAUSE des maladies. Je ne contrarie point ce fait, qui peut dépendre d'une *sensation* particulière à leur organisation ; mais pour moi je n'ai jamais rien ressenti de semblable, & je ne crois pas qu'il me soit possible d'y arriver, par la raison qu'il peut être facile d'apprendre à raisonner & à observer, mais non point à *sentir*.

La seule *sensation* que j'éprouve en magnétisant, est relative à l'effet que je produis sur un Malade : s'il est susceptible des effets *magnétiques*, je sens une chaleur plus ou moins légère dans la main, & un attrait plus ou moins grand à continuer à *Magnétiser*. Il est des individus sur lesquels je pourrois presque affirmer ne jamais rien produire, tandis que je suis surpris quelquefois de l'effet subit que je produis sur d'autres.

Plus j'ai produit d'effets extraordinaires par le moyen du *Magnétisme animal*, & plus je me suis persuadé qu'il y avoit peu de danget à craindre dans les abus qu'on pourroit en faire.

L'EMPIRE que l'on acquiert sur les individus susceptibles d'entrer dans l'*état magnétique* ne s'exerce absolument que dans les choses qui concernent leur santé & leur bien-être ; passé cela, l'on peut encore faire usage de *son pouvoir* dans des choses innocentes en elles-mêmes ; telles que *faire marcher*, *changer de place*, *danser*, *chanter*, *porter quelque chose d'un endroit à l'autre*, &c. ;

enfin tout ce qu'on se permettroit indifféremment d'exiger d'un être quelconque dans *l'état naturel*. Mais il est des bornes où le pouvoir cesse, & je pourrois presque assurer que ces bornes seront toujours pressenties par les Magnétiseurs. Je questionnois un jour une femme en *état magnétique*, sur l'étendue de l'empire que je pouvois exercer sur elle : je venois (sans même lui parler) de la *forcer*, par plaisanterie, de me donner des coups avec un *chasse mouche* qu'elle tenoit à la main. « Eh » bien, lui dis-je, puisque vous êtes *obligée* de » me battre, moi qui vous fais du bien, il y a à » parier que, si je le voulois absolument, je » pourrois de même faire de vous *tout ce que* » *je voudrois*; vous faire *déshabiller*, par exemple, » &c. . . . . Non pas, Monsieur, me dit-elle, il » n'en seroit pas de même : ce que je viens de » faire ne me paroissoit pas bien, j'y ai résisté long- » temps ; mais comme c'étoit un badinage, à » la fin j'ai cédé, puisque vous *le vouliez absolu-* » *ment* : mais quand à ce que vous venez de dire, » jamais vous ne pourriez me *forcer* à quitter » mes derniers habillemens : mes *souliers*, mon » *bonnet*, tant *qu'il vous plaira*, mais passé » cela, vous n'obtiendriez rien ».

Une fille (c'étoit Catherine Montenecourt) étoit présente à cette conversation, & tout en riant se permettoit de plaisanter & de dire, que dans l'état de *Geneviève* on pourroit pousser les choses *aussi loin qu'on le voudroit*; qu'enfin elle n'étoit nullement persuadée de tout ce que cette femme venoit de dire. J'eus occasion de mettre, *une demi-heure après*, cette même fille dans *l'état magnétique*, & aussi-tôt qu'elle y fut, je lui fis les mêmes questions qu'à *Geneviève*; ses *réponses* furent absolument les *mêmes*. Je lui rappelai ce qu'elle venoit de me dire dans l'état naturel. . . Ah bien, me répondit-elle, *je ne vois pas de même*

à présent. « Mais enfin, lui dis-je, si je voulois » absolument vous faire ôter vos habillemens, » qu'en résulteroit-il ? *Je me réveillerois*, Mon- » sieur, cela *produiroit chez moi le même effet* » *que le coup que je me suis donné dans le côté* » il y a quelques jours, & j'en serois *bien ma-* » *lade* ». J'avois réveillé *Geneviève* pendant cet entretien, & une fois dans l'*état naturel*, elle avoit pris le rôle précédent de *Catherine*. Tous les Malades, témoins de cette double scène, eurent beau l'assurer qu'elle avoit parlé comme elle, rien ne put la persuader.

Viélet, l'écrivain *Viélet*, qui presque toujours, dans l'*état magnétique*, avoit la plume à la main pour écrire des *ordonnanees*, ou bien ses *observations* sur son état, *Viélet*, dis-je, un jour étant dans l'état de *somnambulisme* complet, je lui demandai si je ne serois pas le *maître* de lui faire faire un *blanc seing* que je remplirois après à ma volonté : oui, Monsieur, me répondit-il. — Eh bien, je pourrois donc vous faire faire la donation de tout votre bien, sans que vous en suffiez rien ? — « Cela ne seroit pas possible, Monsieur ; » parce qu'avant de signer je saurois votre inten- » tion, & ma signature alors ne ressembleroit » sûrement pas à celle que je fais ordinairement». — Mais enfin, lui dis-je, dès que ce seroit votre nom, cela suffiroit. — *Si cela devoit suffire, en ce cas vous ne l'auriez pas.* Etonné de son ton affimatif, je continuai. — « Mais enfin, si je *voulois abso-* » *lument* votre signature, il faudroit bien que vous » me la donnassiez, puisque j'ai un *empire absolu* » sur vous ». — Vous ne l'avez que jusqu'à un certain point ; & si vous pouviez exiger de moi une chose pareille, *vous me feriez beaucoup de mal*, *& je m'éveillerois.*

Toutes les questions que j'ai pu faire dans ce genre, m'ont enfin confirmé dans l'idée que la

pratique du *Magnétisme animal* n'est qu'un moyen de plus dans la main *de tous les honnêtes gens* pour faire *le plus de bien* possible, & qu'entre des mains peu délicates, il n'en peut résulter *aucun abus*, soit que dans ce dernier cas on ne puisse parvenir à mettre les Malades *dans une dépendance absolue* de soi, soit que les y mettant on ne puisse les tromper qu'en risquant de *nuire infiniment à leur santé*, sans réussir dans ses vues. C'est ainsi que par la suite on dira peut être une grande injure, en disant d'un homme, *il est bien malheureux, car il ne peut faire du bien à personne.*

Mon dessein n'étant pas par la suite de m'occuper du Magnétisme d'une manière aussi ostensible que je l'ai fait jusqu'à présent, je désire bien ardemment voir tous les *Elèves* de M. *Mesmer* prospérer dans leurs tentatives, pousser plus loin que je n'ai fait, les *expériences magnétiques*, & augmenter en sûreté dans le traitement des maladies.

Il y a encore beaucoup à faire avant d'arriver à la *démonstration* sentie de toutes les propositions de M. *Mesmer*. Mais si par le peu de faits que j'ai rassemblés je pouvois me permettre un conseil sur la manière de procéder, ce seroit de dire à tous les *Magnétiseurs*, que le moyen le plus sûr d'obtenir de *bonnes expériences*, est de *ne jamais chercher à en faire*; de travailler de bon cœur à *guérir*; voilà le seul but qu'on doit avoir; & la NATURE répondra toujours avec usure aux soins qu'on se donnera. Il ne m'est jamais venu dans la tête de vouloir faire appercevoir à mes *somnambules* ce qui se passoit dans la *Lune*, ni de leur faire deviner de leur chaumière de *Busancy* ce qui se faisoit sous les portiques des Rois; j'aimois beaucoups mieux qu'ils se connussent eux-mêmes, & qu'ils m'indiquassent les moyens les plus prompts de les soulager: dès qu'ils en étoient venus à cette parfaite connoissance, j'étois sûr qu'ils étoient en

état de juger ſainement des autres, & j'obtenois chaque jour, ſans m'en douter, des phénomènes qui venoient combler ma ſurpriſe. Il en eſt des *ſomnambules* entre eux, comme de tous tant que nous ſommes dans l'*état naturel.* Mieux l'on ſait ſe juger & s'apprécier ſoi-même, & plus juſte eſt l'opinion qu'on prend des autres. Cette vérité morale eſt phyſiquement prouvée par les *êtres magnétiques*, & l'on ne peut s'y tromper,

Ce n'eſt pas que je croie qu'on ne puiſſe par la ſuite tirer de bien plus grandes lumières que je n'ai fait, des individus *ſomnambuliſtes*; mais je crois pouvoir affirmer que, paſſé une certaine ſphére d'activité, on ne pourra obtenir d'eux aucune *indication* ſatisfaiſante ſur des choſes qui leur ſeront étrangères. C'eſt ainſi qu'on verra peut-être des *êtres magnetiques* indiquer des *ſources*, ſe connoître aux maladies des *animaux*, des *végétaux*, &c... Mais ſi quelqu'un imaginoit pouvoir, à l'aide d'un *ſomnambule*, connoître la *façon de penſer* d'un autre homme, malgré lui, même de ſon ennemi, il ſeroit, je crois, dans l'erreur, & les réponſes qu'il obtiendroit ſeroient analogues à ſa façon de penſer. Je ſens bien que s'il pouvoit en être autrement, la ſûreté particulière y pourroit gagner; mais la *ſûreté publique* en ſouffriroit néceſſairement. Si j'euſſe apperçu dans la découverte de M. *Meſmer* un moyen quelconque de ravir furtivement le moindre ſecret du plus honnête homme du monde, j'avoue que j'euſſe employé tout ce que j'ai de moyens pour en arrêter la publicité, avec la même ardeur que je mets aujourd'hui à la répandre, bien ſûr de l'avantage infini que l'humanité entière en doit retirer, & de la gloire qui en doit réſulter pour ſon Inventeur, auprès de qui je n'ai d'autre mérite que de l'avoir bien *entendu.*



NOTES.

(1. *page* 9.) QUAND je dis que l'*électricité* ne peut être bonne à rien, j'entends feulement que ce mouvement n'ayant aucune analogie parfaite avec aucun corps de la Nature, ne peut agir que comme ftimulant. Les guérifons nombreufes de MM. *le Dru*, *Andri*, *Mauduit*, *Sans*, &c. ne détruifent point cette opinion; leurs fuccès n'ont été complets que fur les *maladies nerveufes*, dont la bafe tient à un organe fi aifé à ébranler, que dans plufieurs maladies de ce genre, le moindre mouvement interne peut rétablir l'*harmonie*. Au refte, je ne fuis pas éloigné de croire que ce *rétabliffement d'équilibre* ne peut même exifter qu'un *certain temps* dans beaucoup de Malades, parce que je ne vois dans l'*électricité artificielle*, qu'un effet *paffager* qui ne laiffe rien après lui pour entretenir & perfectionner le bien qu'il a opéré.

On pourroit comparer l'électricité, dans fes effets, à un *inftrument incifif*, dont on fe ferviroit pour débarraffer une *plaie* des corps étrangers qui nuiroient au rapprochement des *chairs*; ce préliminaire peut être néceffaire, mais fi l'on continuoit de frotter la plaie avec cet inftrument, au lieu d'y appliquer les remèdes fuppuratifs & defficatifs dont elle a befoin, on fent le peu de guérifons complettes qui s'en fuivroient, quoique cependant le premier moyen employé eût été falutaire. C'eft ainfi qu'il faut confidérer l'*électricité*; fans elle je fuis très-sûr qu'on peut guérir toutes les *maladies nerveufes*: je crois auffi que dans beaucoup de cas on peut s'en aider préliminairement, mais il faudra toujours confulter fur cela la NATURE elle-même, manifeftée par des Malades en *crifes magnétiques*, qui fauront *indiquer* d'une manière *affirmative* & *certaine*, le befoin que pourront avoir de ce moyen acceffoire tels ou tels Malades; l'*expérience* apprendra peut-être bientôt que dans certaines *maladies nerveufes*, il feroit auffi abfurde de fe faire *électrifer*, qu'il eft démontré l'être aujourd'hui de fe livrer au fecours de la *médecine ordinaire* dans la plupart des autres maladies.

(2, *pag.* 11.) Je dis que tous les effets produits par le fe-

cours seul de la *volonté*, sont physiques ; mais qu'est-ce que la *volonté* elle-même ? Cette question impénétrable jusqu'à présent aux lumières de la Physique & de la Physiologie, se résoudra peut-être par le secours du *Magnétisme animal.* C'est par lui, & par ses effets prodigieux, que l'on apprendra à connoître l'*énergie* & la puissance du VOULOIR. La découverte du *Magnétisme animal* par M. Mesmer, nous conduiroit-elle à nous éclairer autant sur notre existence spirituelle, que sur notre existence physique ? quelle double reconnoissance nous lui devrions ! Je ne décide rien, mais je me plais à croire qu'il en est du *Matérialisme* à l'égard de l'ame, comme de la *Médecine ordinaire* à l'égard du corps ; l'un peut quelquefois pallier le trouble que cause en nous le désordre de nos passions, comme l'autre peut pallier nos maux physiques ; mais tous deux tendent également à notre destruction. Presque point de *suicide* sans *Matérialisme*, & *peu de morts prématurées* sans *Médecins.* En remontant aux causes premières de notre existence, *Dieu* & la *Nature*, quels avantages moraux & physiques nous en devons retirer !

(3, *pag.* 16.) Je considère *Bléton* comme étant habituellement dans une espèce de *crise magnétique* naturelle ; il ne découvre les sources que par la sensation qu'il éprouve à leur approche, comme s'en est assuré M. *Touvenel* ; dès-lors il lui est impossible de s'y tromper : mais sitôt que son état de *crise* diminue, ses *sensations* analogues diminuent de même, & il rentre dans la classe commune à tous les hommes. Si l'on se sert alors de lui pour découvrir *les sources*, il doit être sujet à se tromper, & c'est ainsi qu'on l'a vu plusieurs fois être en contradiction avec lui-même. La raison en est simple ; c'est qu'on ne peut se faire idée d'une *sensation* qui n'existe plus, encore moins se conduire d'après une *sensation passée.*

La même chose s'observe chez les *Somnambules* qui atteignent au moment de la guérison ; leurs sensations perdent peu à peu leur subtilité, & leurs *indications* sont beaucoup moins sûres que dans l'état de *maladie* parfaite.

J'ai été témoin dans mon *traitement magnétique* d'un fait qui pourra par sa ressemblance ; expliquer la conduite de *Bléton.*

Un paysan de *Carré-l'Etompe*, en Bourgogne, avoit passé par l'état de *crise magnétique* pour arriver à la guérison parfaite d'une

maladie très-grave ; dans le temps de ses *crises* il avoit les *sensations* très-déliées, & tous les Malades avoient une très-grande confiance en lui ; il découvroit parfaitement *la cause du mal*, & apparemment, au moyen de quelques connoissances acquises précédemment, il entendoit assez bien à ordonner des remèdes simples & salutaires. Un jour passant auprès d'un cabaret du village, je demandai la cause de la foule du monde que j'y voyois rassemblé ; on me dit que c'étoient des Malades qui venoient consulter *le Bourguignon.* J'imaginois d'après cela qu'il étoit apparemment *en crise magnétique :* je m'approche ; mais qu'elle est ma surprise de le voir les yeux bien ouverts, *toucher à droite & à gauche* tous ces pauvres gens, & leur ordonner des remèdes à tort & à travers : heureusement j'étois arrivé à temps pour désabuser tout le monde. Je déclare devant tous qu'il ne falloit ajouter aucune foi à ce qu'il avoit pu dire dans cet état ; *que, passé le temps de sa crise*, il étoit aussi ignorant que moi & que tous les autres hommes dans la connoissance des maladies, & je mis mon rusé paysan dans une confusion extrême. Je lui fais les reproches les plus vifs de la tromperie qu'il venoit de faire ; il m'en demande pardon, & m'avoue que, persécuté par beaucoup de monde qui lui venoient demander de leur répéter ce qu'il leur avoit dit dans *sa crise*, il n'avoit pas voulu rester court, d'autant qu'on lui promettoit de le payer pour ses consultations. Voilà comme dans tout, le mensonge est auprès de la vérité.

(4, *pag.* 17.) Voyez aussi les Ouvrages sur l'électricité de M. le Comte *de Lacepede.* Les apperçus de cet estimable Physicien sur la nature & les effets du *fluide électrique*, sont presque tous réalisés par la DÉCOUVERTE de M. *Mesmer.*

(5, *pag.* 18.) Le fumier des animaux & toutes les secrétions *animales* en général, si favorables à la *végétation*, ne produisent cet effet avantageux, qu'en raison des émanations du *fluide animal*, qui s'en dégagent par la *putréfaction.* Cette opération dans le règne végétal est la même que celle du *phosphore* dans le règne minéral.

Pourquoi le *charbon* & la pierre *calcaire* font-ils de si bons *fondans* de toutes les *mines* en général, si ce n'est à cause des émanations du *fluide animal* & *végétal* que ces deux substances con-

tiennent en quantité, & qui, se dégageant par la *combustion*, vont se porter sur les substances métalliques pour en former des *métaux* d'autant plus parfaits, que les *fondans* employés sont plus surchargés de ce qu'on appelle du *phlogistique*, autrement dit, du *fluide universel*.

L'entretien de la *vie* dans les animaux ne s'opérant immédiatement que par le secours du *règne végétal*, médiatement par le secours du *règne minéral*, ne prouve-t-il pas bien encore *un seul agent dans la Nature*? De tous côtés l'on ne voit enfin qu'un passage de mouvement, qui par ses différentes modifications, produit toutes les différences physiques.

(6, *pag.* 28.) Pour se faire une idée juste de l'état de *somnambulisme magnétique*, il faut assimiler cet état, dans le règne animal, à celui de l'aimant dans le règne minéral. Les phénomènes que présente ce dernier, sont analogues à ceux qu'on doit obtenir d'un homme dans l'état magnétique.

M. Mesmer a dit souvent à qui a voulu l'entendre, qu'un homme dans l'état naturel avoit des pôles, un équateur, & étoit aimanté naturellement; que le but du Magnétisme étoit de mettre cet *aimant animal* sur son pivot, & qu'aussitôt l'on reconnoîtroit dans l'homme les mêmes phénomènes que présente une barre de fer aimantée, aussi sur son pivot: l'expérience prouve à la lettre cette assertion.

L'homme dans l'état naturel peut être comparé à une aiguille de boussole qu'on ôteroit de dessus la pointe où elle est en équilibre; si vous la mettez à plat sur une table, elle ne cessera sûrement pas pour cela d'être aimantée; mais tant que vous ne la replacerez pas sur son pivot, elle ne vous donnera aucun signe de direction.

Il est vrai que l'aiman, dans quelques circonstances où vous le placiez, donnera toujours des signes certains de *cohésion*, d'*attraction*, de *répulsion*, avec le fer ou la limaille qu'on lui présentera, tandis que l'homme a besoin (pour ainsi parler) d'être sur son pivot pour présenter ces phénomènes; au reste, l'amitié, l'attrait pour son pays, la sympathie, l'antipathie, &c.... pourroient bien n'être chez nous que le résultat de ces effets physiques, modérés & dirigés par notre moralité. Mais une fois qu'un homme aura été mis par un autre homme dans l'état de somnam-

bulisme magnétique, il ne doit plus avoir de relation qu'avec son magnétiseur, & doit, *à la lettre*, présenter à son égard les mêmes phénomènes que manifeste une aiguille aimantee à l'égard d'une barre de fer quelconque : sans cette similitude d'effet, un homme n'est pas dans l'état complet de somnambulisme magnétique.

Les aimans minéraux, ainsi que l'électricité artificielle, peuvent bien avoir quelque action sur les corps animés, mais ce n'est jamais que comme stimulans ou comme accélérateurs du mouvement propre de ces corps. Leur effet ne doit être que passager, rarement utile, & souvent nuisible, s'ils sont trop forts ou trop multipliés. La raison en est simple, c'est que l'aiman minéral n'ayant aucune analogie directe avec notre systême, ne peut que causer des émotions passagères, sans jamais communiquer son mouvement tonique ; d'où il résulte, dans son application, les mêmes effets & le même danger que j'ai remarqué devoir exister dans le traitement par l'électricité artificielle.

(7, *pag.* 30.) Le rétablissement dans l'état naturel est la plus facile des *opérations magnétiqus*. Pouvant nous considérer, ainsi que je l'ai déjà dit, comme des *machines électriques animales*, parfaites, douées au suprême dégré des propriétés positives & négatives ; la seule difficulté consiste à monter cette machine, & à savoir en faire usage. Mais dès-lors qu'on est arrivé au point de pouvoir *magnétiser en plus* (pour me servir des expressions d'usage), on doit aussitôt pouvoir *magnétiser en moins* : l'un est la suite de l'autre ; c'est la même manivelle qu'on tourne dans un autre sens.

Voyez la note sur la volonté, & réfléchissez sur ce que c'est que la volonté, sur la possibilité de n'en avoir que de bonnes, considérez quels sont tous les accessoires qui peuvent nuire aux bonnes volontés... après quoi vous en conclurez sûrement que c'est presque toujours la faute du Magnétiseur, quand il ne fait aucun bien au magnétisé malade. Abstenez-vous sur-tout de ne jamais faire aucune question à l'être que vous voulez soulager ; les questions font travailler l'imagination, & celle d'un Malade doit toujours être en repos. Il doit vous importer fort peu qu'il sente du froid ou du chaud, qu'il s'endorme, ou qu'il ait des tressaillemens : *voulez* seulement lui faire du bien, & tranquillisez-vous sur les événemens, qui feront toujours d'autant plus heureux, que le motif qui doit les déterminer approchera d'avantage de la

pureté & de la bonté du principe dont il émane néceſſairement.

Ce n'eſt, je le répète, que l'expérience à la main que l'on pourra faire ſentir aux hommes le pouvoir de leur *volonté*, dont les inquiétudes, les chagrins, les maladies, les paſſions déréglées & le malheur enfin, n'ont que trop arrêté & anéanti le reſſort.

(8, *pag.* 30.) J'emploie ſouvent le mot *toucher* comme ſynonyme du mot *magnétiſer*. Lorſqu'il eſt queſtion d'un nouveau Malade, c'eſt toujours ſous cette ſeconde acception qu'il faut l'entendre.

Les procédés en ont été indiqués par M. Meſmer à ſes Élèves d'une manière aſſez préciſe pour n'avoir pas beſoin d'en faire de nouveau l'explication. L'expérience que j'ai acquiſe me confirme dans l'idée que la *tête* & le *plexus ſolaire* ſont les parties du corps humain qui reçoivent avec plus d'efficacité les *émanations magnétiques*. Les yeux ſur-tout m'en paroiſſent plus ſuſceptibles qu'aucun autre organe. C'eſt par un léger frottement ſur les yeux que j'achève *le chargement magnétique*, d'où réſulte le *ſomnambuliſme*; & c'eſt de même par un très-léger frottement ſur ce même organe que j'opère le *déchargement* ſubit, d'où s'enſuit le reveil & l'état naturel.

L'*attouchement immédiat*, ſans preſſion, eſt celui que je préfère; quelquefois cependant il me ſemble que j'augmente par un *petit frottement* l'intenſité de l'*action magnétique*; au reſte, les données bien ſenties, chaque magnétiſeur peut, ſans inconvénient, mettre de légères différences dans ſa manière de procéder.

(9, *pag.* 34.) Il eſt rare qu'une maladie *chronique* ſe guériſſe ſans le paſſage de *criſes* violentes, ſoit *convulſives* ou autrement. Le ſecours qu'on doit attendre du *Magnétiſme animal* alors, eſt d'ôter à un Malade le *ſentiment intime* de ſes ſouffrances, en le mettant dans l'*état magnétique* une demi-heure avant ſes accès; ce dont on peut être toujours le *maître* quand on ſuit les *indications* qu'il vous donne. La fille dont je viens de parler n'avoit pas été totalement remiſe dans l'état de ſanté, ainſi que le récit de *Lehoguais* me l'avoit fait croire; tous ſes accidens étoient bien ceſſés; elle étoit véritablemen engraiſſée & ne ſouffroit plus; mais des révolutions néceſſaires n'arrivoient pas, ou n'arrivoient que foiblement; c'eſt ce qu'il me fut aiſé de ſavoir d'elle-même,

cet automne. La première fois qu'elle vint me trouver, & que je l'eus mise dans l'*état magnétique*, elle me prévint dès-lors, à plus de trois semaines de distance, de la nécessité qu'elle avoit d'être *magnétisée* dans ce temps-là, pour opérer chez elle sa guérison radicale. Le jour indiqué par elle, son service l'empêcha de me venir trouver, & je ne la vis que le lendemain. Sitôt qu'elle fut dans l'*état magnétique*, elle m'apprit que la veille au soir elle avoit commencé à *voir*, & que pendant la nuit cela s'étoit arrêté; elle me dit qu'il étoit malheureux pour elle de n'avoir pas été *touchée* avant son époque, puisqu'alors elle se fût passée heureusement & sans souffrances; au lieu qu'à présent elle alloit souffrir beaucoup pendant plusieurs jours. Au bout d'un quart d'heure, en effet, il lui prit des étouffemens & des convulsions assez fortes, qui durèrent près de deux heures. Dans ses momens de calme, elle m'indiquoit ce qu'il falloit lui faire & lui donner pour appaiser les coliques affreuses qu'elle ressentoit. Pendant quatre jours, soir & matin, elle eut de semblables accès, toujours *pressentis* d'avance par elle, & devenant plus forts & plus longs en approchant du dernier, qui dura depuis huit heures & demie du matin jusqu'à près de deux heures, après lequel elle m'assura n'en devoir plus jamais ressentir de semblables, & qu'elle étoit totalement guérie. M'ayant prévenu ensuite qu'elle éprouveroit des foiblesses les nuits suivantes, je lui en fis passer deux dans l'*état magnétique*. Lorsque je fus sûr enfin qu'il ne lui arriveroit plus de révolutions d'aucune espèce, je la laissai partir. J'ai su depuis que cette fille avoit continué d'être dans un état certain de santé.

J'ajouterai, par rapport à cette Malade, que jamais elle n'a eu *l'idée de ses souffrances*; sachant par elle le moment précis où ses accès devoient lui prendre, j'avois soin de la mettre dans l'*état magnétique* quelque temps auparavant; ensuite je l'amenois ainsi tranquille dans une chambre disposée à la recevoir : ses accès finis, une femme chargée de veiller sur elle me la ramenoit dans la première chambre où elle s'étoit *endormie*, & *je l'y faisois revenir dans l'état naturel*. Les spectacles affreux de *matelas* épars, ou de *chambre de crises*, ne lui ont jamais été présentés, & il lui falloit un effort de confiance pour croire tout ce que l'on pouvoit lui raconter d'elle-même.

(10 *pag.* 90.) Cette cure n'a pas été comprise dans la liste

imprimée *ce printemps dernier* ; & je n'en aurois pas fait mention, sans la priere même du Pasteur estimable qui m'a envoyé ce certificat, de lui-même & dans l'unique vue de rendre hommage à la vérité.

(11, *pag.* 196.) Il m'est arrivé un jour de renvoyer *Catherine Montenecour* chez sa maîtresse dans l'*état magnétique* ; elle fit une lieue & demie sur son *âne*, sans sortir de l'état de *somnambulisme* ; & une fois arrivée, elle mit son âne à l'écurie, fit la commission dont je l'avois chargée auprès de sa maîtresse ; & après s'être assise dans le salon, elle frotta ses yeux & se reveilla. *Je lui avois* DICTÉ *sa conduite en partant*, & deux femmes qui l'accompagnèrent, m'assurèrent qu'elle avoit fait à la lettre tout ce que je lui avois prescrit. Une fois reveillée, son étonnement fut très-grand, comme on peut le croire, de se trouver ainsi transportée chez elle, sans avoir idée du chemin qu'elle avoit fait.

Je cite ce trait extraordinaire aujourd'hui, mais peu important par lui-même, par rapport au *Magnétisme*, pour donner une idée de la PUISSANCE qu'on acquiert sur les *êtres magnétiques* ; on peut *agir* sur eux DE LOIN comme de PRÈS ; mais il est toujours imprudent d'user de ce *pouvoir*, à moins de prendre toutes les précautions que la prudence peut suggérer. La fille dont je viens de parler, par exemple, me dit le lendemain de son voyage (étant dans l'*état magnétique*), qu'elle avoit eu peur de tomber dans le chemin, & que cela lui avoit causé une révolution fâcheuse. Elle n'en avoit pas eu de souvenir *dans l'état naturel* ; mais l'effet contraire à sa santé n'en avoit pas moins résulté. Je regarde donc comme dangereux de magnétiser *de loin*, soit pour faire entrer, rester dans l'*état magnétique*, soit pour en faire sortir à moins d'être bien sûr que rien ne pourra déranger l'effet heureux qu'on veut produire.

Le printemps passé, il n'arriva aucun accident à une femme *éloignée* de moi *d'une lieue*, qui *pendant quatre jours* devenoit par mon ORDRE dans l'état magnétique à l'*heure indiquée*, où un homme de son village arrivoit chez elle pour se faire *toucher* une plaie qu'il avoit à la jambe ; je n'ai pas, j'espère, besoin d'ajouter que pour agir ainsi de *loin*, il faut s'être mis d'avance *en communication* avec l'être sur lequel on veut opérer, & avoir de lui son consentement parfait : si l'on vouloit magnétiser quelqu'un *malgré lui*, l'on

feroit une action *malhonnête* ; & si l'on pouvoit y réussir ; le Magnétisme feroit intolérable.

(12, *pag.* 104.)

MONSIEUR,

» J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une reconnoissance de » l'écrit du sieur Joly ; je le conserverai tout le temps que vous » jugerez à propos, & j'en ferai l'usage qu'il vous plaira m'or- » donner ; je ne puis vous dissimuler combien j'ai été surpris à » la lecture sur ce qu'il explique.

» J'ai l'honneur d'être. . . *Signé* RIGAULT. A Soissons, ce 19 » Décembre 1784 »

A cette lettre étoit joint le certificat ci-après :

Je soussigné, Notaire royal à *Soissons*, reconnois qu'il m'a été cejourd'hui, *deux heures après midi*, remis un paquet *cacheté* en noir, à mon adresse, que l'ayant ouvert il s'est trouvé une lettre du Marquis de Puységur datée du Busancy ledit jour 19, à laquelle étoit joint un écrit sur une demi-feuille de papier de compte, pliée en deux ; la première datée du 18 Novembre 1784, signé *Joly*, la date au-dessous le 18 Novembre 1784, lequel écrit je promets remettre à mondit Seigneur Marquis de Puységur, à sa première réquisition. A Soissons, le dix-neuf Novembre mil sept cent quatre-vingt quatre.

Signé RIGAULT.

(13 ; *pag.* 106.) Ce n'est point une nouveauté qu'a dite M. Mesmer, lorsqu'il a assuré que la *musique* étoit un moyen propre à renforcer l'agent de Nature ; de tout temps l'on a été d'accord sur l'effet que la musique pouvoit produire sur les hommes.

Cet effet est plus ou moins grand, en raison de leur sensibilité, mais tous sont susceptibles de l'éprouver. Il en existe qui avouent n'en avoir jamais ressenti d'émotion : je pourrois presque affirmer que c'est plutôt la faute des Musiciens qu'ils ont entendus, que le défaut de leur organisation : car, enfin, tout être quelconque est sensible à sa manière, & la musique, sur-tout la musique chantée n'est qu'une émanation de sensibilité. *L'amour*, la *ten-*

dresse, la *gaieté*, la *tristesse*, tous les sentimens s'expriment avec des paroles & du *chant*, & ces deux moyens combinés doivent donc nécessairement plaire à tout le monde. Il est hors de doute que nos nerfs sont les organes de nos sensations. La *musique* agit donc sur les *nerfs* immédiatement & unie avec l'agent de la Nature; elle doit lui donner un renforcement qui ne peut être que favorable à l'effet bienfaisant qu'on veut obtenir. C'est ce qui est arrivé à Joly, & ce qui peut-être a contribué à *diviser* ses crises nerveuses en un nombre de périodes bien plus grand qu'il ne l'avoit d'abord pressenti, & lui a laissé la force d'en soutenir la durée. On sentira facilement le risque qu'auroit couru ce jeune homme, si le Mardi; au lieu de quatre accès éparpillés dans la journée, il les eût éprouvés rassemblés en un seul, il est à présumer qu'il y eût succombé, & n'auroit que trop vérifié ses funestes pressentimens. Cet exemple vient bien à l'appui des procédés de M. Mesmer. Les instrumens dont il joue prouvent assez les secours qu'il a senti pouvoir tirer de la Musique; & le choix de son instrument prouve de même ses réflexions profondes. En effet, l'*harmonica* peut être considérée comme le rassemblement de petits plateaux électriques dont le mouvement accumulé se manifeste par le son, lequel, combiné avec le mouvement animal, doit produire un Magnétisme très-efficace. Ce ne sera pas dans le tumulte des Baquets nombreux de grandes villes, que l'on pourra tirer des secours bien avantageux de la Musique. La plupart des Malades, accoutumés à en entendre, ne l'écouteront qu'avec indifférence ou ennui. Le luxe des meilleures choses nuit au bonheur de les sentir & de les apprécier; mais je suis cependant assuré que dans tout état, un être assez malade pour ne pouvoir jouir ni des spectacles ni des agrémens de la société, sera susceptible encore d'être ému par une musique analogue à son caractère, à plus forte raison, lorsque cet être sera dans un état de spasme ou de convulsion, qui, rendant passives toutes ses dispositions morales, n'en rendra son organisation physique que plus propre à être remuée par l'agent de la Nature.

(14, *pag.* 116.)

De Dormans, *ce* 18 *Décembre* 1784.

MONSIEUR,

» J'ai été aussi surpris qu'honoré de votre lettre datée du 13 Décembre; apparemment que mon fils ne savoit pas bien votre adresse lors de ma réponse à celle du 28 Novembre.

Non, Monsieur, je ne puis exprimer ma reconnoissance de toutes vos bontés, je ne pouvois rien désirer de plus satisfaisant que de revoir mon fils, non seulement guéri de sa surdité & de ses hernies, mais même d'avoir échappé à une maladie que le Magnétisme seul ne pouvoit faire avorter: il est arrivé chez moi dans la santé la plus parfaite, & il est actuellement dans un empoint à ne le pas reconnoître.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien ne pas borner là vos bontés pour un jeune homme pour qui il paroît que vous prenez tant de part. Si la guerre a lieu, comme il y a toute apparence, & que vous fassiez quelques campagnes, vous pourriez lui faire avoir quelque emploi qui pût l'exempter de la Milice, puisque le bienfaisant Magnétisme lui a retiré les raisons qu'il avoit à alléguer pour n'y pas être sujet. *Signé*, JOLY pere ».

(15, pag. 117.) Au défaut de M. Mesmer, le meilleur moyen à prendre pour obtenir de bonnes expériences à Paris, seroit, je crois, de choisir parmi ses Elèves deux hommes prudens & sages, portés par inclination & affection particulières à soulager l'humanité, & assez indépendans des circonstances environnantes, pour pouvoir se livrer sans réserve à la pratique du *Magnétisme animal*. Qu'alors il soit établi deux traitemens particuliers, séparés entièrement l'un de l'autre, dont chacun des deux Elèves ait la direction entière & exclusive; que l'on n'admette que de nouveaux Malades, & que le nombre n'excède pas vingt-cinq dans chaque traitement. Ces établissemens formés, qu'aucun Magnétiseur ne se permette d'y venir opérer, à moins que le chef du traitement n'y consente, & même ne l'en prie instamment; car ce n'est qu'autant que les *émanations magnétiques* partiront d'une unité de principe & d'intention, qu'on doit s'attendre à des effets constans

& toujours heureux. Il faut non seulement que l'aide d'un Magnétiseur se mette en harmonie physique avec le chef, par l'attouchement, mais il faut encore qu'il règne entre eux une harmonie morale & intérieure : les gestes extérieurs ne produiroient rien, si les intentions n'étoient pas d'accord entre elles. C'est ainsi qu'il faudroit, pour ainsi dire, que tous les aides magnétiseurs ne se regardassent que comme des conducteurs passifs du chef, & que tel qui auroit dirigé en maître un traitement pendant long temps, se soumît volontairemeet à n'être que secondaire chez un autre : je ne crois pas que sans cet accord on puisse jamais parvenir à de bons résultats.

M. Mesmer a dit tout cela ; mais quel moyen surnaturel il lui auroit fallu pour contenir trois cents Elèves, la plupart doutant encore de sa doctrine ! Que de contrariétés & de peines il a dû essuyer de la multiplicité d'opinions en opposition avec la sienne ! & combien le tribut de reconnoissance que nous lui devons, doit être mêlé de regrets d'avoir été sans l'entendre si long-temps.

Mon frère, chez moi, vouloit bien n'être que conducteur, ainsi que je viens de le dire : aussi faisoit-il le même bien & opéroit-il les mêmes effets que moi sur mes Malades : si je me trouvois chez lui, nous changerions de rôle, & les mêmes résultats, j'espère, s'en suivroient.

Lorsqu'il vouloit traiter les Malades à mon baquet, il venoit m'en prévenir ; si cela me convenoit, je lui touchois les pouces pendant quelques instans : étant ainsi en harmonie avec moi, j'étois sûr que mes Malades n'y appercevoient aucune différence. S'il arrivoit que ni mon frère ni moi ne pussions aller soigner un Malade dans l'état magnétique, qui pourtant avoit besoin de soins, il me suffisoit alors de toucher le premier venu, des dispositions duquel j'étois sûr, & ce dernier, sans même avoir besoin de parler au Malade, pouvoit s'en approcher, le toucher, & même s'en faire suivre, pour l'amener chez moi dans l'état de somnambulisme, aussi facilement que j'eusse pu le faire moi-même

(16, *pag.* 121.) M. Mesmer dit dans une de ses propositions, que le Magnétisme animal présentera les mêmes phénomènes que ceux qui s'observent dans l'électricité. Rien n'est plus vrai ; l'attraction, la répulsion, la communication par la chaîne, chargement & déchargement à volonté ; tous ces différens effets sont

aussi aisés à produire par le Magnétisme animal que par l'électricité. Si-tôt qu'un être buelconque est reconnu susceptible de devenir somnambule magnétique, ou peut défier hardiment les gens les plus incrédules, en les rendant témoins de ces différens phénomènes. De bander les yeux à un être magnétique, ne nuit en rien au succès des expériences, & l'on ne doit jamais s'y refuser pour affermir la croyance de ceux qu'on veut persuader.

Plusieurs personnes m'ont demandé à quel signe on peut reconnoître quand un Malade est dans l'état de somnambulisme magnétique; rien n'est plus ai.é que de s'en appercevoir: il ne doit d'abord avoir d'analogie avec aucun autre que celui qui l'a magnétisé, il ne doit répondre & n'obéir qu'à lui: l'approche de tout être animé, hormis le magnétiseur, doit lui être insupportable. Mais veut-on faire une expérience plus convaincante pour soi & pour les autres? placez votre être magnétique dans un coin de la chambre, & bandez-lui même les yeux, si vous voulez, il ne doit répondre qu'à vous. Comme je l'ai dit plus haut, faites le questionner par une autre personne, s'il est bien dans l'état magnétique, il ne doit pas l'entendre; alors touchez seulement du bout du doigt la personne qui le questionne, il l'entendra sur le champ, & ne l'entendra plus, si-tôt que vous aurez retiré votre doigt. Il n'y a pas un des Malades cités dans ces Mémoires, que je n'eusse été dans le cas de soumettre, tant qu'on l'auroit voulu, à cette expérience, & toujours avec le même succès: plus un être est malade, plus sa dépendance est absolue à l'égard de son Magnétiseur; & à mesure qu'il guérit, elle diminue, jusqu'à ce qu'enfin il entre en relation avec tout le monde.

ETAT des papiers qui attestent la guérison de différentes maladies par le moyen du Magnétisme animal, déposés ès mains de Me. Rigault, Notaire royal à Soissons, par M. le Marquis de Puységur, Seigneur, Vicomte de Busancy, & dont il est fait mention dans cet Ouvrage.

1°. Certificat de la première guérison du sieur Joly.

2°. Lettre de Belmont du 28 Août 1784.

3°. Autre *idem*, du 10 Septembre 1784.

4°. Certificat de M. Cafisch, Prieur-Curé d'Espiés.

5°. Consultation pour Viélet, *signé* Du Chasnoy.

6°. Autre *idem*, *signé* Jumilther.

7°. Autre *idem*, *signé* Dinot.

8°. Autre *idem*, *signé* Petit de Soissons.

9° Certificat de M. Mosnier, Doyen de Bercy.

10°. Certificat de M. Dru, Chirurgien.

11°. Ecrit du sieur Joly, du 16 Octobre 1784.

12°. Ecrit du même, du 18 Novembre 1784.

13°. Ecrit du même, sur deux feuilles, du 22 Novembre 1784.

14°. Ecrit du sieur Joly; sur deux feuilles, du 23 Novembre 1784.

Idem, sur le revers, un écrit du même jour à cinq heures du soir.

15°. Ecrit du sieur Viélet, sur lequel sont ces mots *Je suis guéri*, &c., daté du 30 Novembre 1784.

16°. Certificat de Mademoiselle Mignot, du 4 Décembre 1784.

17°. Certificat de M. Rougeaux, Prieur-Curé de Verdilly, & des autres Habitans, du 20 Novembre 1784.

Tous lesquels papiers je promets remettre à mondit sieur Marquis de Puységur, à sa première réquisition. A Soissons, cejourd'hui quatre Décembre, mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Signé, RIGAULT.

18°. Autre certificat dudit sieur Rougeaux, Curé, du 2 Decembre 1784.

Cette dernière pièce m'a été aussi déposée, que je promets rendre comme ci-dessus, à la première réquisition de mondit Seigneur Marquis de Puységur, lesdits jour & an.

Signé, RIGAULT.



SUPPLÉMENT.

M

Pendant l'impreſſion de mon Ouvrage, il s'eſt paſſé un événement qui me paroît de nature à vous intéreſſer. Je vais vous en faire d'abord le récit avec la dernière fidélité; après quoi je vous ferai obſerver les conſéquences qui en réſultent.

Le haſard a voulu que *Victor*, le premier Malade dont il eſt queſtion dans ces Mémoires, vînt à Paris pour y conduire un de ſes frères. Il me vient trouver, me dit le ſujet de ſon voyage, & m'annonce qu'il repart le lendemain. L'ayant queſtionné ſur ſa ſanté, il m'apprend que huit à dix jours avant ſon départ de Buſancy, il avoit fait une chute violente; que depuis, il ſouffroit conſidérablement de la tête; & que tous les ſoirs il ſe ſentoit des mouvemens de fièvre. Son indiſpoſition m'engage à le faire reſter, eſpérant, à l'aide du Magnétiſme, pouvoir le guérir promptement.

Je le mets dès le ſoir même dans l'état magnétique, c'étoit Vendredi 21 Janvier. La fatigue de ſon voyage l'empêchoit, me diſoit-il, de bien connoître ſon état; il apperçut cependant que ſon mal de tête ne ſe paſſeroit pas ſans ſaigner du nez & de la bouche; ce qui, me dit-il, ne lui étoit jamais arrivé.

Le lendemain, étant plus repoſé, il me dit, dans l'état magnétique, qu'il falloit qu'il fût ſaigné du bras gauche, que c'étoit abſolument néceſſaire.

Revenu dans l'état naturel, l'idée de la ſaignée

l'effrayoit, parce que, disoit-il, il ne l'avoit jamais été qu'une fois dans sa vie, étant encore bien jeune.

Si-tôt que je le remettois dans l'état magnétique, dirigé alors par son seul instinct, il me reparloit de la saignée, & finalement il m'indiqua le jour & l'heure où je devois appeler le Chirurgien; ce fut le Mardi 25, entre onze heures & midi.

Une fois la saignée faite au bras gauche, la tête, du même côté, ne lui faisoit plus de mal; mais il continuoit à sentir du mal au côté droit. Je le mis le soir dans l'état magnétique, & j'appris alors de lui, que le reste de son mal se dissiperoit de lui-même par un écoulement de sang & d'eau, qui sortiroit par la bouche; il m'en indiqua le moment pour la nuit du 26 au 27, ce qui effectivement a eu lieu, comme je m'en suis assuré le matin du 27.

Je le croyois totalement guéri; & pour m'en assurer, je le mis dans l'état magnétique; c'étoit le Jeudi matin 27 : mais alors il m'apprit qu'il lui restoit encore du sang dans la tête, & que c'étoit par le nez qu'il devoit en être débarrassé, il m'indiqua le Samedi suivant 29 pour l'accomplissement de cette pressensation.

Pendant tout ce temps, j'avois invité secrétement plusieurs personnes à venir voir mon somnambule. Je l'avois mené deux fois chez M. Mesmer. Les différentes expériences auxquelles on le soumettoit, servoient à l'affermissement de la croyance, sans nuire à sa santé, vu que tout se faisoit de bonne foi & de mon plein consentement. Je regardois déjà sa guérison comme certaine, & mon intention n'étoit sûrement pas d'y donner aucune publicité.

Mais le Jeudi soir, me trouvant à souper avec très-peu de monde chez Madame de***, à qui

j'avois fait part plusieurs fois de quelques faits passés dans ma terre, & qui m'avoit témoigné le desir le plus grand d'être témoin d'une expérience, la conversation se porta sur le Magnétisme. Je suis sûre de votre bonne foi, me dit Madame de*** ; mais ce que vous me contez est si difficile à croire, que jusqu'à ce que j'aye vu par moi-même une partie de toutes ces merveilles-là, je penserai que vous vous abusez, que vous vous trompez vous-même. Réfléchissant alors que j'avois sous la main une occasion toute naturelle de satisfaire Madame de***, je l'assurai que j'étois dans le cas de lui montrer, dès le soir même, la preuve de toutes mes assertions : elle y consent. Je vais chercher *Victor*, & le lui amène dans l'*état magnétique*. Depuis onze heures du soir jusqu'à une heure du matin, je lui fis voir & exécuter elle-même toutes les expériences magnétiques dont je l'avois souvent entretenue. Madame la Marquise de*** put se convaincre aussi par elle-même de tous ces effets.

A l'égard de M. le Marquis de**, qui voulut aussi répéter les mêmes expériences, je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que le doute extrême où il étoit, apportoit une telle incertitude dans ses volontés & ses mouvemens, que le sujet magnétique n'éprouvoit que des contradictions sans aucune détermination positive : après avoir essayé plusieurs fois sans succès, il me dit avec un ménagement affecté, qu'apparamment il n'étoit pas propre à répéter les expériences magnétiques. Je fis mon possible pour lui inspirer une confiance dans ses moyens. Croyez pour un moment, lui disois-je, la chose possible, & agissez avec l'envie de vous en persuader ; je ne vous demande ensuite qu'une volonté constante, point de geste, & vous verrez que cet être magnétique, totalement passif, répondra sans balancer à toutes vos

indications ; hormis tout ce qui blesseroit sa conscience & la vôtre, il ne doit se refuser à rien. M. de** se refusoit à répéter les expériences ; je l'en presse de nouveau, en lui indiquant de mon mieux les moyens de réussir : il cède, & ses seconds essais ne le satisfont pas davantage. J'en suis bien fâché, lui dis-je, mais c'est votre faute : ces Dames pendant plus d'une heure avoient réussi dans presque toutes leurs expériences, un peu plus de confiance en moi vous eût fait obtenir les mêmes résultats.

Quoi qu'il en soit, il me sembla que l'opinion de M. de*** avoit apporté des doutes dans l'esprit de ces Dames ; elles crurent s'être fait illusion elles-mêmes, & le rôle que je jouois devenoit des plus désagréables. Mgr. le Duc ** étoit témoin de cette scène ; & en changeant d'opinion sur mon compte, je devenois un homme méprisable, venu pour suborner la crédulité du plus honnête homme du monde. La délicatesse ne connoit pas de milieu, & tromper la bonne foi, de quelque côté qu'on l'envisage, est toujours une indigne action dout on ne devoit pas me croire capable. J'avois l'ame ulcérée, & sentant trop tard mon inconséquence, je m'en allai, après avoir mis mon somnambule dans l'état naturel.

On lui avoit fait des questions sur l'époque de sa guérison totale, auxquelles il avoit répondu, que le *Samedi suivant* elle s'opéreroit par un dernier saignement de nez, & que ce ne seroit que le lendemain qu'il en pourroit assigner *l'heure.*

Madame de ***, avant de sortir, me dit que peut-être ce seroit encore la *nuit* que s'opéreroit cette prédiction. Je sentis vivement cette ironie ; mais sans le faire paroître, je lui répondis que j'aurois l'honneur de l'en instruire le lendemain matin.

En effet, le lendemain Vendredi 28, j'écrivis à Madame de *** un billet, dont je n'ai pas con-

servé de copie, dans lequel je lui mandois que Victor qu'elle avoit vu la veille, assuroit que le lendemain *Samedi*, entre *midi* & *une heure*, sa guérison auroit lieu; qu'il *saigneroit du nez*, *de la narine droite* seulement, sans qu'une goutte de sang sortît par la narinne gauche; & qu'aussi-tôt cet écoulement de nez fini, il cracheroit encore un peu de sang & d'eau; que si elle désiroit être témoin de ce fait, je lui menerois le lendemain mon malade. Sa réponse verbale fut de le lui mener à l'heure indiquée.

Le *Samedi*, je me rendis à onze heures & demie au rendez-vous donné la veille. Victor arriva un moment après : il me fut aisé de voir, à l'air dont on me recevoit, que l'on n'avoit nulle confiance en moi. Ma position étoit très-embarrassante, mais je m'étois trop avancé pour pouvoir reculer; d'ailleurs sûr comme je l'étois, de l'accomplissement de la prédiction, je devois m'attendre qu'à un fait de cette espèce on n'auroit plus de doute à m'opposer.

Je mets donc *Victor* dans l'état magnétique, & j'attends en silence l'événement annoncé. Lui-même alors répète qu'à midi & demi son saignement de nez aura lieu. Le froid le plus glacial étoit dans tous les maintiens, & à moins de me dire en face que j'étois un charlatan, on ne pouvoit pas garder un silence plus mortifiant pour moi.

Je souffrois tout ce qu'on peut dire. Neanmoins je demande à Madame de *** quelles sont les objections qu'elle pourra faire après l'événement, afin de les lever, s'il est possible, d'avance; je lui dis que s'il y a dans la maison un Chirurgien, je consens que mon Malade soit visité. Madame de*** m'indique M..... & la visite a lieu; le Chirurgien dit d'abord qu'il apperçoit de la *pommade dans le nez*; un moment après il en tire un peu d'ordure, qu'il dit être un corps graisseux; j'étois

sur les épines d'une enquête aussi injurieuse, au point de ne pouvoir pas même rire de pitié de la décision du Docteur. Je force mon Malade à tout supporter ; on lui fait ouvrir la bouche, & enfin, à l'exception *du corps graisseux*, on ne découvre rien.

A midi & demi enfin, *Victor* annonce que le sang va sortir ; je le fais se coucher par terre ; on apporte une assiette, & après de très-légers efforts, *le sang* sort par la narine indiquée : j'entends dire autour de moi que ce sang est d'une singulière nature ; que pour un abcès rendu, sa couleur étoit bien pure. Le Docteur appuie cette opinion, & moi je réponds, que je ne sais pas comment le sang devroit être, que probablement il ne peut être autrement qu'il n'est, puisque c'est la nature seule qui s'en débarrasse.

Après le saignement de nez, les crachats mêlés de sang arrivent en petite quantité, comme le Malade l'avoit annoncé, & la prédiction a enfin son plein effet. De midi & demi à une heure tout s'étoit terminé.

Il sembleroit qu'après un tel fait il n'y avoit plus qu'à chercher la cause qui l'avoit produit, & que sa réalité étoit bien constatée : mais point du tout ; je vois régner la même méfiance, on met l'éloignement le plus grand à me questionner ; enfin je demeure confondu de l'air embarrassé & peu satisfait de tous les témoins de cette scène. Peu à peu le salon se vuide ; Madame de *** occupée d'un dessin, ne me dit pas un mot, jette à peine les yeux sur moi ; on eût dit enfin que je lui inspirois la pitié la plus grande. Je me disposois à me retirer avec toute la confusion apparente d'un Joueur de gobelets mal-adroit qui a manqué ses tours, quand Madame de *** me dit que Victor, qui étoit toujours resté dans l'*état magnétique*, lui avoit demandé un entretien secret.

Je

Je me retire dans l'autre chambre, & je n'eusse jamais rien su de cette conversation, sans l'accident nouveau de Victor, dont je vais faire le détail.

M. de ***, le même qui avoit si peu réussi dans les expériences de curiosité du Jeudi, me demanda aussi un entretien secret avec Victor : j'y consentis d'autant plus volontiers, que la vérité qui me guidoit ne me laissoit rien craindre de toutes ces particularités. Cette seconde conversation fut plus longue ; & une fois terminée, je reveillai Victor, & sortis de la chambre sans avoir aucun frais de complimens à faire, car on eut, pour ainsi dire, l'air de ne pas s'en appercevoir. Il me semble cependant que comme simple tour de gibecière, celui que j'avois fait étoit de nature à mériter un petit applaudissement.

Quoi qu'il en soit, mon homme étoit guéri, & c'étoit pour moi l'intérêt principal ; je ne le revis pas de la journée : le lendemain, Dimanche, lui ayant donné permission de courir dans Paris, je ne le revis pas non plus. Il devoit partir le Lundi ; je le demandai inutilement toute la matinée pour lui donner mes lettres, mes gens me dirent qu'on ne l'avoit pas vu depuis la veille, que peut-être il s'étoit enivré, & n'avoit pu rejoindre la maison ; j'en étois fort inquiet. Enfin à quatre heures après midi je le retrouve en rentrant. Mais loin de voir Victor dans l'état de santé où je me le figurois, je vois un homme abattu, ne pouvant à peine parler, & tremblant de tous ses membres. Je le questionne sans pouvoir en rien tirer de satisfaisant, & j'en conclus qu'apparemment il est ivre : il me répond aux reproches que je lui fais, que le mal qu'il éprouve ne lui vient pas d'avoir bu ; que son état est affreux, & que depuis le matin il souffre horriblement de tout son corps.

Je l'amène dans une chambre particulière, où

je le magnétiſe , eſpérant , s'il eſt malade , m'éclaircir par lui-même de la vérité. Auſſi-tôt qu'il eſt dans l'état magnétique, il mapprend que depuis le matin dix heures tous ſes ſens étoient dans un mouvement violent ; que ſi je n'ai pas pitié de lui, il ne peut revenir de l'état où il eſt, qu'il n'a plus ſa tête, qu'enfin depuis le matin il avoit couru tout Paris comme un fou, en pleurant & ſe déſeſpérant. Quelle eſt la cauſe, lui demandai-je, de cet état horrible ? Vous en êtes cauſe en partie, me répondit il ; que ne me metiez vous dans la ſituation où je ſuis, en ſortant de chez Madame de***, je vous aurois tout conté, & vous euſſiez pu alors m'éviter les ſouffances qu'il faut que j'endure à préſent. Explique-toi, Victor, que veux-tu dire ? Vous ſavez bien les converſations què j'ai eues en particulier : comment n'avez-vous pas été curieux de ſavoir ce qui s'étoit paſſé ? — Je n'ai pas cru devoir m'en informer-— Pourquoi cela ? me répliqua-t-il, vous ſavez bien que lorſqu'il y a des ſecrets je ne vous les dis pas, mais quand on m'a fait du mal il faut que je vous le diſe. — De quel mal veux-tu parler ? — Je me ſuis déſolé toute la journée ; parce que je ne ſavois pas d'où venoient mes ſouffrances, mais à préſent j'en vois la cauſe: Madame de***, ni perſonne de chez elle n'ont cru véritable ce qui m'eſt arrivé. Enfin il me raconta alors que dans les deux converſations particulières que l'on avoit eues avec lui, on l'avoit ſoupçonné de mentir, de s'être fait ſaigner exprès du nez ; qu'on avoit voulu lui faire ouvrir les yeux, qu'on avoit employé pour cela toute ſorte de moyens, qu'il avoit eu beau aſſurer que dans l'état où il étoit il ne pouvoit mentir, que rien n'étoit plus vrai que ſon cœur & ſes paroles, qu'on n'en avoit rien cru, & qu'on l'avoit quitté en lui diſant qu'il étoit bien malin, & beaucoup de choſes de cette nature ; qu'enfin tout le tourment qu'on lui avoit fait eſſu-

yer étoit la seule cause de l'état où je le voyois.

En m'instruisant de ce qu'il ressentoit, il me donnoit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il ne me laissoit rien entrevoir des moyens de le soulager, ni du terme de ses souffrances. Je voulus qu'il se couchât ; mais une fois dans son lit, il m'assura que cette position lui étoit pénible, que si je voulois lui permettre de passer la nuit sur un fauteuil dans ma chambre, il y seroit mieux, & souffriroit moins, qu'éloigné de moi. J'y répugnois un peu ; je craignois qu'il ne fût devenu fou, & qu'il ne me reveillât d'une manière fâcheuse : néanmoins, enhardi par plusieurs faits précédens, je lui laissai passer la nuit dans ma chambre, & je ne fus pas réveillé.

Le lendemain Mardi, 1er. Février, il me dit qu'il n'avoit pas reposé de la nuit ; qu'il s'étoit promené plusieurs fois dans la chambre ; que ses sens cependant n'étoient pas si troublés que la veille. Je lui demandai s'il vouloit ouvrir les yeux ; il me dit qu'aussi-tôt qu'il les ouvriroit, je le verrois dans un tremblement universel, & que, pour peu que je le laissasse ainsi, tout le bien que la nuit avoit opéré se réduiroit à rien ; que ce qui pouvoit lui être le plus favorable étoit de toujours rester en crise. Le nom des personnes qui l'avoient tourmenté lui revenoit sans cesse, & il se désoloit d'avoir été entre leurs mains.

A dix heurs je lui ouvris les yeux, & l'état où je le vis tout à coup m'effraya singulièrement ; tous ses membres trembloient si fort, que voulant prendre un verre d'eau, il le répandit sans pouvoir l'approcher de ses lèvres ; il vouloit savoir la cause de l'état affreux où il se voyoit, & je ne pouvois lui rien dire de satisfaisant. Pour obéir à ses indications, je le magnétisai sur le champ, & peu à peu son corps reprit son assiette ordinaire ; il me dit ensuite de ne pas l'éveiller avant le lendemain matin.

Dans le courant de la journée il pressentit sa guérison, & put me tranquilliser. Dans quatre jours, me dit-il, si je ne sors pas de votre chambre, je serai guéri : cela m'avance beaucoup de rester long-temps dans l'état où je suis. Il passa la nuit de même que la précédente sur un fauteuil, sans vouloir se coucher.

Le lendemain main, Mercredi 2, il me confirma le bon effet de la nuit passée ainsi, il me dit de ne le tenir éveillé qu'une demi heure, & de le remettre en crise ensuite ; qu'aussi-tôt qu'il ouvriroit les yeux il verroit tout tourner autour de lui, & que quand ce singulier effet cesseroit, les tremblemens lui prendroient.

A dix heures & demie je l'éveillai ; ce qu'il avoit annoncé lui-même arriva ; il s'en étonnoit, & se chagrinoit de nouveau : heureusement je pouvois alors le tranquilliser, en lui annonçant que dans peu il seroit bien rétabli.

Au bout d'une demi-heure le tournoiement cessa, & les tremblemens lui prirent ; je le mis alors en crise, & la tranquillité succéda. Il me dit, comme la veille, de le laisser jusqu'au lendemain dans cet état.

Dans le courant de la journée il augmenta beaucoup ma tranquillité, en me disant qu'il pressentoit que sa guérison s'avançoit beaucoup, & qu'encore une nuit passée dans ma chambre finiroit sa maladie, dont il seroit débarassé le lendemain.

Il avoit eu la fièvre la veille ; il me dit qu'il l'auroit encore très-forte à trois heures après-midi ; ce qui a eu lieu véritablement.

Dans une autre conversation, il me dit qu'il croyoit que passé le lendemain il seroit si bien portant, que je ne pourrois plus le mettre en crise. Ce n'est donc pas, lui dis je, les contradictions qu'on vous a fait éprouver qui ont causé cette maladie, puisqu'elle étoit nécessaire à votre parfait établissement.

Si fait, me répondit-il, elles ont avancé en moi une maladie que je n'aurois eue que cet automne; jusque-là, quoique je me fusse bien porté j'aurois toujours été sujet à tomber en crise, au lieu qu'à présent je pourrai faire la chaîne avec vos Malades, aller à l'arbre; enfin ni vous, Monsieur, ni d'autres, n'aurez le pouvoir de m'endormir. En ce cas, lui dis je, bien loin d'être fâché de ce qui vous est arrivé, j'en suis charmé, puisque la fin en devient si heureuse. C'est un hasard, me répartit il, que cela se passe ainsi; car si je fusse parti le Lundi, comme vous me l'aviez ordonné, mon mal m'eût pris dans le chemin, & je ferois sûrement mort, ou devenu fou: on eût dit que le Magnétisme en étoit la cause, & cependant ce n'eut été, Monsieur, que votre faute. — C'est une instruction pour l'avenir: je ne ferai surement plus une pareille école. — Il est malheureux pour moi d'être votre sujet d'expérience; j'ai commencé chez vous le Magnétisme & je le finis; mais, réprend il, ne pensons plus à tout cela, je vais bien me porter, & mieux que jamais je n'ai fait; vous serez content & moi aussi, vous verrez demain si je ne vous dis pas vrai.

En rentrant le soir à minuit, je vois Victor debout dans ma chambre & les yeux ouverts: je m'en étonne; un de mes gens me dit qu'il s'étoit réveillé tout seul il y avoit un quart d'heure; il voyoit tout tourner comme le matin, & un moment après les tremblemens lui reprirent; ce qui m'obligea de le remettre en crise.

Si tôt qu'il fut dans l'état magnétique, il me dit; — Savez-vous Monsieur pourquoi je me suis réveillé tout seul? — Non. — C'est que c'est un adieu que je fais au Magnétisme; cela ne m'étoit jamais arrivé jusqu'à présent; mais comme je vais être bien guéri demain, & que je ne tomberai plus en en crise, ma susceptibilité se perd peu. — Voulez-

vous aller vous coucher cette nuit ? — Non pas, à moins que ce ne soit dans votre chambre, parce que je me réveillerai encore une fois tout seul, & il faudra que vous me remettiez comme je suis. A une heure & demie, en effet il se réveilla; après les mêmes symptômes que ci-dessus je le remis dans l'état magnétique, & ayant fait apporter des matelas, je le fis se déshabiller & se coucher.

Il reposa fort bien toute la nuit.

Le lendemain il étoit fort gai. A une heure après midi, me dit-il, il n'y aura plus de Magnétisme pour Victor; vous vous fatigueriez bien inutilement à vouloir me mettre en crise, vous n'en pourrez venir à bout.

Je le réveillai pourtant à dix heures, & j'observai chez lui les mêmes effets que la veille. Lorsque je voulus le remettre en crise j'eus déjà plus de peine que de coutume; mais j'y parvins cependant complétement.

Quand il fut dans cet état, il me répéta qu'à une heure il seroit guéri; que j'y fusse ou que je n'y fusse pas, il se réveilleroit tout seul, pour ne plus s'endormir de cette manière : il n'avoit pas voulu manger depuis Lundi, de légers bouillons & de l'eau fraiche avoient été sa nourriture. Il me demanda une soupe, m'avertit qu'à son réveil il auroit grand appétit, & qu'il falloit l'empêcher de trop manger, parce que cela lui feroit mal.

Toute la matinée, il fut d'une gaieté singulière, & comptoit les heures & les instans; à mesure qu'il avoit avancé de l'époque de sa guérison, ses relations s'étoient étendues : le matin du Jeudi il entendoit tout le bruit de la rue.

Enfin, à une heure moins quelques minutes, quoique je m'attendisse à son réveil, je fus surpris du bruit que j'entendis, c'étoit Victor, qui, comme un éclair, s'élance de de son fauteuil, & les yeux bien ouverts ne fait qu'un saut jusqu'à la

fenêtre. Le plus grand étonnement ſuccède enſuite à ſon tranſport, & s'approchant d'une glace, il demeure ſtupéfait de la longueur de ſa barbe. Je lui demande s'il ne ſe reſſouvient pas de ce qui lui eſt arrivé, de ſes différents réveils où il s'étoit vu tremblant. Il me répond qu'il n'a ſouvenir de rien de ce qui lui eſt arrivé depuis dix heures du matin du Lundi, qu'il eſt ſorti d'un cabaret; qu'il ne ſait comment, ni qui l'a ramené à la maiſon. J'ai beau le remettre ſur la voie, lui répéter ce qu'il m'avoit dit dans ſes momens de réveil, il n'avoit idée de rien.

Sans la longueur de ſa barbe, il n'auroit jamais pu croire qu'il y avoit quatre jours qu'il n'avoit pour ainſi dire pas vécu.

Son premier étonnement paſſé, il me demande la permiſſion d'aller manger: j'eus ſoin de lui ordonner le régime pour toute la journée.

L'après dîné, ſans lui rien dire, je le fis venir pour eſſayer ſi effectivement je ne pourrois plus lui faire éprouver les effets du Magnétiſme; il étoit ſi accoutumé à tomber en criſe, que je ne pouvois me flatter de la vérité de ſa prédiction; mais au bout d'un quart d'heure de joie pour moi, & d'ennui pour lui, je le vois les yeux bien ouverts, & fort ſurpris lui-même de ne rien reſſentir. Ma ſatisfaction étoit extrême. J'ai encore eſſayé le ſoir, ſans plus de ſuccès, ou, pour mieux dire c'en étoit un véritable que de ne rien produire ſur lui.

Aujourd'hui, Vendredi 4, j'ai tenté tout auſſi vainement mon pouvoir magnétique, & à midi je l'ai fait repartir pour Buſancy, avec une ſanté auſſi parfaite que je pourrois la déſirer à moi-même.

Cet événement vous fournira, M., pluſieurs conſéquences que vous ferez tourner à votre profit perſonnel, & à celui de la *ſcience magnétique*.

Vous avez pu voir par mon récit, que l'effet du

Magnétiſme eſt d'être toujours *agiſſant* ſur un individu malade, ou qui porte le germe prochain d'une maladie ; effet qui ceſſe avec le rétabliſſement de la parfaite ſanté. C'eſt ce que prouve l'exemple de *Victor*, qui, étant reſté ſoumis à l'action magnétique tant qu'il portoit en lui quelque dérengement, eſt devenu inſenſible au moment de ſa parfaite *guériſon.*

D'où nous pouvons conclure avec sûreté, qu'il n'y a pas *guériſon parfaite* chez tout ſujet qui demeure ſuſceptible de *criſe* ou de *ſomnambuliſme*, & que *le magnétiſeur* ne doit l'abandonner qu'après l'avoir conduit à l'inſenſibilité. Sans cette condition, toute guériſon apparente doit laiſſer craindre quelque rechute ou quelques ſuites fâcheuſes. Cette obſervation, déjà faite ſur les cures de *Joly* & de *Viélet*, acquiert une nouvelle force par celle de *Victor.*

En ſecond lieu, l'hiſtoire de *Victor* doit être une leçon pour tout Magnétiſeur de ne point tenter des expériences indiſcrétement, & ſans s'être aſſuré de tous les moyens poſſibles de les faire réuſſir & d'en conſtater la ſincérité.

Quand vous voudrez préſenter à quelqu'un les phénomènes du *ſomnambuliſme magnétique*, ayez ſoin que les perſonnes auxquelles vous communiquerez cette ſuperbe expérience, aient déjà par elles-mêmes quelque notion préliminaire du *ſomnambuliſme*, afin de ne point offrir tout d'un coup à leur incrédulité un prodige trop difficile à concevoir.

Environnez-vous de toutes les précautions qui peuvent conduire à la conviction & mettre les ſpectateurs à portée de s'aſſurer par eux-mêmes de la vérité du fait. Plus l'incrédulité que vous avez à vaincre ſera forte & déterminée, plus le ſuccès ſera ſatisfaiſant : mais en même temps n'expoſez pas cette *expérience* à des *contradictions* & des ten-

tatives rebutantes, qui ne visent qu'à la faire avorter.

Avec de pareilles dispositions, il n'y a pas d'expérience physique qu'on ne parvienne à rendre illusoire; & le Physicien le plus habile sera réduit à la confusion, s'il opère devant des personnes qui au lieu d'être attentives à ses opérations, s'occupent à briser ses machines & ses instrumens. Telle a été ma position; tout avoit réussi à souhait, devant Mgr. le Duc de..., & Mesdames de ***.

Arrive le Marquis de ***, qui, sans avoir la moindre idée de ce qui s'étoit passé, ne peut *croire* ce qu'on lui raconte, & dédaigne même de se rendre témoin d'un phénomène qui semble résister à la raison.

C'est avec une espèce de violence & le sourire de la pitié, qu'il hasarde d'user de la machine que je lui confie; & son incrédulité le rendant mal-adroit, il finit par fatiguer l'instrument, sans en tirer aucun profit.

Un autre inconvénient attaché à de pareilles rencontres; c'est que non seulement l'incrédule trouve dans son mauvais succès une raison nouvelle de douter, mais que même il fait fléchir la croyance de ceux qui, ayant été témoins des succès les plus heureux, craignent d'avoir été trop faciles & de s'être laissé abuser par une apparence trompeuse; c'est encore ce que vous avez pu voir par l'exemple des personnes que je vous ai citées, qui, revenant sur leurs pas, ont partagé l'incrédulité du Marquis de ** ....

Ne vous pressez pas de vouloir *prouver* : le Magnétisme est assuré aujourd'hui sur une base si solide, qu'il se *prouvera* de lui-même, par une suite insensible de faits, amenés naturellement, & à l'évidence desquels les esprits se rendront tôt ou tard. Le temps fera mieux que tous vos efforts : au lieu de vous occuper à faire des expériences pour autrui, employez vos momens à en faire pour vous-même.

Que votre ſcience ſe perfectionne dans la ſolitude & dans le ſecret, de manière à paroître avec tous ſes avantages, quand elle trouvera l'occaſion favorable de ſe produire au grand jour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis DE PUYSÉGUR.

A Paris, ce 4 Février 1785.

FIN.

ADDITION

DU PREMIER SEPTEMBRE

MIL SEPT CENT QUATRE-VINGT-CINQ,

CONTENANT l'extrait de quelques Lettres intéressantes au progrès du Magnétisme, ainsi qu'un apperçu de la manière d'administrer les remèdes indiqués par le Magnétisme animal, à l'usage des Magnétiseurs qui ne sont pas Médecins.

ADDITION.

Depuis que l'excellent Ouvrage de M. le Marquis de Puyſégur, que l'on vient de lire, a paru, ſes ſouhaits pour la propagation des Somnambules ont été exaucés. Il s'eſt établi plusieurs traitemens dans les Provinces méridionales du Royaume qui ont eu de brillans ſuccès, dans les uns & les autres il s'en trouve de très-bons. La Société de l'Harmonie de Bordeaux, dont MM. Archbold * & Fitz-Gibbon, Docteurs en Médecine, ſont membres, a fait de fort belles cures, auxquelles ils ont beaucoup contribué. Le traitement que M. & Mad.e de Géres ont établie à la Sauve Entre-deux-Mers, n'a pas été moins heureux. Celui de Toulouſe, établi chez M. Dubourg de Rochemontés, Conſeiller au Parlement, d'après les inſtructions de la célébre Société Magnétique de Lyon, a nombre de perſonnes en ſomnambuliſme, & a eu la meilleure réuſſite. Il s'en trouve parmi eux qui approchent très-fort de la perfection, & qui communiquent à leurs Magnétiſeurs les choſes les plus admirables & les plus étonnantes.

Enfin le dernier traitement fondé à Montauban chez M. Vialetes-d'Aignan, a fait dans le peu de temps qui s'eſt écoulé depuis ſon établiſſement, des guériſons qui lui ſont honneur : des maux d'yeux, de tête, d'eſtomac, des fluxions catarreuſes & de pâles couleurs emportés ; des ſuppreſſions détruites, des douleurs très-invétérées,

* M. Archbold eſt à la tête du traitement des pauvres, ce qui lui donne une belle ocaſion d'exercer dans toute ſon étendue, ſa bienfaiſance.

des indigeſtions, des éryſipèles & des maux d'oreille avec dépôt guéris ; des glandes cancereuſes, des enfleures au ſein & des douleurs rhumatiſmales très-ſoulagées, & envoye d'une entière guériſon ; des épileptiques qui éprouvent un mieux ſenſible ; enfin une vingtaine de Somnambules.

Nous n'entrerons dans d'autres détails à ce ſujet, qu'en rapportant que le 20 d'août une d'elles prédit qu'elle rendroit le 25 du même mois par le nez, un dépôt très-conſidérable de ſang extravaſé & corrompu ; elle a auſſi annoncé huit jours à l'avance, la guériſon de ſon eſtomac & la ceſſation d'une douleur au côté qui la tourmentoit beaucoup : un autre s'ordonne avec la plus grande exactitude tout ce qui lui eſt néceſſaire, & prévient auſſi à l'avance ſon Magnétiſeur, de tout ce qui doit lui arriver. Elles appellent au traitement les malades qui peuvent en avoir beſoin, en les exhortant à ne pas ſe rébuter, & en éloignent ceux à qui il pourroit être contraire.

On joint ici l'extrait d'une lettre de M. de Prunes, Conſeiller au Parlement de Bordeaux, avec la réponſe de M. le Comte Maxime de Puyſégur, concernant un fait ſemblable à celui du dépôt rendu par le nez, mais encore plus ſurprenant. Enfin celui d'une lettre de M. le Marquis de Puyſégur à M. le Comte, ſon frère, au ſujet d'une événement remarquable qui lui eſt arrivé à Strasbourg, qui ſans doute contribuera à détruire les préjugés que l'intérêt perſonnel ou l'oppoſition apparente de ce ſyſtème avec les prétendues connoiſſances phyſiques des Savans du ſiècle lui préſentent.

Extrait d'une lettre du 4 Août 1785, de M. de Prunes, Conseiller au Parlement de Bordeaux, à M. le Comte Maxime de Puységur, Mestre de Camp en second du Régiment de Languedoc, Infanterie, en garnison à Montauban.

DANS cette lettre M. de Prunes, après avoir témoigné à M. le Comte de Puységur sa reconnaissance ou le bien qu'il l'a mis à même de faire en lui communiquant le systême de M. Mesmer, lui rend compte des succès que M. & Mad.e de Géres ont obtenu à leur traitement dans leur maison de campagne à la Seauve. Cette Dame qui a eu le bonheur d'y faire une excellente Somnambule, y a opéré par son moyen une cure surprenante, dont l'acte a été déposé chez M. Damplos, Notaire royal dudit lieu, le 12 juillet dernier. Voici le fait. Le nommé Jean Ardouin, Vigneron du village de Gourman, paroisse de Cursan, attaqué depuis trois ans de coliques violentes & de gargouillemens dans le ventre, a été magnétisé au traitement sous les arbres par M. le Curé, depuis le 16 juin dernier, & a ressenti la veille une douleur plus vive avec envie de vomir. La Somnambule alors en crise, consultée, a indiqué en présence de tous les assistans, les procédés convenables pour provoquer chez lui les vomissemens, ce qui a produit l'effet désiré, & lui a fait rendre un demi pot d'eau qui sembloit du sang extravasé & corrompu, & qui rendoit une odeur infecte. La malade consultée de nouveau sur ce que ce pouvoit être, a répondu que cet homme venoit de rendre le contenu d'une poche qu'il avoit dans l'estomac, & qu'il rendroit ladite poche par

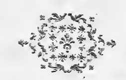
les selles ; qu'il en avoit trois autres pareilles qu'il rendroit à trois époques différentes, s'il continuoit à venir au traitement magnétique ; que cela seroit long ; qu'il rendroit la première lorsque Marie ***, Servante du sieur Bertrand, dudit Bourg, seroit en crise, & que lorsqu'il rendroit la troisième il seroit guéri ; qu'au moment où l'acte se passoit la même personne étant en crise, interrogée sur le compte dudit Ardouin en présence du Notaire & des témoins, a fait les mêmes réponses, en y ajoutant que si cet homme continuoit à suivre le traitement il guériroit, mais que s'il le quittoit il en mourroit ; & un moment après sans être questionnée, elle a dit qu'il falloit le purger après demain, avec la même médecine qu'elle lui avoit fait prendre deux fois, &c. M. le Comte de Puységur dans sa réponse à M. de Prunes, lui observe que la puissance de l'action allant en augmentant, à mesure que l'on fait de nouvelles crises, elles sont toujours plus parfaites que les premières, & on en vient à y mettre les malades avec bien plus de facilité. Aussi sur dix malades traités à Busancy ce printemps, huit sont tombés en crise le premier & le second jour du traitement, & ont manifesté dès le premier instant les phénomènes les plus étonnans, observés dans les crises les mieux exercées. Aussi, continue-t-il, étoient-elles si instruites des moyens d'accélérer leur traitement, qu'avec de l'exactitude à mettre en pratique ce qu'elles dictoient elles-mêmes ; & en s'assujettissant aux heures qu'elles demandoient pour y être mises, des maladies très-graves ont été guéries très-rapidement. Il définit l'état de somnambulisme. « Un » nouvel état de sensibilité pour l'homme, qui l'é- » levant au-dessus de la sphère ordinaire, efface » chez lui toutes les bigarrures de nos erreurs, » & le met en état de recevoir d'une manière » plus ou moins *vierge*, les impressions dont il » est

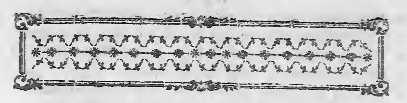
» est susceptible : tant qu'il conserve cette virgi-
» nité il dit vrai, & peut même augmenter en
» connoissance ; mais comme en causant il faut
» que les Somnambules entrent en communication
» d'idées avec nous qui sommes dans les ténèbres
» & les entortillages de l'erreur, il est presqu'im-
» possible que la mauvaise compagnie ne les gâte ;
» & alors ils deviennent plus trompeurs que *nous*,
» en raison de la supériorité de leurs facultés &
» de la confiance que nous leur portons : en tout,
» dit-il, il ne faut se servir de l'art qu'au défaut
» de la nature. J'ai cru d'abord que c'étoit de l'é-
» ducation que l'on leur donnoit que l'on devoit
» tout attendre, avant d'avoir eu sous mes yeux
» que dès le premier moment de nouvelles crises
» étoient tout aussi savantes & quelquefois même
» d'avantage que d'anciennes. » Il ajoute un peu
plus bas, « que lorsque nous les interrogeons il
» ne faut point arrêter notre idée sur aucune es-
» pèce de réponse que l'on croit devoir être faite :
» tout étant *tableau* dans l'Univers, & notre ame
» *étant un miroir* ; celui des crises est bien plus
» net que le nôtre ; mais si nous nous y mirons
» nous n'y verrons que notre image au lieu de
» celle de la vérité ; & dans un autre endroit,
« l'amour-propre qui est le germe de presque tous
» nos défauts, s'insinue dans l'état de crise comme
» dans l'état naturel ; alors tout est perdu. Méfions-
» nous des vieilles crises & tâchons de récueillir
» la vérité dans la primeur, &c. »

Extrait de la lettre écrite de Strasbourg le 29 Juillet 1785, par M. le Marquis de Puységur à M. le Comte Maxime son frère, à Montauban.

« Vous entendrez parler, mon cher ami, d'un

» événement très-favorable à la propagation du
» Magnétisme. Le bonheur a voulu que le jeune
» Comte Louis de Rieux, ait ressenti un peu de
» fiévre un jour ; puis le lendemain comme je
» soupois chez M. son Père, de la courbature
» & mal à l'épaule. On m'a proposé en riant de
» le magnétiser ; je l'ai fait aussi en riant ; & tout
» en touchant son épaule & un peu sa tête, le
» jeune homme est tombé en crise. C'étoit lundi
» passé 25 du mois courant. Depuis ce temps il
» a tout annoncé, tout pressenti. Je suis, comme
» vous le pensez bien, toutes ses indications à la
» lettre. A chaque séance il y a plus de cinquante
» témoins. M. le Duc d'Ayen est confondu : il
» veut l'écrire à l'Académie. Avant hier en sortant
» il dit d'effusion de cœur : *Ma foi, si l'on ne croit
pas à cela, il faut douter que l'on existe.* Dans
» la ville c'est un enthousiasme qui ne se conçoit
» pas. C'est ce matin que le Comte Louis aura
» sa dernière crise. Après-midi il prétend que je
» ne ferai que de l'eau claire. Pour demain il s'est
» ordonné cinq gobelets d'eau de sedlitz qui ter-
» mineront sa guérison, &c.





APPERÇU

De la manière d'adminiſtrer les remèdes indiqués par le Magnétiſme animal, à l'uſage des Magnétiſeurs qui ne ſont pas Médecins.

L'ACTION magnétique agit ſur les malades, en renforçant le principe vital, & par là le met à même de repouſſer victorieuſement les obſtacles que la maladie lui oppoſe. C'eſt par cette raiſon que le magnétiſme renforce toujours les ſymptômes *critiques*, (ou *néceſſaires* & *indicatifs*) & diminue ou fait ceſſer totalement les ſymptômes *ſymptomatiques*, (ou *inutiles & trompeurs.*)

Les remèdes agiſſent en diminuant l'obſtacle qu'oppoſe la maladie à l'action du principe vital. Les ſymptômes critiques indiquent le choix que l'on doit en faire.

Toutes les ſubſtances quelconques que produit la nature, pourroient être employées utilement comme remèdes : il ſuffit de bien apprécier les cas où elles ſeroient néceſſaires, d'après la connoiſſance de leurs diverſes proprietés. Cette connoiſſance eſt difficile à acquérir ; mais on peut aiſément s'en paſſer, & les remplacer par un petit nombre de ſpécifiques.

Les remèdes peuvent être conſidérés comme agiſſant ſur les ſolides ou ſur les fluides, & quel-

ques fois sur tous les deux en même temps.

Les remédes que l'on prend par la bouche tombent d'abord dans l'estomac, & c'est toujours là où leur première action se passe.

C'est pourquoi ils doivent être particulièrement déterminés d'après la situation de l'estomac.

L'estomac peut être plein d'humeurs, ou seulement crispé, ou relaché.

Dans le cas d'humeurs, il faut l'évacuer par en haut ou par en bas.

Dans le cas de crispation, il faut le détendre par des adoucissemens, tels que des tisannes faites avec une ou plusieurs des plantes suivantes, *mauve*, *guimauve*, *fleurs de coquelicot*, *orge*, *navets*, *laitue poirée*, &c. &c. On peut aussi couper ces tisannes avec un peu de lait.

Dans le cas de relachement, il faut tacher de le fortifier par des *toniques* ou *fortifians*, tels que des tisanes faites avec une ou plusieurs des plantes suivantes, *la petite centaurée*, *la sauge*, *le romarin*, *la feuille d'oranger*, *de l'absynthe*, &c.

La crispation ou le relachement dans l'estomac sont souvent entretenus par la filtration insensible de quelques sucs, qu'il est bon de neutraliser ou de combattre à mesure qu'ils s'y déposent, par des substances d'une qualité opposée.

Ces sucs qu'il faut combattre sont acides ou alcalis, ou plus ou moins participans de l'un ou de l'autre.

La bile dans un certain degré de fermentation est plus ou moins alcaline : elle doit être combattue par des acides plus ou moins forts, tels qu'une petite quantité de vinaigre délayé dans l'eau, de l'oseille, de la limonade, de la groseille, de la crême de tartre infusée dans de l'eau bouillante, &c. &c.

Ce que l'on appèle des glaires, est ordinairement entretenue par des humeurs d'une qualité

acide, qu'il faut combattre par des alcalis tels que la magnéſie délayée dans l'eau, en plus ou moins grande quantité, de l'eau blanchie avec un peu de craie ou blanc d'eſpagne, des yeux d'écréviſſe pilés, &c. &c.

Le cas de la bile ou de l'alcali qui domine dans l'eſtomac, ſe rencontre plus ſouvent que celui des glaires ou des acides.

Quelques fois ils ſe rencontrent tous les deux enſemble; alors le mieux eſt de ne rien faire du tout, parce que le plus ſouvent en ſe combattant l'un & l'autre, ils s'évacuent, ou bien s'accumulant dans l'eſtomac, ſans y produire un grrnd déſordre; ils indiquent alors, par la plénitude qu'ils occaſionnent, qu'il faut évacuer par des évacuans.

On doit diſtinguer deux eſpèces principales d'évacuans, les uns évacuent par en haut, & les autres par en bas.

Les premiers s'appèlent vomitifs, tels que dix-huit grains d'hypécacuanha dans trois verres d'eau, pris à un quart d'heure de diſtance, afin de pouvoir en proportionner la doſe à raiſon de l'effet qu'il produit, ou deux grains d'émétique de même dans trois verres d'eau, &c.

Quand on commence à vomir, il faut boire beaucoup d'eau tiède, juſqu'à ce que l'effet du vomitif ſoit paſſé.

Les ſeconds s'appèlent purgatifs. On en peut compoſer de mille façons différentes; mais on peut ſe contenter de la recette qui ſuit:

Poudre purgative

Crême de tartre,
Séné oriental., } de chaque 2 onces.
Jalap,

Sémence de fénouil, Idem d'anis,	de chaque demi once.
Diagréde, ...	trois dragmes.
Canelle	deux dragmes.

Pulvérisez, mêlangez & tamisez le tout, partagez la moitié du total eu paquets d'un gros, & l'autre moitié en paquet d'un demi gros.

La dose est d'un demi gros pour les enfans jusques à l'âge de sept ans, & d'un gros pour les personnes faites que l'on peut plus ou moins diminuer selon qu'elles sont plus ou moins fortes. On peut prendre cette poudre dans un verre d'eau, dans du bouillon, du vin, de la tisanne, ou en bol. Si l'on vouloit seulement tenir le ventre libre, on peut en donner un quart de gros le matin, sans que cela empêche de déjeûner demi heure après, si le malade en a envie.

Il faut se garder de croire cependant que l'action des purgatifs se termine dans l'estomac. Suivant les dispositions du malade, elle se propage plus ou moins dans les intestins.

Il peut y avoir plénitude dans l'estomac, sans qu'il y ait plénitude dans les intestins, & plénitude dans les intestins, sans qu'il y ait plénitude dans l'estomac. Dans le premier cas il faut faire vomir ; dans le second il faut purger.

Il peut y avoir plénitude dans l'estomac & dans les intestins en même temps : alors il faut commencer par faire vomir, reposer le jour suivant, & le second jour purger.

Si les malades que l'on traite tombent dans des crises capables de vous éclairer sur leur état, il faut suivre à la lettre les indications qu'ils vous donnent.

Si le malade ne tombe pas en crise, c'est alors que le Magnétiseur doit se servir de sa propre intelligence. Il aura une boussole sure dans les effets

qu'il produira par le magnétiſme. Par exemple :

Suppoſons, un malade qui auroit mal à l'eſtomac & des envies de vomir, cela peut être provoqué par deux cauſes oppoſées, *plénitude* ou *criſpation.*

En touchant le malade, ſi l'envie de vomir augmente, c'eſt une preuve certaine qu'il y a *plénitude*, & qu'il *faut le faire vomir.*

Si l'envie de vomir diminue, c'eſt une preuve certaine qu'il n'y a pas plénitude, & qu'il ne faut pas le faire vomir; mais au contraire lui donner, ſi l'on veut, des adouciſſans, comme de l'eau d'orge, de l'eau de navets, de mauve, de guimauve, &c. &c.

Des remèdes pris en lavemens.

Les lavemens ne pénétrent que dans les derniers des inteſtins; c'eſt-là où ſe paſſe leur première action, & ce n'eſt qu'une action ſecondaire qui engage ſouvent les inteſtins ſupérieurs à participer à l'effet qu'ils produiſent.

Il faut ſe conduire à leur égard, comme pour les remèdes qui entrent par la bouche, avec cette différence qu'il faut doubler ou tripler la doſe.

Les coliques occaſionnées par criſpation ou plénitude, ſe connoîtront de même par l'effet qui ſuivra l'application de la main; ſi la colique augmente, il y a plénitude; ſi elle diminue, il y a criſpation.

Dans le premier cas, il faut donner des lavemens purgatifs & toniques.

Dans le ſecond cas, il faut donner des lavemens calmans, adouciſſans, & aux ſubſtances indiquées dans les tiſanes de ce genre, on peut ajouter le beurre frais, l'huile, l'eau de tripe, &c. &c.

On peut auſſi mettre des acides ou des alcalis dans les lavemens, quand on ſoupçonne que l'un ou l'au-

tre des contraires domine dans les humeurs, qui régnent dans les derniers inteſtins.

Les lavemens les plus en uſage, qui rempliſſent preſque toujours l'une & l'autre indication, ſont ceux d'eau ſimple, en les prennant chauds ou froids.

Des Bains,

On peut prendre des bains chauds ou froids, entiers ou partiels : les uns & les autres peuvent être conſidérés comme agiſſant ſur les ſolides & ſur les fluides.

Les bains chauds agiſſent ſur les ſolides, en produiſant une détente, & en diminuant la criſpation. S'ils ſont entiers, cette détente eſt plus générale & plus ſubite ; s'ils ſont partiels, cette détente arrive d'abord ſur la partie trempée dans l'eau, & ce n'eſt que par correſpondance que ſucceſſivement elle ſe propage dans tout le corps. Cette détente ſucceſſive dans les bains partiels, produit une dérivation d'humeurs de tout le corps, vers la partie qui commence à ſe détendre la première ; & c'eſt là une des manières dont les bains chauds agiſſent ſur les fluides. On doit concevoir encore qu'en produiſant un relâchement dans les vaiſſeaux, ils donnent aux fluides plus de facilité pour circuler, & font ceſſer ſouvent une fermentation nuiſible.

Dans les cas d'inflammation & de criſpation, on peut toujours ordonner des bains chauds, ſans aucun inconvénient. Le plus ſouvent il ſuffit même d'ordonner des bains de pied, & excepté dans le cas de foibleſſe ou de relâchement total, il n'eſt preſque aucun cas où ces derniers ne ſoient utiles.

Lorſqu'on croit que la moiteur ou ſueur peut être utile, les bains de pied ſont préférables le ſoir, à toute heure de la journée.

Il ne faut pas manger avant de ſe baigner, mais une fois dans l'eau, on peut manger ſans aucune eſpèce de crainte.

Pour donner plus d'action aux bains de pied, on peut y ajouter par fois une poignée de sel ou de cendres.

Pour déterminer le dégré de chaleur de ces bains, il ne faut que consulter le goût du malade.

Les bains froids agissent comme toniques, & dans un cas de relâchement peuvent être quelquesfois utiles, en raison de la plus ou moins grande crispation qu'ils occasionnent par leur dégré de froid. Les bains artificiels de ce genre sont de peu d'usage. Ceux qu'on emploie le plus souvent sont les bains de rivière, quand il fait chaud. Il est préférable de choisir les endroits où l'eau est agitée.

De la Saignée.

On seigne pour deux raisons principales, 1°. pour empêcher un dépôt de se former après un coup donné; 2°. pour arrêter une inflammation.

L'usage ordinaire est de faire un abus beaucoup trop fréquent de la saignée; les cas où elle est indispensable, sont très-rares, & le deviendront encore d'avantage par l'usage du magnétisme animal.

La première chose à faite à un malade qui se présente à vous pour un coup, c'est de toucher l'endroit qui l'a reçu. Le plus souvent cela suffit pour en arrêter les suites. Si la douleur ne cède pas au bout d'une heute de toucher ajoutez-y les pieds dans l'eau; & si au bout de cinq ou six heures environ, la douleur augmente au lieu de diminuer, malgré ces moyens, ordonnez la saignée.

Il n'est presque pas d'inflammation, avant d'être arrivée à son dernier terme, qui ne puisse céder à l'action du toucher, aidée par les bains de pied. Si cependant l'inflammation augmentoit au lieu de diminuer, au bout de quelques heures de traitement, il faudroit se décider à la saignée; mais,

on le répète, on doit en être encore plus économe dans ce dernier cas que dans le premier.

Il est un cas différent des deux précédens, où la saignée devient utile, tel qu'une trop grande plénitude dans les vaisseaux, produite par l'épaississement du sang, comme il arrive dans ce qu'on appelle apoplexie sanguine. Alors il est à propos de saigner pour donner du jeu aux vaisseaux.

Un Magnétiseur appelé pour un Apoplectique, doit commencer à le toucher particulièrement à la tête & à l'estomac. S'il s'apperçoit qu'il lui occasionne des nausées, il peut lui faire prendre un vomitif; si au contraire le malade s'assoupit davantage, il faut le faire saigner.

Observation.

L'ABUS des remèdes est capable de produire les désordres le plus dangéreux. C'est pourquoi on ne sauroit trop répéter combien il faut être circonspect dans l'usage qu'on en fait. Un Magnétiseur surtout peut très-souvent s'en passer, & ce n'est que dans le cas où il est certain de ne faire qu'aider l'action de la nature, & du magnétisme animal qu'il doit les employer.

Lorsqu'il a le moindre doute, il doit n'en ordonner aucun & se contenter de magnétiser.

En un mot, l'action du magnétisme animal, plus ou moins renforcée peut seule venir à bout de toutes les maladies susceptibles de guérison, & les remèdes ne doivent être employés que pour aider ou accélérer ses effets.

FIN.

ERRATA.

PAGE 15, *lig.* 12, ſorcier, *liſez* ſourcier.
Pag. 24, *lig.* 11. pue, *liſez* que.
Idem, *lig.* 20, beſpin, *liſez* beſoin.
Pag. 25, *lig.* 22, qne, *liſez* que.
Pag. 31, *ligne* 2, nautrel, *liſez* naturel.
Pag. 33, *lig.* 18, connoiſſos, *liſez* connoiſſois.
Pag. 38, *lig.* 28, *Maxwele*, *liſez* Maxwel.
Idem, *lig.* 38, n'en, *liſez* en.
Pag. 39, *lig.* 22, *divinations*, *liſez les divinations.*
Id., *lig.* 30, de Magnétiſeurs, *liſez* des Magnétiſeurs.
Pag. 49, *lig.* 1, feroit, *liſez* qu'on feroit.
Pag. 53, *lig.* 14, râlent, *liſez* râlant.
Pag. 56, *lig.* 11, veuu, *liſez* venu.
Pag. 61, *lig.* 4, feroit, *liſez* ſeroit.
Idem, *lig.* 28, oſe, *liſez* oſé.
Pag. 69, *lig.* 22, averti, *liſez* avertir.
Pag. 70, *lig.* 25, quand, *liſez* quant.
Page 72, *ligne* 37, vint, *liſez* vingt.
Pag. 74, *lig.* 5, teſtera, *liſez* reſtera.
Pag. 79, *lig.* 11, de lire : toutes, *liſez* de lire, que toutes.
Pag. 95, *lig.* 21, ait, *liſez* ai.
Pag. 97, *lig.* 35, s'en apperçut, *liſez* ne s'en apperçut.
Idem, *même lig.*, ſes douleurs lui fiſſent, *liſez* ſes douleurs ne lui fiſſent.
Pag. 118, *lig.* 26, croirez, *liſez* croire.
Pag. 119, *lig.* 18, par, *liſez* pas.
Pag. 121, *lig.* 5, après le mot Magnétiſeurs, *liſez* (16)
Pag. 126, *lig.* 19, (*page* 16,) *liſez* (*page* 15).
Pag. 132, *lig.* 5, (11, *pag.* 196.) *liſez* (11, *page* 96).
Pag. 134, *lig.* 5, immédiatement &, *liſez* immé-

diatement ; *& ligne suivante* ; nature ; elle, *lisez* nature, elle.

Idem, *lig.* 12, si le mardi ; *lisez* si le mardi,.

Pag. 137, *lig.* 2, duelconque, *lisez* quelconque.

Pag. 145, *lig.* 30, ne pouvant, *lisez* pouvant.

Pag. 146, *lig.* 3, mapprend, *lisez* m'apprend.

Pag. 148, *lig.* 10, demi heure, *lisez* demi-heure.

Pag. 150, *lig.* 24, luudi, *lisez* lundi.

Idem, *lig.* 37, de de, *lisez* de.

Pag. 157, *lig.* 12, établie à la Sauve Entre, *lisez* établi à la Sauve entre.

Pag. 159, *lig.* 9, ou le bien, *lisez* pour le bien.

Idem, *lig.* 16, M. Damplos, *lisez* M.e Demptos.

Idem, *lig.* 27, les vomissemens., *lisez* le vomissement.

Pag. 169, *lig.* 23, à faite, *lisez* à faire.

F I N.